

RB 125, 727



Presented to the
LIBRARY *of the*
UNIVERSITY OF TORONTO
by
Prof. Robert Finch





ŒUVRES

DE

J. J. ROUSSEAU,

DE GENEVE.

AVEC FIGURES.

TOME DEUXIEME.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa





L. G. G. G. G. G. G. G.

Ah, berger volage !
Faut-il t'aimer malgré moi ?

Œ U V R E S

D E

J. J. ROUSSEAU,
D E G E N E V E .

TOME DEUXIEME.

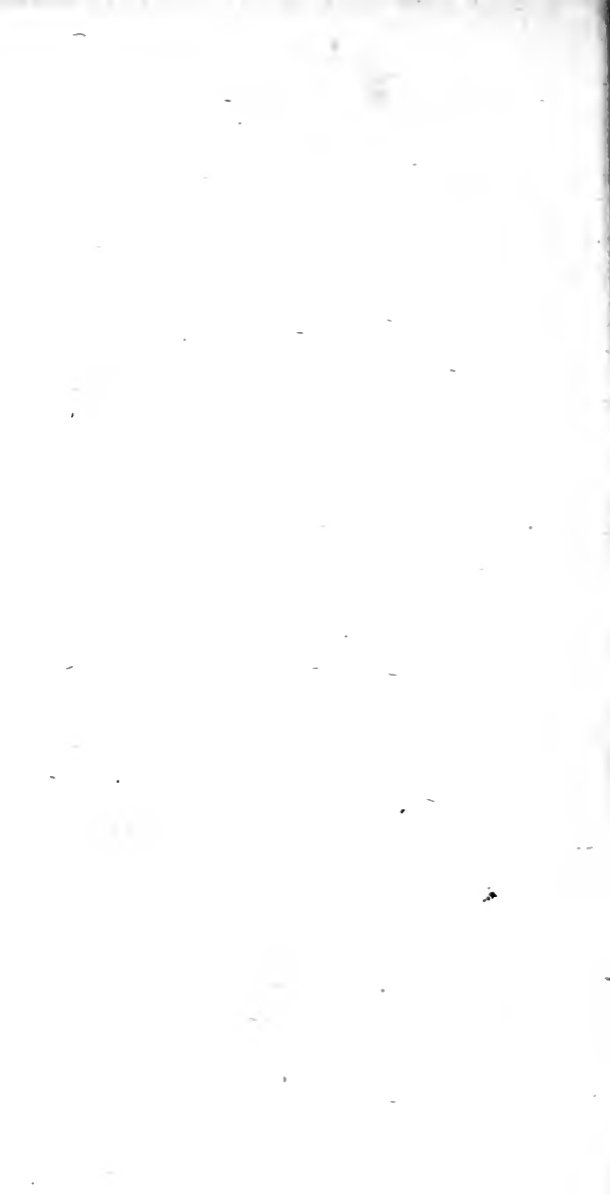
CONTENANT : L'Amant de lui-même : Le Devin du Village : Epître à M. Duclos : Pigmalion : Lettre sur la Musique françoise : Apologie de la Musique françoise contre le sentiment de M. Rousseau : Extrait d'une Lettre de M. Rousseau à M....., sur les Ouvrages de M. Rameau : Fragment d'une Lettre de M. Rousseau, au sujet de son entrée à l'Opéra : Lettre de M. Rousseau, écrite en 1750, à l'Auteur du Mercure : L'Allée de Silvie : Imitation libre d'une Chanson italienne de Métastase. Giuseppe Farfetti à Rousseau : Nouvelle Romance.



A P A R I S ,

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.



ŒUVRES

DIVERSES

DE M. J. J. ROUSSEAU.

NARCISSE,

OU

L'AMANT

DE LUI-MÊME,

COMÉDIE;

PAR M. J. J. ROUSSEAU:

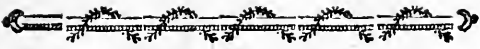
*Représentée par les Comédiens François
Ordinaires du Roi, le 18 Décembre*

1752.

Tome II.

A





P R É F A C E.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans, & je me suis gardé de la montrer, aussi long-tems que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier ; mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma piece, mais de moi-même, qu'il s'agit ici.

Il faut, malgré ma répugnance, que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue, ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales, je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries, & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu

que je convainque mes adverfaires , je me foucie très-peu de les perfuader. En travaillant à mériter ma propre eftime , j'ai appris à me paffer de celle des autres , qui , pour la plupart , fe paffent bien de la mienne. Mais , s'il ne m'importe guère qu'on penfe bien ou mal de moi , il m'importe que perfonne n'ait droit d'en mal penfer ; & il importe à la vérité que j'ai foutenuë , que fon défendeur ne foit point accusé juftement de ne lui avoir prêté fon fecours que par caprice ou par vanité , fans l'aimer & fans la connoître,

Le parti que j'ai pris dans la queftion que j'examinois il y a quelques années , n'a pas manqué de me fufciter une multitude d'adverfaires * , plus attentifs

* On m'affure que plusieurs trouvent mau-

peut-être à l'intérêt des gens de lettres, qu'à l'honneur de la lit-

vais que j'appelle mes adverfaires, mes adverfaires ; & cela me paroît assez croyable dans un fiecle où l'on n'ose plus rien appeller par son nom. J'apprends auffi que chacun de mes adverfaires fe plaint, quand je répons à d'autres objections que les fiennes, que je perds mon tems à me battre contre des chimeres ; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien ; ſçavoir, qu'ils ne perdent point leur à fe lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la premiere réponſe dont je fus honoré, juſqu'aux quatre ſermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette maniere : *Mes freres, ſi Socrate revenoit parmi nous ; & qu'il vît l'état floriffant où les ſciences ſont en Europe ; que dis-je, en Europe ? en Allemagne ; que dis-je, en Allemagne ? en Saxe ; que dis-je, en Saxe ? à Leipſic ; que dis-je, à Leipſic ? dans cette Univerſité : alors faiſi d'étonnement, & pénétré de reſpect, Socrate ſ'afſiéroit modestement parmi nos écoliers ; & recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bien-tôt avec nous cette ignorance dont il ſe plaignoit ſi juſtement.* J'ai lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponſes ; mais je ſuis fort aîſe que ces Meſſieurs les aient trouvé assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour

térature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise, ni leur chagrin, de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal-à-propos. Ils n'ont épargné contr'elle, ni les invectives indiscrettes, ni

les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*; je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre, par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise, dans les cercles de femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre; mais encore ceux qui, feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'*adversaires*, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes *adversaires*; puis, quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeler mes *adversaires*, mes *adversaires*; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

même les faussetés *, pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement ; les sages ont pu voir avec quelle force ; & le Public , avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits, connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons ; & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées , a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

* On peut voir, dans le Mercure, 1752, le désaveu de l'Académie de Dijon, au sujet de je ne sçais quel écrit, attribué faussement par l'Auteur à l'un des Membres de cette Académie.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues, & qu'en démontrant une proposition, je ne laissois pas de croire le contraire : c'est-à-dire, que j'ai prouvé des choses si extravagantes, qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité, quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues. C'est sans doute, de leur part, une maniere nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse, de réfuter les démonstrations mêmes

d'Euclide, & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me semble, à moi, que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée, ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur; car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes écrits, ni dans ma conduite, qui ait dû leur inspirer cette idée, comme je le prouverai bien-tôt; & il ne leur est pas permis d'ignorer que, dès qu'un homme parle sérieusement, on doit penser qu'il croit ce qu'il dit, à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent: encore cela même ne suffit-il pas toujours, pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier, autant qu'il leur plaira, qu'en me déclarant contre les sciences, j'ai parlé contre mon sentiment. A

une assertion aussi téméraire, dénuée également de preuve & de vraisemblance, je ne sçais qu'une réponse ; elle est courte & énergique, & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes, & il ne faut pas douter qu'ils n'employent cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui sçavent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc, qu'en faisant de la musique & des vers, on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts, & qu'il y a dans les belles-lettres, que j'affecte de mépriser, mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement ; quand même

on l'admettroit dans toute sa rigueur, je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal ; mais non, que je ne parle pas de bonne foi. S'il étoit permis de tirer, des actions des hommes, la preuve de leurs sentimens, il faudroit dire que l'amour de la justice est bannie de tous les cœurs, & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes, & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'Humanité : la raison nous montre le but, & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes principes, on n'auroit donc pas raison de m'accuser, pour cela seul, de parler contre mon sentiment, ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point , il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-tems séduit par les préjugés de mon siècle , je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage ; je ne regardois les sciences qu'avec respect , & les sçavans qu'avec admiration *. Je ne comprenois pas que l'on pût s'égarer en démontrant toujours , ni mal faire en parlant toujours de sa-

* Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité , je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de morale ou de philosophie , que je ne crussé y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Écrivains comme des hommes modestes , sages , vertueux , irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques , & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux , que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puérite s'est dissipé , & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

gesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près, que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; & , quoique dans mes recherches j'aie toujours trouvé *satis eloquentia* , *sapientia parùm* , il m'a fallu bien des réflexions , bien des observations , & bien du tems , pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que , durant ces tems de préjugés & d'erreurs, où j'estimois tant la qualité d'Auteur, j'aie quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les vers & la plupart des autres écrits qui sont sortis de ma plume , & entr'autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse ; & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore

les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espèce de prétention ; & hazarder de les donner au Public dans ces circonstances , après avoir eu la prudence de les garder si long-tems , c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir , en rougissant d'en être le pere , à qui l'on fait ses derniers adieux , & qu'on envoie chercher fortune , sans beaucoup s'embarasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise , je m'en défends sans

nécessité ; car , quand le fait seroit vrai , il n'y auroit en cela aucune inconféquence ; c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela , selon ma coutume , la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question ; j'exposerai de nouveau mon sentiment , & j'attendrai que , sur cet exposé , on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires , de leur côté , n'auront garde de demeurer sans réponse , eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront , selon leur coutume , par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra. Pour m'attaquer plus commodément , ils me feront

raisonner , non à ma maniere ,
mais à la leur : ils détourneront
habilement les yeux du lecteur
de l'objet essentiel , pour les fixer
à droite & à gauche. Ils combat-
tront un fantôme , & préten-
dront m'avoir vaincu : mais j'au-
rai fait ce que je dois faire , & je
commence.

« La science n'est bonne à rien ,
» & ne fait jamais que du mal ;
» car elle est mauvaise par sa na-
» ture. Elle n'est pas plus insépa-
» rable du vice , que l'ignorance ,
» de la vertu. Tous les peuples
» lettrés ont toujours été corrom-
» pus ; tous les peuples ignorans
» ont été vertueux : en un mot ,
» il n'y a de vices que parmi les
» sçavans , ni d'homme vertueux
» que celui qui ne sçait rien. Il y
» a donc un moyen pour nous
» de redevenir honnêtes gens ;
» c'est de nous hâter de proscrire

» la science & les sçavans , de
 » brûler nos Bibliothèques , fer-
 » mer nos Académies , nos Col-
 » lèges , nos Universités , & de
 » nous replonger dans toute la
 » barbarie des premiers siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien réfuté : aussi , jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela , & l'on ne sçauroit rien imaginer de plus opposé à mon systême que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit , & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de sçavoir si le rétablissement des sciences & des arts , a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant , comme je l'ai fait , que nos mœurs ne sont

point épurées * , la question étoit à-peu-près résolue.

* Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues , je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de nos ayeux fussent bonnes , mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption ; & , quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide , il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain , les invasions d'une multitude de Barbares ont fait un mélange de tous les peuples , qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades , le commerce , la découverte des Indes , la navigation , les voyages de long cours , & d'autres causes encore que je ne veux pas dire , ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations , porte aux unes , non les vertus des autres , mais leurs crimes ; & altere , chez toutes , les mœurs qui sont propres à leurs climats & à la constitution de leurs gouvernemens. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal ; elles y ont seulement leur bonne part ; & celui sur-tout qui leur appartient en propre , c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable , un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la Comédie du *Méchant* , je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondît au titre.

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence, que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits, & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du Monde, à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Cléon ne parut qu'un homme ordinaire : il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué ; & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel, qui se croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble , on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur ce point , vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine Intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science , prise d'une manière abstraite , mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des lettres annonce toujours chez un peuple , un commencement de corruption qu'il accélère très-prompement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une nation que de

deux mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour, sçavoir, l'oisiveté & le desir de se distinguer. Dans un État bien constitué, chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un État bien constitué, tous les citoyens sont si bien égaux, que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus habile ; mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des lettres qui naît du desir de se distinguer, produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui

s'y livrent , très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs , & les principes de la vertu. Mais bien-tôt, ces préceptes étant devenus communs, il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systêmes absurdes des Leucippe, des Diogenes, des Pyrrhon, des Protagore, des Lucrece. Les Hobbe, les Mandeville, & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dangereuse doctrine a tellement fructifié, que , quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes , ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu , on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siecle raisonneur a poussé dans ses maximes le mé-

pris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des lettres, de la philosophie & des beaux-arts, anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu, chacun veut être un homme agréable, & nul ne se soucie d'être un homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence, qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous, nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers, & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation, sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner

les lettres , qu'on tourmente notre misérable jeunesse. Nous sçavons toutes les regles de la Grammaire , avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous sçavons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent , avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & , pourvu qu'on exerce notre babil , personne ne se soucie que nous sçachions agir ni penser. En un mot , il n'est prescrit d'être sçavant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens Athletes des jeux publics , qui , destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu , se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des lettres , de la philosophie & des beaux-arts amollit
les

les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats , affoiblit leur tempérament ; & l'ame garde difficilement sa vigueur , quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine , épuise les esprits , détruit la force , énerve le courage ; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime , incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun sçait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre , & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure *. Or ,

* Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Gènes , cherchant à subjuguier plus aisément les Corfes , n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger

rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

↳ Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature, ne servent souvent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les misères de l'Humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage, en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, si la science, « essayant de nous armer de nouvelles défenses contre les inconvéniens naturels, nous a plus imprimé en la fantaisie leur grandeur & poids, qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous en couvrir ».

cette note : mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Docteurs dont je me soucie.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance, qui attachent les hommes à la société ; & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bien-tôt insipide tout attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'Humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur ; & il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bien-tôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'Univers. La famille, la patrie, deviennent pour lui des mots vuides de sens ; il n'est ni parent,

ni citoyen , ni homme ; il est Philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire , en quelque sorte , de la presse le cœur du Philosophe , elle y engage , en un autre sens , celui de l'homme de lettres ; & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables , veut plaire , être admiré ; & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir , s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De là naissent , d'un côté , les raffinemens du goût & de la politesse , vile & basse flatterie , soins séducteurs , insidieux , puériles , qui , à la longue , rappetissent l'ame , & corrompent le cœur ; & de l'autre , les jalousies , les rivalités , les haï-

nes d'artistes si renommées , la perfide calomnie, la fourberie , la trahison , & tout ce que le vice a de plus lâche & de plus odieux. Si le Philosophe méprise les hommes , l'artiste s'en fait bien-tôt mépriser , & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages , voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos écrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle , les sciences , les arts , le luxe , le commerce , les loix & les autres liens qui , resserrant entre les hommes les nœuds de la société * par

* Je me plains de ce que la philosophie relâche les liens de la société , qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle ; & je

l'intérêt personnel , les mettent tous dans une dépendance mutuelle , leur donnent des besoins réciproques & des intérêts communs ; & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres, pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles , fans doute , & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité , on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entr'eux , sans se prévenir , se

me plains de ce que les sciences , les arts & tous les autres objets de commerce resserrent les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserer un de ces liens , que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

supplanter , se tromper , se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser jamais voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent , cent mille peut-être leur sont opposés ; & il n'y a d'autres moyens pour réussir , que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences , des trahisons , des perfidies , & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun , feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres , ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux , & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil , des riches & des raisonneurs , c'est-à-dire , des ennemis de la vertu & du sens commun. En revanche , nous

avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rempe dans la misere ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Étrange & funeste constitution, où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien, d'acquérir quelque chose ; où l'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misere ; où les plus frippons sont les plus honorés, & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête homme ! Je sçais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela : mais ils le disoient en déclamant ; & moi, je le dis sur des raisons : ils ont apperçu le mal ; & moi, j'en dé-

couvre les causes, & je fais voir sur-tout une chose très-conso-
lante & très-utile, en montrant
que tous ces vices n'appartien-
nent pas tant à l'homme, qu'à
l'homme mal gouverné *.

* Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes, qui séduisent les simples par un faux air de philosophie, & qui, outre cela, sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif, sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : « les hommes » ont par-tout les mêmes passions ; par-tout » l'amour-propre & l'intérêt les conduisent : » donc ils sont par-tout les mêmes ». Quand les Géomètres ont fait une supposition, qui, de raisonnement en raisonnement, les conduit à une absurdité, ils reviennent sur leurs pas, & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode, appliquée à la maxime en question, en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme, & un Européen est un homme. Le demi-Philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le Philosophe dit : en Europe, le gouvernement, les loix, les coutumes, l'intérêt, tout met les particuliers dans la nécessité de se tromper mutuelle-

Telles sont les vérités que j'ai développées , & que j'ai tâché de prouver dans les divers écrits que j'ai publiés sur cette matiere.

ment & sans cesse ; tout leur fait un devoir du vice ; il faut qu'ils soient méchans pour être sages ; car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages , l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous , mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société , & le soin de leur commune défense , sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* , qui coûte tant de crimes à nos honnêtes gens , n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entr'eux nulle discussion qui les divise ; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre ; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire , & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action ; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire ; car cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très-juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entr'eux : plus ils commerceront ensemble , plus ils admirent leurs talents & leur industrie , plus ils se friponnent déceimment & adroitement , & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne , & le Sauvage est cet homme-là :

Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égaré sans cesse dans sa recherche ; & s'il l'obtient quelquefois , ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser , & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux sans le rendre meilleur ni plus sage ; elle lui fait regretter les biens passés , & l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination , & le tourmenter par les desirs ; & l'avenir malheureux , pour le lui faire sentir d'avance. L'étude cor-

*Illum non populi fasces , non purpura regum
Flexit , & infidos agitans discordia fratres ;
Non res Romanæ , perituraque regna ; neque ille
Aut doluit miserans inopem , aut invidit habenti.*

B vj

rompt ses mœurs, altere sa santé, détruit son tempérament, & gâte souvent sa raison ; si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui sçavent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe ; quelques âmes privilégiées , capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le bonheur de réunir ces qualités , est la lumière & l'honneur du genre humain ; c'est à eux seuls qu'il convient , pour le bien de tous , de s'exercer à l'étude ; & cette exception même confirme la regle : car si tous les hommes étoient des Socrate , la science alors ne leur seroit pas

nuisible ; mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs, & qui par conséquent respecte ses loix, & ne veut point raffiner sur les anciens usages, doit se garantir avec soin des sciences, & sur-tout des Sçavans, dont les maximes sententives & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes, fût-il même avantageux à certains égards, tourne toujours au préjudice des mœurs : car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter, il n'a plus de règle que ses passions, ni de frein que les loix qui peuvent quelquefois contenir les méchans ; mais jamais les rendre bons. D'ailleurs,

quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes, il trouve bien-tôt le secret d'é luder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu *.

* Je trouve dans l'Histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome, faite par une troupe de bandits, dont les descendants devinrent, en peu de générations, le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu : mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *virtus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences : car, des deux premiers Rois de Rome, qui donnerent une forme à la République, & instituerent ses coutumes & ses mœurs,

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver, pour le rendre meilleur, ou pour l'empêcher de devenir pire ? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car, premierement, puisqu'un peuple vicieux ne revient jamais à la vertu, il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus ; mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu, les mêmes causes qui ont corrompu les peuples, servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indis-

l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que des rits sacrés ; les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

cret, de la Médecine , est forcé de recourir encore aux Médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences , après avoir fait éclore les vices , sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu , mais elles en laissent le simulacre public * , qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienfaisances , & à la crainte de paroître mé-

* Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté ; une certaine apparence d'ordre , qui prévient l'horrible confusion ; une certaine admiration des belles choses , qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu , non comme l'hypocrisie , pour tromper & trahir ; mais pour s'ôter , sous cette aimable & sacrée effigie , l'horreur qu'il a de lui-même , quand il se voit à découvert.

chant, elles substituent celle de paroître ridicule.

Mon avis est donc, (& je l'ai déjà dit plus d'une fois,) de laisser subsister, & même d'entretenir avec soin les Académies, les Collèges, les Universités, les Bibliothèques, les Spectacles & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes, & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses : car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes gens, ni de bonnes mœurs, il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire,

il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser , au lieu de les prêcher. Si mes écrits ont édifié le petit nombre des bons , je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi ; & c'est peut-être les servir utilement encore , que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une piece à faire siffler , si je pouvois , à ce prix , contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des spectateurs , & sauver l'honneur de la fille ou de la femme de son ami , le secret de son confident , ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs , il ne faut songer qu'à la police , & l'on sçait assez que la Musique & les Spectacles en sont un des plus importans objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification, j'ose le dire hardiment, ce n'est vis-à-vis ni du Public, ni de mes adverfaires, c'est vis-à-vis de moi seul: car ce n'est qu'en m'observant moi-même, que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre, & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre, & renonçant à leur charme séducteur, j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flâter. Si dans les langueurs qui m'accablent, si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse, j'ai osé encore quelques momens reprendre ces exercices pour charmer mes maux, je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt, ni assez de pré-

tention , pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même , & je l'ai faite sans balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires , il me restoit à l'examiner dans les revers. Je sçais maintenant qu'en penser , & je puis mettre le Public au pire. Ma piece a eu le sort qu'elle méritoit , & que j'avois prévu ; mais à l'ennui près qu'elle m'a causé , je suis sorti de la représentation bien plus content de moi , & à plus juste titre , que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire , de vouloir mieux étudier mes principes , & mieux observer ma conduite ,

avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'appercevoient jamais que je commence à briguer les suffrages du Public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands-hommes de mon siècle, pour tâcher de m'élever à leur niveau, en les rabbaissant au mien, ou que j'aspire à des places d'Académie, ou que j'aïlle faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des grands, ou que, cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tienne à ignominie le métier que je me suis choisi, & fasse des pas vers la fortune; s'ils remarquent, en un mot, que l'amour de la réputation me fasse oublier

celui de la vertu , je les prie de m'en avertir , & même publiquement , & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes écrits & mes livres , & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant , j'écrirai des livres , je ferai des vers & de la Musique , si j'en ai le talent , le tems , la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des lettres , & de ceux qui les cultivent * , & croirai n'en valoir pas

* J'admire combien la plupart des gens de lettres ont pris le change dans cette affaire-ci ! Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués , ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux , tandis que , sans se contredire eux-mêmes , ils pourroient tous penser , comme moi ; que , quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société , il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé , ou comme de ces

moins pour cela. Il est vrai qu'on pourroit dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts, fit pourtant & publia des pieces de Théâtre ; & ce discours iera , je l'avoue , une satire très-amere , non de moi , mais de mon siecle.

animaux malfaisans qu'il faut écraser sur la morsure. En un mot , il n'y a pas un homme de lettres qui , s'il peut soutenir dans sa conduite l'article précédent , ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne ; & cette maniere de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux , qu'entre nous , ils se soucient fort peu des sciences , pourvu qu'elles continuent de mettre les Sçavans en honneur. C'est comme les Prêtres du Paganisme , qui ne tenoient à la Religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.



ACTEURS.

LISIMON.

VALERE, Fils de Lisimon.

LUCINDE, Fille de Lisimon.

ANGÉLIQUE, Sœur de Léandre, pupille de Lisimon.

LÉANDRE, Frere d'Angélique, pupille de Lisimon.

MARTON, Suivante.

FRONTIN, Valet de Valere.

La Scène est dans l'appartement de Valere.

L'AMANT



L'AMANT
DE LUI-MÊME,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.
LUCINDE, MARTON.
LUCINDE.

JE viens de voir mon frere se promener dans le jardin ; hâtons-nous, avant son retour, de placer son portrait sur sa toilette.

MARTON.

Le voilà , Mademoiselle , changé dans ses ajustemens de maniere à le rendre méprisable. Quoiqu'il soit le plus joli homme du monde , il brille ici en femme encore avec de nouvelles graces.

Tome II.

C

LUCINDE.

Valere est , par sa délicatesse & par l'affectation de sa parure , une espece de femme cachée sous des habits d'homme ; & ce portrait , ainsi travesti , semble moins le déguiser que le rendre à son état naturel.

MARTON.

Eh ! bien , où est le mal ? Puisque les femmes aujourd'hui cherchent à se rapprocher des hommes , n'est-il pas convenable que ceux-ci fassent la moitié du chemin , & qu'ils tâchent de gagner en agrémens autant qu'elles en solidité ? Grace à la mode , tout s'en mettra plus aisément de niveau.

LUCINDE.

Je ne puis me faire à des modes aussi ridicules. Peut-être notre sexe aura-t-il le bonheur de n'en plaire pas moins , quoiqu'il devienne plus estimable. Mais pour les hommes , je plains leur aveuglement. Que prétend cette Jeunesse étourdie en usurpant tous nos droits ? Esperent-ils de mieux plaire aux femmes , en s'efforçant de leur ressembler ?

MARTON.

Pour celui-là, ils auroient tort, & elles se haïssent trop mutuellement pour aimer ce qui leur ressemble. Mais revenons au portrait. Ne craignez-vous point que cette petite raillerie ne fâche Monsieur le Chevalier ?

LUCINDE.

Non, Marton ; mon frere est naturellement bon : il est même raisonnable, à son défaut près. Il sentira qu'en lui faisant, par ce portrait, un reproche muet & badin, je n'ai songé qu'à le guérir d'un travers qui choque jusqu'à cette tendre Angélique, cette aimable pupille de mon pere, que Valere épouse aujourd'hui. C'est lui rendre service, que de corriger les défauts de son amant ; & tu sçais combien j'ai besoin des soins de cette amie, pour me délivrer de Léandre son frere, que mon pere veut aussi me faire épouser.

MARTON.

Si bien que ce jeune inconnu, ce Cléonte, que vous vîtes l'été dernier à Passy, vous tient toujours au cœur ?

C ij

LUCINDE.

Je ne m'en défends point ; je compte même sur la parole qu'il m'a donnée de reparoître bien-tôt , & sur la promesse que m'a fait Angélique d'engager son frere à renoncer à moi.

MARTON.

Bon ! renoncer ! Songez que vos yeux auront plus de force pour serrer cet engagement , qu'Angélique n'en sçauroit avoir pour le rompre.

LUCINDE.

Sans disputer sur tes flatteries , je te dirai que , comme Léandre ne m'a jamais vue , il sera aisé à sa sœur de le prévenir , & de lui faire entendre que , ne pouvant être heureux avec une femme dont le cœur est engagé ailleurs , il ne sçauroit mieux faire que de s'en dégager par un refus honnête.

MARTON.

Un refus honnête ! Ah ! Mademoiselle , refuser une femme faite comme vous , avec quarante mille écus , c'est une honnêteté dont jamais Léandre ne

fera capable. (*A part.*) Si elle sçavoit que Léandre & Cléonte ne sont que la même personne, un tel refus changeroit bien d'épithete.

LUCINDE.

Ah ! Marton, j'entends du bruit ; cachons vite ce portrait. C'est sans doute mon frere qui revient, & en nous amusant à jaser, nous nous sommes ôté le loisir d'exécuter notre projet.

MARTON.

Non ; c'est Angélique.

S C E N E I I.

ANGÉLIQUE, LUCINDE,
MARTON.

ANGÉLIQUE.

MA chere Lucinde, vous sçavez avec quelle répugnance je me prêtai à votre projet, quand vous fîtes changer la parure du portrait de Valere en des ajustemens de femme. A présent que je

vous vois prête à l'exécuter , je tremble que le déplaisir de se voir jouer , ne l'indispose contre nous. Renonçons , je vous prie , à ce frivole badinage. Je sens que je ne puis trouver de goût à m'égayer au risque du repos de mon cœur.

L U C I N D E.

Que vous êtes timide ! Valere vous aime trop pour prendre en mauvaise part tout ce qui viendra de la vôtre , tant que vous ne ferez que sa maitresse. Songez que vous n'avez plus qu'un jour à donner carrière à vos fantaisies , & que le tour des siennes ne viendra que trop tôt. D'ailleurs, il est question de le guérir d'un foible qui l'expose à la raillerie ; & voilà proprement l'ouvrage d'une maitresse. Nous pouvons corriger les défauts d'un amant : mais hélas ! il faut supporter ceux d'un mari.

A N G É L I Q U E.

Que lui trouvez-vous , après tout , de si ridicule ? Puisqu'il est aimable , a-t-il si grand tort de s'aimer ? & ne lui en donnons-nous pas l'exemple ? Il cherche à plaire. Ah ! si c'est un dé-

faut, quelle vertu plus charmante un homme pourroit-il apporter dans la société ?

MARTON.

Sur-tout dans la société des femmes.

ANGÉLIQUE.

Enfin, Lucinde, si vous m'en croyez, nous supprimerons, & le portrait, & cet air de raillerie, qui peut aussi bien passer pour une insulte que pour une correction.

LUCINDE.

Oh ! non. Je ne perds pas ainsi les frais de mon industrie. Mais je veux courir seule les risques du succès, & rien ne vous oblige d'être complice dans une affaire dont vous pouvez n'être que témoin.

MARTON.

Belle distinction !

LUCINDE.

Je me réjouis de voir la contenance de Valere. De quelque maniere qu'il prenne la chose, cela fera toujours une scene assez plaisante.

MARTON.

J'entends. Le prétexte est de corriger Valere ; mais le vrai motif est de rire à ses dépens. Voilà le génie & le bonheur des femmes. Elles corrigent souvent les ridicules , en ne songeant qu'à s'en amuser.

ANGÉLIQUE.

Enfin , vous le voulez ; mais je vous avertis que vous me répondrez de l'événement.

LUCINDE.

Soit.

ANGÉLIQUE.

Depuis que nous sommes ensemble , vous m'avez fait cent pieces dont je vous dois la punition. Si cette affaire-ci me cause la moindre tracasserie avec Valere , prenez garde à vous.

LUCINDE.

Oui , oui.

ANGÉLIQUE.

Songez un peu à Léandre.

LUCINDE.

Ah ! ma chere Angélique....

ANGÉLIQUE.

Oh ! si vous me brouillez avec votre frere , je vous jure que vous épouserez le mien. (*Bas.*) Marton , vous m'avez promis le secret.

MARTON, *bas.*

Ne craignez rien.

LUCINDE.

Enfin , je....

MARTON.

J'entends la voix du Chevalier. Prenez au plutôt votre parti , à moins que vous ne vouliez lui donner un cercle de filles à sa toilette.

LUCINDE.

Il faut bien éviter qu'il nous aperçoive. (*Elle met le portrait sur la toilette.*) Voilà le piège tendu.

MARTON.

Je veux un peu guetter mon homme , pour voir....

LUCINDE.

Paix. Sauvons-nous.

ANGÉLIQUE.

Que j'ai de mauvais pressentimens de tout ceci !

S C E N E I I I.

VALERE , FRONTIN.

VALERE.

SANGARIDE, ce jour est un grand jour pour vous.

FRONTIN.

Sangaride ! c'est-à-dire , Angélique. Oui , c'est un grand jour que celui de la noce , & qui même allonge diablement tous ceux qui le suivent.

VALERE.

Que je vais goûter de plaisir à rendre Angélique heureuse !

FRONTIN.

Auriez-vous envie de la rendre veuve ?

V A L E R E.

Mauvais plaifant !... Tu fçais à quel point je l'aime. Dis-moi ; que connois-tu qui puiſſe manquer à fa félicité ? Avec beaucoup d'amour , quelque peu d'eſprit , & une figure... comme tu vois ; on peut , je penſe , ſe tenir toujours aſſez sûr de plaire.

F R O N T I N.

La choſe eſt indubitable , & vous en avez fait ſur vous-même la première expérience.

V A L E R E.

Ce que je plains en tout cela , c'eſt je ne fçais combien de petites perſonnes que mon mariage fera ſécher de regret , & qui vont ne fçavoir plus que faire de leur cœur.

F R O N T I N.

Oh ! que ſi. Celles qui vous ont aimé , par exemple , s'occuperont à bien déteſter votre chere moitié. Les autres... Mais où diable les prendre ces autres-là ?

V A L E R E.

La matinée s'avance : il eſt tems de

m'habiller pour aller voir Angélique. Allons. (*Il se met à la toilette.*) Comment me trouves-tu ce matin ? Je n'ai point de feu dans les yeux ; j'ai le teint battu ; il me semble que je ne suis point à l'ordinaire.

F R O N T I N.

A l'ordinaire ! Non ; vous êtes seulement à votre ordinaire.

V A L E R E.

C'est une fort méchante habitude que l'usage du rouge ; à la fin je ne pourrai m'en passer , & je serai du dernier mal sans cela. Où est donc ma boîte à mouches ? Mais que vois-je là ? un portrait !... Ah ! Frontin , le charmant objet !... Où as-tu pris ce portrait ?

F R O N T I N.

Moi ! je veux être pendu si je sçais de quoi vous me parlez.

V A L E R E.

Quoi ! ce n'est pas toi qui as mis ce portrait sur ma toilette ?

FRONTIN.

Non, que je meure.

VALERE.

Qui feroit-ce donc ?

FRONTIN.

Ma foi, je n'en sçais rien. Ce ne peut être que le diable, ou vous.

VALERE.

A d'autres ! On t'a payé pour te taire... Sçais-tu bien que la comparaifon de cet objet nuit à Angélique ? ... Voilà d'honneur la plus jolie figure que j'aie vue de ma vie. Quels yeux, Frontin ! ... Je crois qu'ils ressemblent aux miens.

FRONTIN.

C'est tout dire.

VALERE.

Je lui trouve beaucoup de mon air... Elle est ma foi charmante ! ... Ah ! si l'esprit foutient tout cela... Mais son goût me répond de son esprit. La fripponne est connoiffeuse en mérite.

FRONTIN.

Que diable ! Voyons donc toutes ces merveilles.

V A L E R E.

Tiens , tiens. Penses-tu me duper avec ton air niais ? Me crois-tu novice en aventures ?

FRONTIN , *à part.*

Ne me trompé-je point ? C'est lui.... c'est lui-même. Comme le voilà paré ! Que de fleurs ! Que de pompons ! C'est sans doute quelque tour de Lucinde : Marton y fera tout au moins de moitié. Ne troublons point leur badinage. Mes indiscretions précédentes m'ont coûté trop cher.

V A L E R E.

Eh ! bien ? Monsieur Frontin reconnoît-il l'original de cette peinture ?

FRONTIN.

Pouh ! si je le connois ? Quelques centaines de coups de pied au cul , & autant de soufflets que j'ai eu l'honneur d'en recevoir en détail , ont bien cimenté la connoissance.

V A L E R E.

Une fille, des coups de pieds ! Cela est un peu gaillard.

F R O N T I N.

Ce sont de petites impatiences domestiques qui la prennent à propos de rien.

V A L E R E.

Comment ! l'aurois-tu servie ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur ; & j'ai même l'honneur d'être toujours son très-humble serviteur.

V A L E R E.

Il seroit assez plaissant qu'il y eût dans Paris une jolie femme qui ne fût pas de ma connoissance !... Parle-moi sincèrement. L'original est-il aussi aimable que le portrait ?

F R O N T I N.

Comment, aimable ! sçavez vous, Monsieur, que, si quelqu'un pouvoit approcher de vos perfections, je ne trouveroïis qu'elle seule à vous comparer.

V A L E R E , *considérant le portrait.*

Mon cœur n'y résiste pas.... Frontin ,
dis-moi le nom de cette Belle.

F R O N T I N , *à part.*

Ah ! ma foi , me voilà pris sans verd.

V A L E R E .

Comment s'appelle-t-elle ? Parle
donc.

F R O N T I N .

Elle s'appelle.... elle s'appelle.... elle
ne s'appelle point. C'est une fille ano-
nyme , comme tant d'autres.

V A L E R E .

Dans quels tristes soupçons me jette
ce coquin ! Se pourroit-il que des traits
aussi charmans ne fussent que ceux d'une
grifette ?

F R O N T I N .

Pourquoi non ? La beauté se plaît
à parer des visages qui ne tirent leur
fierté que d'elle.

V A L E R E .

Quoi ! c'est...

F R O N T I N .

Une petite personne bien coquette ;

bien minaudiere, bien vaine sans grand sujet de l'être : en un mot, un vrai Petit-maître femelle.

V A L E R E.

Voilà comment ces faquins de valets parlent des gens qu'ils ont servis. Il faut voir cependant. Dis-moi où elle demeure.

F R O N T I N.

Bon ! demeurer ! Est-ce que cela demeure jamais ?

V A L E R E.

Si tu m'impaticentes.... Où loge-t-elle, maraud ?

F R O N T I N.

Ma foi, Monsieur, à ne vous point mentir, vous le sçavez tout aussi-bien que moi.

V A L E R E.

Comment ?

F R O N T I N.

Je vous jure que je ne connois pas mieux que vous l'original de ce portrait.

V A L E R E.

Ce n'est pas toi qui l'as placé là ?

FRONTIN.

Non , la peste m'étouffe.

V A L E R E.

Ces idées que tu m'en as données....

FRONTIN.

Ne voyez-vous pas que vous me les fournissez vous-même ? Est-ce qu'il y a quelqu'un dans le monde aussi ridicule que cela ?

V A L E R E.

Quoi ! je ne pourrai découvrir d'où vient ce portrait ! Le mystère & la difficulté irritent mon empressement. Car, je te l'avoue , j'en suis très-réellement épris.

FRONTIN , *à part.*

La chose est impayable ! le voilà amoureux de lui-même.

V A L E R E.

Cependant , Angélique , la charmante Angélique.... En vérité , je ne comprends rien à mon cœur , & je veux voir cette nouvelle maîtresse , avant que de rien déterminer sur mon mariage.

FRONTIN.

Comment, Monsieur ! Vous ne,...
Ah ! vous vous moquez.

VALERE.

Non , je te dis très-sérieusement que je ne sçaurois offrir ma main à Angélique , tant que l'incertitude de mes sentimens fera un obstacle à notre bonheur mutuel. Je ne puis l'épouser aujourd'hui ; c'est un point résolu,

FRONTIN.

Oui , chez vous. Mais Monsieur votre pere , qui a fait aussi ses petites résolutions à part , est l'homme du monde le moins propre à céder aux vôtres. Vous sçavez que son foible n'est pas la complaisance.

VALERE.

Il faut la trouver à quelque prix que ce soit. Allons, Frontin, courons, cherchons par-tout.

FRONTIN.

Allons , courons , volons ; faisons l'inventaire & le signalement de toutes les jolies filles de Paris. Peste ! le bon petit livre que nous aurions là !

Livre rare , dont la lecture n'endormiroit pas.

V A L E R E .

Hâtons-nous. Viens achever de m'habiller.

F R O N T I N .

Attendez ; voici tout à propos Monsieur votre pere. Proposons-lui d'être de la partie.

V A L E R E .

Tais-toi , bourreau. Le malheureux contre-tems !

S C E N E I V .

LISIMON , VALERE ,
FRONTIN.

LISIMON , *qui doit toujours avoir le ton brusque.*

E H bien , mon fils ?

V A L E R E .

Frontin , un siège à Monsieur.

L I S I M O N.

Je veux rester debout. Je n'ai que deux mots à te dire.

V A L E R E.

Je ne sçaurois, Monsieur, vous écouter que vous ne foyez assis.

L I S I M O N.

Que diable ! il ne me plaît pas, moi. Vous verrez que l'impertinent fera des complimens avec son pere.

V A L E R E.

Le respect....

L I S I M O N.

Oh ! le respect consiste à m'obéir & à ne me point gêner. Mais, qu'est-ce ? Encore en déshabillé ! Un jour de nocces ! Voilà qui est joli ! Angélique n'a donc point encore reçu ta visite ?

V A L E R E.

J'achevois de me coëffer, & j'allois m'habiller pour me présenter décemment devant elle.

L I S I M O N.

Faut-il tant d'appareil pour nouer des cheveux & mettre un habit ? Parbleu !

dans ma jeunesse , nous usions mieux du tems , & sans perdre les trois quarts de la journée à faire la roue devant un miroir , nous sçavions à plus juste titre avancer nos affaires auprès des Belles.

V A L E R E .

Il semble cependant que , quand on veut être aimé , on ne sçauroit prendre trop de soin pour se rendre aimable , & qu'une parure si négligée ne devrait pas annoncer des amans bien occupés du soin de plaire.

L I S I M O N .

Pure sottise. Un peu de négligence sied quelquefois bien , quand on aime. Les femmes nous tenoient plus de compte de nos empressemens que du tems que nous aurions perdu à notre toilette ; sans affecter tant de délicatesse dans la parure , nous en avions davantage dans le cœur. Mais laissons cela. J'avois pensé à différer ton mariage jusqu'à l'arrivée de Léandre , afin qu'il eût le plaisir d'y assister , & que j'eusse , moi , celui de faire tes noces & celles de ta sœur en un même jour.

V A L E R E , *bas.*

Frontin, quel bonheur!

F R O N T I N.

Oui, un mariage reculé; c'est toujours autant de gagné sur le repentir.

L I S I M O N.

Qu'en dis tu, Valere? Il semble qu'il ne seroit pas séant de marier la sœur sans attendre le frere, puisqu'il est en chemin.

V A L E R E.

Je dis, mon pere, qu'on ne peut rien de mieux pensé.

L I S I M O N.

Ce délai ne te seroit donc pas de peine?

V A L E R E.

L'empressement de vous obéir surmontera toujours toutes mes répugnances.

L I S I M O N.

C'étoit pourtant dans la crainte de te mécontenter que je ne te l'avois pas proposé.

V A L E R E.

Votre volonté n'est pas moins la rè-

gle de mes desirs que celle de mes actions. (*Bas.*) Frontin, quel bon homme de pere!

L I S I M O N.

Je suis charmé de te trouver si docile : tu en auras le mérite à bon marché ; car par une lettre que je reçois à l'instant , Léandre m'apprend qu'il arrive aujourd'hui.

V A L E R E.

Eh ! bien , mon pere ?

L I S I M O N.

Eh ! bien , mon fils ? Par ce moyen rien ne sera dérangé.

V A L E R E.

Comment , vous voudriez le marier en arrivant ?

F R O N T I N.

Marier un homme tout botté !

L I S I M O N.

Non pas cela ; puisque , d'ailleurs , Lucinde & lui ne s'étant jamais vus , il faut bien leur laisser le loisir de faire connoissance ; mais il assistera au mariage de sa sœur , & je n'aurai pas la dureté de faire languir un fils aussi complaisant.

V A L E R E.

V A L E R E.

Monfieur....

L I S I M O N.

Ne crains rien ; je connois & j'approuve trop ton empreflement , pour te jouer un auffi mauvais tour.

V A L E R E.

Mon pere....

L I S I M O N.

Laiſſons cela , te dis-je : je devine tout ce que tu pourrois me dire.

V A L E R E.

Mon.... mon pere, ... j'ai fait.... des réflexions....

L I S I M O N.

Des réflexions , toi ! Je n'aurois pas deviné celui-là. Sur quoi donc , s'il vous plaît , roulent vos méditations ſublimes ?

V A L E R E.

Sur les inconvéniens du mariage.

F R O N T I N.

Voilà un texte qui fournit.

L I S I M O N.

Un sot peut réfléchir quelquefois ;

mais ce n'est jamais qu'après la sottise.
Je reconnois là mon fils.

V A L E R E.

Comment ! après la sottise ! Mais je
ne suis point encore marié.

L I S I M O N.

Apprenez , Monsieur le Philosophe ,
qu'il n'y a nulle différence de ma vo-
lonté à l'acte. Vous pouviez moraliser ,
quand je vous proposai la chose , & que
vous en étiez vous-même si empressé.
J'aurois de bon cœur écouté vos rai-
sons : car vous sçavez si je suis com-
plaisant.

F R O N T I N.

Oh ! oui , Monsieur , nous sommes
là-dessus en état de vous rendre justice.

L I S I M O N.

Mais aujourd'hui que tout est arrêté ,
vous pouvez spéculer à votre aise , ce
fera , s'il vous plaît , sans préjudice de
la noce.

V A L E R E.

La crainte redouble ma répugnance.
Songez , je vous supplie , à l'importan-

ce de l'affaire. Daignez m'accorder quelques jours.

L I S I M O N.

Adieu, mon fils ; tu seras marié ce soir, ou.... tu m'entends. Comme j'étois la dupe de la déférence du pendard !

S C E N E V.

V A L E R E , F R O N T I N.

V A L E R E.

CIEL ! dans quelle peine me jette son inflexibilité !

F R O N T I N.

Oui : marié ou déshérité ; épouser une femme ou la pauvreté : on balanceroit à moins.

V A L E R E.

Moi, balancer ! Non ; mon choix étoit encore incertain ; l'opiniâtreté de mon pere l'a déterminé.

F R O N T I N.

En faveur d'Angélique.

D ij

V A L E R E.

Tout au contraire.

F R O N T I N.

Je vous félicite, Monsieur, d'une résolution aussi héroïque. Vous allez mourir de faim en digne martyr de la liberté. Mais s'il étoit question d'épouser le portrait? ... Hem! le mariage ne vous paroîtroit plus si affreux?

V A L E R E.

Non; mais si mon pere prétendoit m'y forcer, je crois que j'y résisterois avec la même fermeté, & je sens que mon cœur me rameneroit vers Angélique, si-tot qu'on m'en voudroit éloigner.

F R O N T I N.

Quelle docilité! Si vous n'héritez pas des biens de Monsieur votre pere, vous hériterez au moins de ses vertus. (*Regardant le portrait.*) Ah!

V A L E R E.

Qu'as-tu?

F R O N T I N.

Depuis notre disgrâce, ce portrait

me semble avoir pris une physionomie famélique, un certain air allongé.

V A L E R E.

C'est trop perdre de tems à des impertinences. Nous devrions déjà avoir couru la moitié de Paris.

(*Il sort.*)

F R O N T I N.

Au train dont vous allez, vous courrez bien-tôt les champs. Attendons, cependant, le dénouement de tout ceci; &, pour feindre de mon côté une recherche imaginaire, allons nous cacher dans un cabaret.

S C E N E V I.

ANGÉLIQUE, MARTON.

M A R T O N.

AH, ah, ah, ah : la plaisante scene ! qui l'eût jamais prévue ? Que vous avez perdu, Mademoiselle, à n'être point ici cachée avec moi, quand il s'est si bien épris de ses propres charmes !

D iij

A N G É L I Q U E.

Il s'est vu par mes yeux.

M A R T O N.

Quoi ! vous auriez la foiblesse de conserver des sentimens pour un homme capable d'un pareil travers ?

A N G É L I Q U E.

Il te paroît donc bien coupable ? Qu'a-t-on , cependant , à lui reprocher que le vice universel de son âge ? Ne crois pas pourtant qu'insensible à l'outrage du Chevalier , je souffre qu'il me préfère ainsi le premier visage qui le frappe agréablement. J'ai trop d'amour pour n'avoir pas de la délicatesse : & Valere me sacrifiera ses folies dès ce jour , ou je sacrifierai mon amour à ma raison.

M A R T O N.

Je crains bien que l'un ne soit aussi difficile que l'autre.

A N G É L I Q U E.

Voici Lucinde. Mon frere doit arriver aujourd'hui. Prends bien garde qu'elle ne le soupçonne point d'être son incennu jusqu'à ce qu'il en soit tems.

S C E N E V I I.

LUCINDE, ANGÉLIQUE,
MARTON.

MARTON.

Û
 JE gage, Mademoiselle, que vous ne devinerez jamais quel a été l'effet du portrait? Vous en rirez sûrement.

LUCINDE.

Eh! Marton, laissons là le portrait; j'ai bien d'autres choses en tête. Ma chere Angélique, je suis défolée, je suis mourante. Voici l'instant où j'ai besoin de tout votre secours. Mon pere vient de m'annoncer l'arrivée de Léandre. Il veut que je me dispose à le recevoir aujourd'hui, & à lui donner la main dans huit jours.

ANGÉLIQUE.

Que trouvez-vous donc là de si terrible?

MARTON.

Comment, terrible? Vouloir marier

une belle personne de dix-huit ans avec un homme de vingt-deux, riche & bien fait ! En vérité, cela fait peur, & il n'y a point de fille en âge de raison, à qui l'idée d'un tel mariage ne donnât la fièvre.

LUCINDE.

Je ne veux rien vous cacher. J'ai reçu en même tems une lettre de Cléonte ; il sera incessamment à Paris ; il va faire agir auprès de mon pere : il me conjure de différer mon mariage : enfin il m'aime toujours. Ah ! ma chere, ferez-vous insensible aux alarmes de mon cœur ? & cette amitié que vous m'avez jurée....

ANGÉLIQUE.

Plus cette amitié m'est chere, & plus je dois souhaiter d'en voir resserrer les nœuds par votre mariage avec mon frere. Cependant, Lucinde, votre repos est le premier de mes desirs ; & mes vœux sont encore plus conformes aux vôtres que vous ne pensez.

LUCINDE.

Daignez donc vous rappeler vos promesses. Faites bien comprendre à

Léandre que mon cœur ne ſçauroit être à lui ; que....

MARTON.

Mon Dieu ! ne jurons de rien. Les hommes ont tant de reſſources & les femmes tant d'inconſtance, que, ſi Léandre ſe mettoit bien dans la tête de vous plaire, je parie qu'il en viendrait à bout malgré vous.

LUCINDE.

Marton !

MARTON.

Je ne lui donne pas deux jours pour ſupplanter votre inconnu, ſans vous en laiſſer même le moindre regret.

LUCINDE.

Allons, continuez.... Chere Angélique, je compte ſur vos ſoins ; & , dans le trouble qui m'agite, je cours tout tenter auprès de mon pere, pour différer, ſ'il eſt poſſible, un hymen que la préoccupation de mon cœur me fait en-
viſager avec effroi.

(Elle fort.)

ANGÉLIQUE.

Je devois l'arrêter. Mais Liſimon

D v

n'est pas homme à céder aux sollicitations de sa fille, & toutes ses prieres ne feront qu'affermir ce mariage, qu'elle-même souhaite d'autant plus qu'elle paroît le craindre. Si je me plais à jouer, pendant quelques instans, de ses inquiétudes, c'est pour lui en rendre l'évènement plus doux. Quelle autre vengeance pourroit être autorisée par l'amitié ?

M A R T O N.

Je vais la suivre ; & , sans trahir notre secret, l'empêcher, s'il se peut, de faire quelque folie.

S C E N E V I I I.

A N G É L I Q U E, *seule.*

INSENSÉE que je suis ! mon esprit s'occupe à des badineries, pendant que j'ai tant d'affaires avec mon cœur. Hélas ! peut-être qu'en ce moment Valere confirme son infidélité. Peut-être qu'instruit de tout, & honteux de s'être laissé surprendre, il offre par dépit son cœur à quelqu'autre objet. Car voilà les hom-

mes : ils ne se vengent jamais avec plus d'emportement, que quand ils ont le plus de tort. Mais le voici, bien occupé de son portrait.

S C E N E I X.

ANGÉLIQUE, VALERE.

VALERE, *sans voir Angélique.*

JE cours sans sçavoir où je dois chercher cet objet charmant. L'amour ne guidera-t-il point mes pas ?

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ingrat ! il ne les conduit que trop bien.

V A L E R E.

Ainsi l'amour a toujours ses peines. Il faut que je les éprouve à chercher la Beauté que j'aime, ne pouvant en trouver à me faire aimer.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Quelle impertinence ! Hélas ! comment peut-on être si fat & si aimable tout à la fois ?

D vj

V A L E R E.

Il faut attendre Frontin ; il aura peut-être mieux réussi. En tout cas , Angélique m'adore....

ANGÉLIQUE , à part.

Ah ! traître , tu connois trop mon foible.

V A L E R E.

Après tout , je sens toujours que je ne perdrai rien auprès d'elle : le cœur , les appas , tout s'y trouve.

ANGÉLIQUE , à part.

Il me fera l'honneur de m'agréer pour son pis-aller.

V A L E R E.

Que j'éprouve de bifarrerie dans mes sentimens ! Je renonce à la possession d'un objet charmant & auquel dans le fond mon penchant me ramene encore. Je m'expose à la disgrâce de mon pere pour m'entêter d'une Belle , peut-être indigne de mes soupirs , peut-être imaginaire , sur la seule foi d'un portrait tombé des nues & flatté à coup sûr. Quel caprice ! quelle folie ! Mais quoi ! La folie & les caprices ne sont-ils pas le

relief d'un homme aimable ? (*Regardant le portrait.*) Que de graces !
 Quels traits ! Que cela est enchanté ! Que cela est divin ! Ah ! qu'Angélique ne se flatte pas de soutenir la comparaison avec tant de charmes.

ANGÉLIQUE , *saisissant le portrait.*

Je n'ai garde assurément. Mais qu'il me soit permis de partager votre admiration. La connoissance des charmes de cette heureuse rivale adoucira du moins la honte de ma défaite.

V A L E R E .

O Ciel !

A N G É L I Q U E .

Qu'avez-vous donc ? Vous paroissez tout interdit. Je n'aurois jamais cru qu'un petit-maître fût si aisé à déconter.

V A L E R E .

Ah ! cruelle , vous connoissez tout l'ascendant que vous avez sur moi , & vous m'outragez sans que je puisse répondre.

A N G É L I Q U E .

C'est fort mal fait , en vérité ; & ré-

gulièrement vous devriez me dire des injures. Allez, Chevalier, j'ai pitié de votre embarras. Voilà votre portrait ; & je suis d'autant moins fâchée que vous en aimiez l'original, que vos sentimens font sur ce point tout-à-fait d'accord avec les miens.

V A L E R E.

Quoi ! vous connoissez la personne....

A N G É L I Q U E.

Non-seulement je la connois ; mais je puis vous dire qu'elle est ce que j'ai de plus cher au monde.

V A L E R E.

Vraiment, voici du nouveau, & le langage est un peu singulier dans la bouche d'une rivale.

A N G É L I Q U E.

Je ne sçais ; mais il est sincere. (*A part.*) S'il se pique, je triomphe.

V A L E R E.

Elle a donc bien du mérite ?

A N G É L I Q U E.

Il ne tient qu'à elle d'en avoir infiniment.

V A L E R E.

Point de défauts, sans doute.

A N G É L I Q U E.

Oh ! beaucoup. C'est une petite personne bizarre, capricieuse, éventée, étourdie, volage, & sur-tout d'une vanité insupportable. Mais, quoi ! elle est aimable avec tout cela, & je prédis d'avance que vous l'aimerez jusqu'au tombeau.

V A L E R E.

Vous y consentez donc ?

A N G É L I Q U E.

Oui.

V A L E R E.

Cela ne vous fâchera point ?

A N G É L I Q U E.

Non.

V A L E R E , à part.

Son indifférence me désespère. (*Haut.*) Oserai-je me flatter qu'en ma faveur vous voudriez bien resserrer encore votre union avec elle ?

A N G É L I Q U E.

C'est tout ce que je demande.

VALÈRE, *outré.*

Vous dites tout cela avec une tranquillité qui me charme.

ANGÉLIQUE.

Comment donc ! vous vous plaigniez tout-à-l'heure de mon enjouement, & à présent vous vous fâchez de mon sang-froid ! Je ne sçais plus quel ton prendre avec vous.

VALÈRE, *bas.*

Je crève de dépit. (*Haut.*) Mademoiselle m'accordera-t-elle la faveur de me faire faire connoissance avec elle ?

ANGÉLIQUE.

Voilà, par exemple, un genre de service que je suis bien sûre que vous n'attendez pas de moi : mais je veux passer votre espérance, & je vous le promets encore.

VALÈRE.

Ce fera bien-tôt, au moins ?

ANGÉLIQUE.

Peut-être dès aujourd'hui.

V A L E R E.

Je n'y puis plus tenir.

(*Il veut s'en aller.*)

A N G É L I Q U E , à part.

Je commence à bien augurer de tout ceci ; il a trop de dépit pour n'avoir plus d'amour. (*Haut.*) Où allez-vous , Valere ?

V A L E R E.

Je vois que ma présence vous gêne , & je vais vous céder la place.

A N G É L I Q U E.

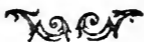
Ah ! point. Je vais me retirer moi-même : il n'est pas juste que je vous chasse de chez vous.

V A L E R E.

Allez , allez ; souvenez-vous que qui n'aime rien ne mérite pas d'être aimée.

A N G É L I Q U E.

Il vaut encore mieux n'aimer rien que d'être amoureux de soi-même.



SCENE X.

VALERE , *seul.*

A MOUREUX de soi-même ! Est-ce un crime de sentir un peu ce qu'on vaut ? Je suis cependant bien piqué. Est-il possible qu'on perde un amant tel que moi sans douleur ? On diroit qu'elle me regarde comme un homme ordinaire. Hélas ! je me déguise en vain le trouble de mon cœur , & je tremble de l'aimer encore après son inconstance. Mais non ; tout mon cœur n'est qu'à ce charmant objet. Courons tenter de nouvelles recherches , & joignons au soin de faire mon bonheur , celui d'exciter la jalousie d'Angélique. Mais voici Frontin.



S C E N E X I.

V A L E R E ; F R O N T I N , *ivre.*

F R O N T I N.

Q U E diable ! Je ne sçais pourquoi je ne puis me tenir ; j'ai pourtant fait de mon mieux pour prendre des forces.

V A L E R E,

Eh ! bien , Frontin , as-tu trouvé...!

F R O N T I N.

Oh ! oui , Monsieur.

V A L E R E.

Ah ! Ciel , seroit-il possible ?

F R O N T I N.

Aussi j'ai bien eu de la peine.

V A L E R E.

Hâte-toi donc de me dire....

F R O N T I N.

Il m'a fallu courir tous les cabarets du quartier.

V A L E R E.

Des cabarets!

F R O N T I N.

Mais j'ai réussi au-delà de mes espérances.

V A L E R E.

Conte-moi donc....

F R O N T I N.

C'étoit un feu.... une mousse....

V A L E R E.

Que diable barbouille cet animal ?

F R O N T I N.

Attendez que je reprenne la chose par ordre.

V A L E R E.

Tais-toi , ivrogne , faquin , ou réponds-moi sur les ordres que je t'ai donnés au sujet de l'original du portrait.

F R O N T I N.

Ah ! oui , l'original ; justement. Réjouissez-vous , réjouissez-vous , vous dis-je.

V A L E R E.

Eh ! bien ?

FRONTIN.

Il n'est déjà ni à la Croix-blanche, ni au Lion d'or, ni à la Pomme de pin, ni....

V A L E R E.

Bourreau, finiras-tu ?

FRONTIN.

Patience. Puisqu'il n'est pas là, il faut qu'il soit ailleurs ; &.... Oh ! je le trouverai, je le trouverai....

V A L E R E.

Il me prend des démangeaisons de l'assommer ; sortons.

S C E N E X I I.

FRONTIN, *seul.*

MÊME voilà, en effet, assez joli garçon !.... Ce plancher est diablement raboteux. Où en étois-je ? Ma foi, je n'y suis plus. Ah ! si fait....



*S C E N E X I I I.**LUCINDE, FRONTIN.**LUCINDE.**F* FRONTIN, où est ton Maître ?*FRONTIN.*

Mais, je crois qu'il se cherche actuellement.

LUCINDE.

Comment ! il se cherche !

FRONTIN.

Oui, il se cherche pour s'épouser.

LUCINDE.

Qu'est - ce que c'est que ce galimathias ?

FRONTIN.

Ce galimathias ! vous n'y comprenez donc rien ?

LUCINDE.

Non, en vérité.

FRONTIN.

Ma foi , ni moi non plus : je vais pourtant vous l'expliquer , si vous voulez.

LUCINDE.

Comment m'expliquer ce que tu ne comprends pas ?

FRONTIN.

Oh ! dame , j'ai fait mes études , moi.

LUCINDE.

Il est ivre , je crois. Eh ! Frontin , je t'en prie , rappelle un peu ton bon-sens ; tâche de te faire entendre.

FRONTIN.

Pardi , rien n'est plus aisé. Tenez. C'est un portrait.... métamor.... non , métaphor.... Oui , métaphorifié. C'est mon Maître , c'est une fille.... Vous avez fait un certain mélange.... Car j'ai deviné tout ça , moi. Eh ! bien , peut-on parler plus clairement ?

LUCINDE.

Non , cela n'est pas possible.

FRONTIN.

Il n'y a que mon Maître qui n'y com-

prenne rien. Car il est devenu amoureux de la ressemblance.

LUCINDE.

Quoi ! sans se reconnoître ?

FRONTIN.

Oui , & c'est bien ce qu'il y a d'extraordinaire.

LUCINDE.

Ah ! je comprends tout le reste. Et qui pouvoit prévoir cela ? Cours vite , mon pauvre Frontin , vole chercher ton Maître , & dis-lui que j'ai les choses les plus pressantes à lui communiquer. Prends garde , sur-tout , de ne lui point parler de tes divinations. Tiens , voilà pour....

FRONTIN.

Pour boire , n'est-ce pas ?

LUCINDE.

Oh ! non , tu n'en as pas besoin.

FRONTIN.

Ce fera par précaution.

SCENE

S C E N E X I V.

LUCINDE, *seule.*

NE balançons pas un instant, avouons tout ; & , quoi qu'il m'en puisse arriver , ne souffrons pas qu'un frere si cher se donne un ridicule ; par les moyens mêmes que j'avois employés pour l'en guérir. Que je suis malheureuse ! J'ai désobligé mon frere ; mon pere , irrité de ma résistance , n'en est que plus absolu : mon amant , absent , n'est point en état de me secourir ; je crains les trahisons d'une amie , & les précautions d'un homme que je ne puis souffrir : car je le hais sûrement , & je sens que je préférerois la mort à Léandre.



S C E N E X V.

ANGÉLIQUE, LUCINDE,
MARTON.

ANGÉLIQUE.

CONSOLEZ-VOUS, Lucinde ; Léandre ne veut pas vous faire mourir. Je vous avoue, cependant, qu'il a voulu vous voir sans que vous le sçussiez.

LUCINDE,

Hélas ! tant-pis.

ANGÉLIQUE.

Mais sçavez-vous bien que voilà un tant-pis qui n'est pas trop modeste ?

MARTON.

C'est une petite veine du sang fraternel.

LUCINDE.

Mon Dieu ! que vous êtes méchante !
Après cela, qu'a-t-il dit ?

A N G É L I Q U E.

Il m'a dit qu'il seroit au désespoir de vous obtenir contre votre gré.

M A R T O N.

Il a même ajouté que votre résistance lui faisoit plaisir en quelque manière. Mais il a dit cela d'un certain air... Sçavez-vous qu'à bien juger de vos sentimens pour lui, je gagerois qu'il n'est guère en reste avec vous. Haïssez-le toujours de même, il ne vous rendra pas mal le change.

L U C I N D E.

Voilà une façon de m'obéir qui n'est pas trop polie.

M A R T O N.

Pour être poli avec nous autres femmes, il ne faut pas toujours être si obéissant.

A N G É L I Q U E.

La seule condition qu'il a mise à sa renonciation, est que vous recevrez sa visite d'adieu.

L U C I N D E.

Oh ! pour cela non ; je l'en quitte.

E ij

A N G É L I Q U E.

Ah ! vous ne sçauriez lui refuser cela. C'est, d'ailleurs, un engagement que j'ai pris avec lui. Je vous avertis même confidemment qu'il compte beaucoup sur le succès de cette entrevue, & qu'il ose espérer qu'après avoir paru à vos yeux, vous ne résisterez plus à cette alliance.

L U C I N D E.

Il a donc bien de la vanité !

M A R T O N.

Il se flatte de vous apprivoiser,

A N G É L I Q U E.

Et ce n'est que sur cet espoir qu'il a consenti au traité que je lui ai proposé.

M A R T O N.

Je vous réponds qu'il n'accepte le marché, que parce qu'il est bien sûr que vous ne le prendrez pas au mot.

L U C I N D E.

Il faut être d'une fatuité bien insupportable. Eh ! bien, il n'a qu'à paroître : je serai curieuse de voir comment il s'y prendra pour étaler ses charmes ;

& je vous donne ma parole qu'il fera d'un air.... Faites-le venir.. Il a besoin d'une leçon ; comptez qu'il la recevra... instructive.

A N G É L I Q U E.

Voyez-vous , ma chere Lucinde ! on ne tient pas tout ce qu'on se propose ; je gage que vous vous radoucirez.

M A R T O N,

Les hommes sont furieusement adroits ; vous verrez qu'on vous appaisera.

L U C I N D E.

Soyez-en repos là-dessus.

A N G É L I Q U E.

Prenez-y garde au moins ; vous ne direz pas qu'on ne vous a point avertie.

M A R T O N.

Ce ne sera pas notre faute, si vous vous laissez surprendre.

L U C I N D E.

En vérité, je crois que vous voulez me faire devenir folle.

ANGÉLIQUE, *bas à Marton.*

La voilà au point. (*Haut.*) Puisque

vous le voulez donc , Marton va vous l'amener.

LUCINDE.

Comment ?

MARTON.

Nous l'avons laissé dans l'anti-chambre; il va être ici à l'instant.

LUCINDE.

O cher Cléonte ! que ne peux-tu voir la manière dont je reçois tes rivaux ?

SCENE XVI.

ANGÉLIQUE , LUCINDE ,
MARTON , LÉANDRE.

ANGÉLIQUE.

APPROCHEZ , Léandre ; venez apprendre à Lucinde à mieux connoître son propre cœur : elle croit vous haïr , & va faire tous ses efforts pour vous mal recevoir ; mais je vous réponds , moi , que toutes ces marques apparentes de haine sont en effet autant de preuves réelles de son amour pour vous.

LUCINDE, *toujours sans regarder
Léandre.*

Sur ce pied-là, il doit s'estimer bien favorisé, je vous assure. Le mauvais petit esprit!

A N G É L I Q U E.

Allons, Lucinde, faut-il que la colere vous empêche de regarder les gens?

L É A N D R E.

Si mon amour excite votre haine, connoissez combien je suis criminel.

(*Il se jette aux genoux de Lucinde.*)

L U C I N D E.

Ah! Cléonte! Ah! méchante Angélique!

L É A N D R E.

Léandre vous a trop déplu pour que j'ose me prévaloir sous ce nom des graces que j'ai reçues sous celui de Cléonte. Mais si le motif de mon déguisement en peut justifier l'effet, vous le pardonnerez à la délicatesse d'un cœur, dont le foible est de vouloir être aimé pour lui-même.

L U C I N D E.

Levez-vous, Léandre; un excès de

délicatesse n'offense que les cœurs qui en manquent, & le mien est aussi content de l'épreuve, que le vôtre doit l'être du succès. Mais vous, Angélique; ma chere Angélique a eu la cruauté de se faire un amusement de mes peines!

A N G É L I Q U E.

Vraiment, il vous siéroit bien de vous plaindre! Hélas! vous êtes heureux l'un & l'autre, tandis que je suis en proie aux allarmes.

L É A N D R E.

Quoi! ma chere sœur, vous avez songé à mon bonheur, pendant même que vous aviez des inquiétudes sur le vôtre! Ah! c'est une bonté que je n'oublierai jamais.

(*Il lui baise la main.*)



S C E N E X V I I.

LÉANDRE, VALERE,
ANGÉLIQUE, LUCINDE,
MARTON.

V A L E R E.

Q U E ma présence ne vous gêne point. Comment, Mademoiselle! Je ne connoissois pas toutes vos conquêtes, ni l'heureux objet de votre préférence; & j'aurai soin de me souvenir par humilité, qu'après avoir soupiré le plus constamment, Valere a été le plus maltraité.

A N G É L I Q U E.

Ce seroit mieux fait que vous ne pensez, & vous auriez besoin en effet de quelques leçons de modestie.

V A L E R E.

Quoi! vous osez joindre la raillerie à l'outrage! vous avez le front de vous applaudir, quand vous devriez mourir de honte!

E v

ANGÉLIQUE.

Ah ! vous vous fâchez ! je vous laisse ;
je n'aime pas les injures.

VALERE.

Non , vous demeurerez ; il faut que
je jouisse de toute votre honte.

ANGÉLIQUE.

Eh ! bien , jouissez.

VALERE.

Car , j'espère que vous n'aurez pas
la hardiesse de tenter votre justification.

ANGÉLIQUE.

N'ayez pas peur.

VALERE.

Et que vous ne vous flattez pas que
je conserve encore les moindres senti-
mens en votre faveur.

ANGÉLIQUE.

Mon opinion là-dessus ne changera
rien à la chose.

VALERE.

Je vous déclare que je ne veux plus
avoir pour vous que de la haine.

ANGÉLIQUE.

C'est fort bien fait.

VALERE , *tirant le portrait.*

Et voici désormais l'unique objet de
tout mon amour.

A N G É L I Q U E.

Vous avez raison. Et moi je vous déclare que j'ai pour Monsieur, (*Montrant son frere.*) un attachement qui n'est guère inférieur au vôtre pour l'original de ce portrait.

V A L E R E.

L'ingrate ! Hélas ! il ne me reste plus qu'à mourir !

A N G É L I Q U É.

Valere, écoutez. J'ai pitié de l'état où je vous vois. Vous devez convenir que vous êtes le plus injuste des hommes, de vous emporter sur une apparence d'infidélité, dont vous m'avez vous-même donné l'exemple ; mais ma bonté veut bien encore aujourd'hui passer vos travers.

V A L E R E.

Vous verrez qu'on me fera la grace de me pardonner !

A N G É L I Q U E.

En vérité, vous ne le méritez guère. Je vais cependant vous apprendre à quel prix je puis m'y résoudre. Vous m'avez ci-devant témoigné des sentimens que j'ai payés d'un retour trop tendre pour un ingrat. Malgré cela, vous m'avez indignement outragée par un amour

extravagant, conçu sur un simple portrait, avec toute la légèreté, & j'ose dire, toute l'étourderie de votre âge & de votre caractère. Il n'est pas temps d'examiner si j'ai dû vous imiter; & ce n'est pas à vous, qui êtes coupable, qu'il conviendrait de blâmer ma conduite.

V A L E R E.

Ce n'est pas à moi, grands Dieux! Mais voyons où tendent ces beaux discours.

A N G É L I Q U E.

Le voici. Je vous ai dit que je connoissois l'objet de votre nouvel amour, & cela est vrai. J'ai ajouté que je l'aimois tendrement, & cela n'est encore que trop vrai. En vous avouant son mérite, je ne vous ai point déguisé ses défauts. J'ai fait plus; je vous ai promis de vous le faire connoître; & je vous engage à présent ma parole de le faire aujourd'hui, dès cette heure même: car je vous avertis qu'il est plus près de vous que vous ne pensez.

V A L E R E.

Qu'entends-je? Quoi! la....

A N G É L I Q U E.

Ne m'interrompez point, je vous prie. Enfin, la vérité me force encore à vous répéter, que cette personne vous

aime avec ardeur, & je puis vous répondre de son attachement comme du mien propre. C'est à vous maintenant de choisir, entr'elle & moi, celle à qui vous destinez toute votre tendresse : choisissez, Chevalier : mais choisissez dès cet instant, & sans retour,

M A R T O N.

Le voilà, ma foi, bien embarrassé ! L'alternative est plaisante. Croyez-moi, Monsieur, choisissez le portrait ; c'est le moyen d'être à l'abri des rivaux.

L U C I N D E

Ah ! Valere, faut-il balancer si longtemps pour suivre les impressions du cœur.

V A L E R E, *aux pieds d'Angélique, & jettant le portrait.*

C'en est fait ; vous avez vaincu, belle Angélique, & je sens combien les sentimens qui naissent du caprice sont inférieurs à ceux que vous inspirez. (*Mar- ton ramasse le portrait.*) Mais, hélas ! quand tout mon cœur revient à vous, puis-je me flatter qu'il me ramenera le vôtre ?

A N G É L I Q U E.

Vous pourrez juger de ma reconnoissance par le sacrifice que vous venez de

me faire. Levez-vous, Valere, & considérez bien ces traits.

LÉANDRE, *regardant aussi.*

Attendez donc ! Mais je crois reconnoître cet objet-là.... c'est.... oui, ma foi, c'est lui....

V A L E R E.

Qui ? lui ! Dites donc, elle. C'est une femme à qui je renonce comme à toutes les femmes de l'Univers, sur qui Angélique l'emportera toujours.

A N G É L I Q U E.

Oui, Valere ; c'étoit une femme jusqu'ici : mais j'espère que ce sera désormais un homme supérieur à ces petites foiblesses, qui dégradoient son sexe & son caractère.

V A L E R E.

Dans quelle étrange surprise vous me jetez !

A N G É L I Q U E.

Vous devriez d'autant moins méconnoître cet objet, que vous avez eu avec lui le commerce le plus intime, & qu'assurément on ne vous accusera pas de l'avoir négligé. Otez cette parure étrange que votre sœur y a fait ajoûter....

V A L E R E.

Ah ! que vois-je ?

MARTON.

La chose n'est-elle pas claire ? Vous voyez le portrait , & voilà l'original.

V A L E R E.

O Ciel ! & je ne meurs pas de honte !

MARTON.

Eh ! Monsieur , vous êtes peut-être le seul de votre ordre qui la connoissez.

A N G É L I Q U E.

Ingrat ! avois-je tort de vous dire que j'aimois l'original de ce portrait ?

V A L E R E.

Et moi , je ne veux plus l'aimer que parce qu'il vous adore.

A N G É L I Q U E.

Vous voulez bien que , pour affermir notre réconciliation , je vous présente Léandre mon frere ?

L É A N D R E.

Souffrez , Monsieur....

V A L E R E.

Dieux ! quel comble de félicité !
Quoi ! même quand j'étois ingrat , Angélique n'étoit pas infidelle !

L U C I N D E.

Que je prends de part à votre bonheur ! & que le mien même en est augmenté !

SCENE XVIII.

Les Acteurs précédens , LISIMON , FRONTIN.

LISIMON.

AH ! vous voici tous rassemblés fort à propos. Valere & Lucinde ayant tous deux résisté à leurs mariages , j'avois d'abord résolu de les y contraindre. Mais j'ai réfléchi qu'il faut quelquefois être bon pere , & que la violence ne fait pas toujours des mariages heureux. J'ai donc pris le parti de rompre dès aujourd'hui tout ce qui avoit été arrêté ; & voici les nouveaux arrangemens que j'y substitue. Angélique m'épousera ; Lucinde ira dans un Couvent : Valere fera déshérité ; & quant à vous , Léandre , vous prendrez patience , s'il vous plaît.

MARTON.

Fort bien , ma foi ! voilà qui est toi-
fé , on ne peut mieux !

L I S I M O N.

Qu'est-ce donc ? vous voilà tous interdits ! Est-ce que ce projet ne vous accommode pas ?

F R O N T I N.

Voyez si pas un d'eux desserrera les dents ! La peste des fots amans & de la sotté Jeunesse !

L I S I M O N.

Allons, vous sçavez tous mes intentions ; vous n'avez qu'à vous y conformer.

L É A N D R E.

Eh ! Monsieur, daignez suspendre votre courroux. Ne lisez-vous pas le repentir des coupables dans leurs yeux & dans leur embarras ? Et voulez-vous confondre les innocens dans la même punition ?

L I S I M O N.

Çà, je veux bien avoir la foiblesse d'éprouver leur obéissance encore une fois. Voyons un peu. Eh ! bien, Monsieur Valere, faites-vous toujours des réflexions ?

V A L E R E.

Oui , mon pere ; mais au lieu des peines du mariage , elles ne m'en offrent plus que les plaisirs.

L I S I M O N.

Oh ! oh ! vous avez bien changé de langage ! & toi , Lucinde , aimes-tu toujours bien ta liberté ?

L U C I N D E.

Je sens , mon pere , qu'il peut être doux de la perdre sous les loix du devoir.

L I S I M O N.

Ah ! les voilà tous raisonnables. J'en suis charmé. Embrassez-moi , mes enfans , & allons conclure ces heureux hyménées. Ce que c'est qu'un coup d'autorité frappé à propos !

V A L E R E.

Venez , belle Angélique ; vous m'avez guéri d'un ridicule qui faisoit la honte de ma jeunesse ; & je vais désormais éprouver près de vous , que , quand on aime bien , on ne songe plus à soi-même.

F I N.

LE DEVIN
DU VILLAGE;
INTERMEDE;

*Représenté à Fontainebleau devant le Roi;
les 18 & 24 Oôtobre 1752.*

Et à Paris, par l'Académie Royale de
Musique, le Jeudi 1 Mars 1753.





A M O N S I E U R

D U C L O S ,

HISTORIOGRAPHE DE FRANCE,
l'un des Quarante de l'Académie
Françoise, & des Inscriptions
& Belles-Lettres,

*SOUFFREZ , Monsieur ;
que votre nom soit à la tête de
cet Ouvrage , qui , sans vous ,
n'eût jamais paru. Ce sera ma*

*premiere & unique Dédicace.
Puisse-t-elle vous faire autant
d'honneur qu'à moi!*

Je suis , de tout mon cœur ,

MONSIEUR ,

*Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,
J. J. ROUSSEAU.*

AVERTISSEMENT.

QUOIQUE j'aie approuvé les changemens que mes Amis jugerent à propos de faire à cet INTERMEDE , quand il fut joué à la Cour , & que son succès leur soit dû en grande partie , je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui , & cela par plusieurs raisons. La premiere est , que , puisque cet Ouvrage porte mon nom , il faut que ce soit le mien ; dût-il en être plus mauvais : la seconde , que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes , & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue , qui seroit le chef-d'œuvre de l'Art , si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisième raison est que , n'ayant fait cet Ouvrage que pour mon amusement , son vrai succès est de me plaire ; or personne ne sçait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

ACTEURS.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

Troupe de jeunes Gens du Village.



LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

*Le Théâtre représente, d'un côté, la Maison
du Devin ; de l'autre, des Arbres & des
Fontaines ; dans le fond, un Hameau.*

SCENE PREMIERE.

COLETTE, *soupirant, & s'essuyant les
yeux de son tablier.* *

J'AI perdu tout mon bonheur,
J'ai perdu mon Serviteur ;
Colin me délaisse.

* On a cru, pour plus de commodité, devoir répéter
les paroles sous la Musique.


Tome II.

F

Hélas ! il a pu changer !
 Je voudrais n'y plus songer :
 J'y songe sans cesse.
 J'ai perdu mon Serviteur ,
 J'ai perdu tout mon bonheur ;
 Colin me délaisse.

Dessus. 

J'AI per-du tout mon bon-



heur, J'ai per - du mon ser - vi - teur ; Co -



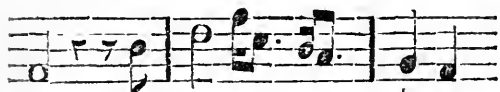
lin me dé - lais - se, Co - lin



me dé - lais - se. J'ai per - du mon

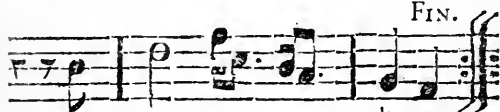


fer-⁺vi-teur, J'ai per-du mon fer-⁺vi-



teur; Co-lin me dé - - laif-⁺se,

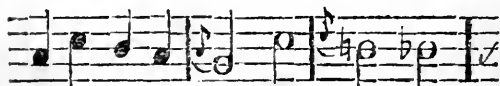
FIN.



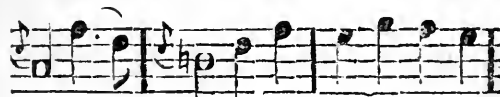
Co - lin me dé - laif-⁺se.



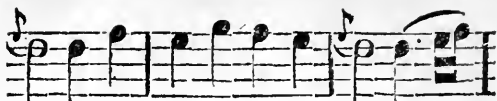
Hé - las! Il a pu chan - ger! Je vou-



drois n'y plus son - ger. Hé - las! hé -



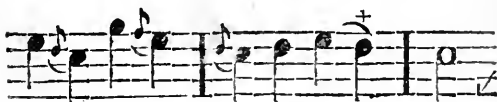
las! hé - las! hé - las! Il a pu chan-



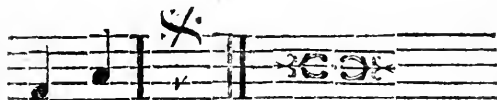
ger! Je vou- drois n'y plus son- ger. Hé-



las! hé - las! J'y son- ge fans



ces-se, J'y son - ge fans ces - - se.



J'ai per - du. *Jusqu'au mot* FIN.

Il m'aimoit autrefois, & ce fut mon malheur.

Mais quelle est donc celle qu'il me préfère?
Elle est donc bien charmante! Imprudente Ber-
gere,

Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce
jour?

Colin m'a pu changer; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour ,
Et tout augmente ma tristesse.

J'ai perdu mon Serviteur ,
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr. . . . je le dois. . . .
Peut-être il m'aime encor. . . . Pourquoi me fuit
sans cesse ?

Il me cherchoit tant autrefois !
Le Devin du canton fait ici sa demeure :
Il fait tout ; il sçaura le sort de mon amour.
Je le vois , & je veux m'éclaircir en ce jour.



S C E N E II.

LE DEVIN, COLETTE.

(*Tandis que le Devin s'avance gravement, Colette compte dans sa main de la monnoie : puis elle la plie dans un papier, & la présente au Devin, après avoir un peu hésité à l'aborder.*)

COLETTE, *d'un air timide.*

PERDRAI-JE Colin sans retour ?

Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux !

LE DEVIN.

Moderez-vous.

COLETTE.

Eh bien ?

Colin

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours,

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,

La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle!

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit : il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.

Je prétends à vos pieds ramener le volage.

Colin veut être brave ; il aime à se parer :

Sa vanité vous a fait un outrage

Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville

J'eusse écouté les discours ,

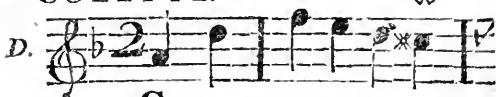
Ah ! qu'il m'eût été facile

De former d'autres amours !

Mise en riche Demoiselle ,
 Je brillerois tous les jours ;
 De rubans & de dentelle
 Je chargerois mes atours.

Pour l'amour de l'infidèle ,
 J'ai refusé mon bonheur ;
 J'aimois mieux être moins belle ,
 Et lui conserver mon cœur.

COLETTE.



Si des Ga-lans de la

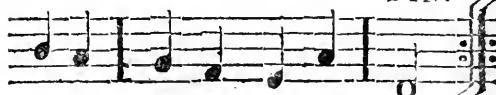


vil-le J'eusse é - cou - tée les dis-

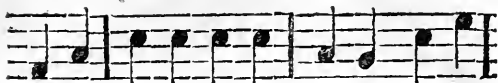


cours, Ah! qu'il m'eût é - té fa - ci - le

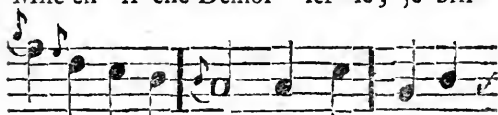
FIN.



De for - mer d'au - tres a - mours!



Mise en ri-che Demoi-⁺sel-le, je bril-



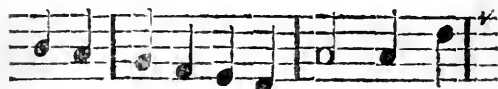
le-roistous les jours: De ru-^wbans &



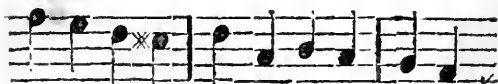
de den-⁺tel-le Je char-ge-rois mes a-



tours. Si des Galans de la vil-le



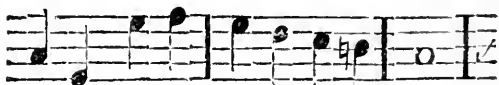
J'eusse é-cou-té les dis-cours, Ah! qu'il



m'eût é-té fa-ci-le De for-mer d'au-



tres a-mours! Pour l'a-mour de l'in-fi-



de-le, J'ai re-fu-sé mon bon-heur.

Doux.



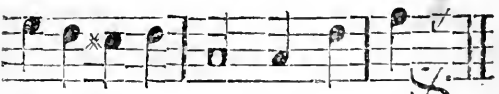
J'ai-mois mieux ê-tre moins bel-le,



Et lui con-ser-ver mon cœur: J'aimois



mieux ê-tre ⁺ moins bel-le, Et lui



con-ser-ver mon cœur. Si des Galans.

A la reprise, jusqu'au mot FIN.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien : ce sera mon ouvrage.

Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins.

Pour vous faire aimer davantage,

Feignez d'aimer un peu moins.

L'Amour croît, s'il s'inquiette;

Il s'endort, s'il est content.

La Bergere un peu coquette

Rend le Berger plus constant.

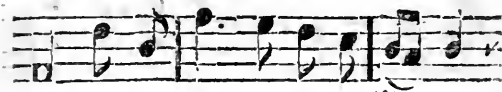
LE DEVIN.



L'AMOUR croît, s'il s'inqui-



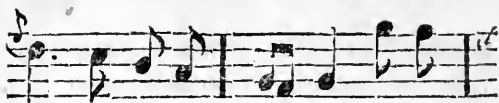
et - te; Il s'en - dort, s'il est con-



tent. L'Amour croît, s'il s'inqui - et - te;



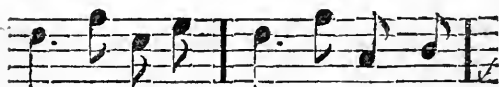
Il s'en - dort, s'il est con - tent. L'Amour



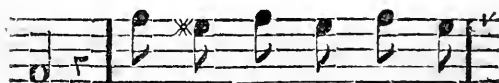
croît, s'il s'inqui - et - te; Il s'en-



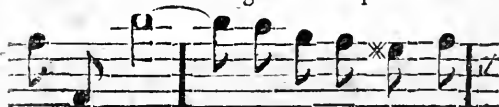
dort, s'il est con - tent: Il s'en-



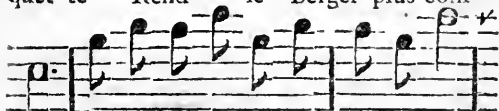
dort, s'il est con - tent, s'il est con-



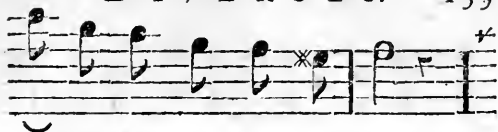
tent. La Ber - gere un peu co-



quet-te Rend le Berger plus conf-



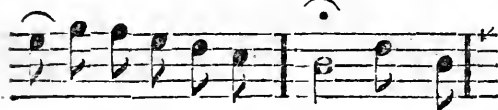
tant. La Bergere un peu co - quet-te Rend



le Ber-ger plus conf-tant.



La Bergere un peu co-quet-te Rend



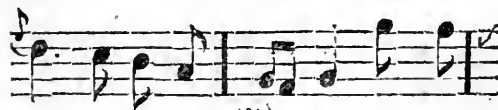
le Berger plus conf-tant. L'Amour



croît, s'il s'inqui-et-te; Il s'en-



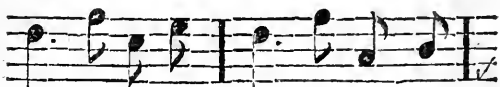
dort, s'il est con-tent. L'Amour



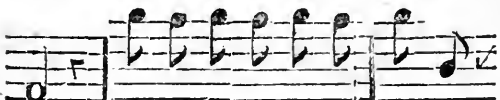
croît, s'il s'inqui-et-te; Il s'en-



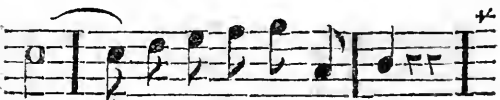
dort, s'il est con - tent; Il s'en -



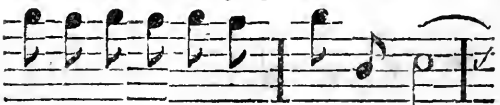
dort, s'il est con - tent, s'il est con -



tent. La Bergere un peu co - quet - te



Rend le Berger plus conf - tant.



La Bergere un peu co - quet - te Rend



le Berger plus conf - tant!

C O L E T T E.

A vos sages leçons Colette s'abandonne.

L E D E V I N.

Avec Colin prenez un autre ton.

C O L E T T E.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

L E D E V I N.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;
Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître ;
Je vous appellerai , quand il en sera tems.

S C E N E III.

L E D E V I N.

J'AI tout sçu de Colin ; & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux , il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.



S C E N E I V.

LE DEVIN, COLIN.

C O L I N.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu
sage ;

Je préfère Colette à des biens superflus.

Je fçus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrai-je de plus ?

L E D E V I N.

Colin, il n'est plus tems ; & Colette t'oublie.

C O L I N.

Elle m'oublie, ô Ciel ! Colette a pu changer !

L E D E V I N

Elle est femme , jeune & jolie ;

Manqueroit-elle à se venger ?

C O L I N.

Non , non , Colette n'est point trompeuse ;

Elle m'a promis sa foi.

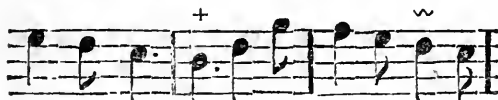
Peut-elle être l'amoureuse

D'un autre Berger que moi ?

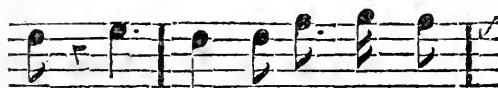
COLIN.



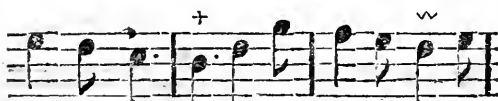
NON, non, Co-let-te n'est



point trompeu - se; El - le m'a promis sa



foi. Non, non, Co-let - te n'est



point trompeu - se; El - le m'a promis sa



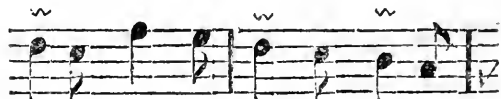
foi; El - le m'a pro - mis sa foi.



Peut-elle ê - tre l'a-mou-reu-se D'un au-

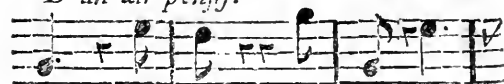


tre Ber-ger que moi? Peut-elle ê-tre l'amou-

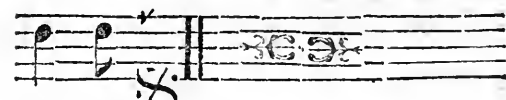


reu-se D'un au-tre Ber-ger que

D'un air pensif.



moi? Non, non, non, non, non,



non, Colette, &c.

LE DEVIN

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi :

C'est un beau Monsieur de la ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN, *avec emphase.*

Mon art.

C O L I N.

Je n'en sçaurois douter,

(Hélas ! qu'il m'en va coûter ,

Pour avoir été trop facile !

Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

L E D E V I N.

On sert mal à la fois la Fortune & l'Amour.

D'être si beau garçon quelquefois il en coûte.

C O L I N.

De grace , apprenez-moi le moyen d'éviter

Le coup affreux que je redoute.

L E D E V I N.

Laisse-moi seul un moment consulter.

(*Le Devin tire de sa poche un livre de grimoire & un petit bâton de Jacob , avec lesquels il fait un charme. De jeunes Paysannes qui venoient le consulter , laissent tomber leurs présens , & se sauvent tout effrayées , en voyant ses contorsions.)*

L E D E V I N.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;

Il faut ici l'attendre.

C O L I N.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?

Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

L E D E V I N.

Avec un cœur fidèle & tendre ,

On a droit de tout obtenir.

(*A part.*)

Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

S S E N E V.

C O L I N.

J'E vais revoir ma charmante maitresse :

Adieu , châteaux , grandeurs , richesse :

Votre éclat ne me tente plus.

Si mes pleurs , mes soins assidus

Peuvent toucher ce que j'adore ,

Je vous verrai renaître encore ,

Doux momens que j'ai perdus.

Quand on sçait aimer & plaire ,

A-t-on besoin d'autre bien ?

Rends-moi ton cœur , ma Bergere ;

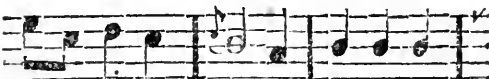
Colin t'a rendu le sien.

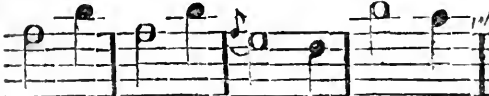
Mon chalumeau, ma houlette,
 Soyez mes feules grandeurs :
 Ma parure est ma Colette ;
 Mes trésors sont ses faveurs.
 Quand on sçait, &c.

Que de Seigneurs d'importance
 Voudroient bien avoir sa foi !
 Malgré toute leur puissance,
 Ils sont moins heureux que moi.
 Quand on sçait, &c.

COLIN.

D. 
 JE vais re - voir ma char -


 man - te mai - tref - se. A - dieu, châ -

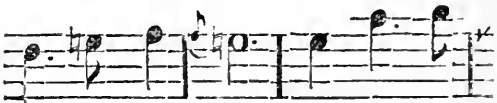

 teaux, grandeurs, ri - chef - se : Votre é -



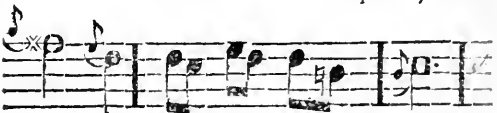
clat ne me ten - te plus. Si mes



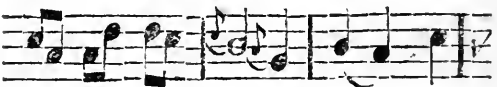
pleurs, mes soins af - fi - - dus



Peu - vent tou - cher ce que j'a -



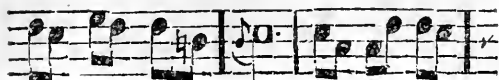
do - re, Je vous ver - - rai



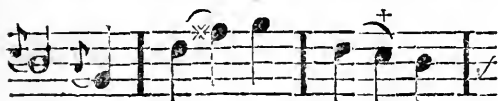
re - naître en - co - re, Doux mo -



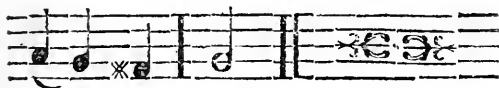
mens que j'ai per - dus;



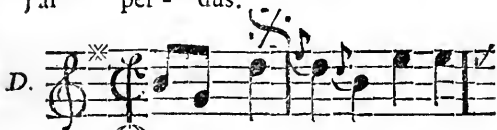
Je vous ver - rai re - naître en -



co - re, Doux mo - mens que



j'ai per - dus.



QUAND on sçait ai - mer &



plai - re, A - t - on be - soïn d'autre



bien? Rends - moi ton cœur, ma Ber -



ge-re; Co - lin t'a ren - du [†] le

FIN.



fien. Mon cha - lu - meau, ma hou -



let - te, Soyez mes feules gran - deurs:



Ma pa - rure est ma Co - let - te;



Mestré - fors sont fes fa - veurs.



Quand on sçait ai - mer & plai - re,

A -



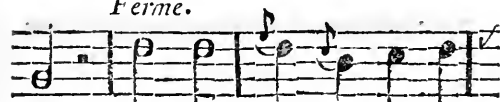
A-t-on be-⁺soin d'au-tre bien?



Rends-moi ton cœur, ma Ber-



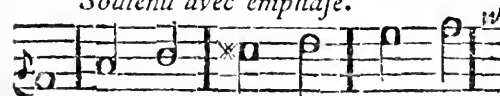
ge-re; Co-lin t'a ren-du le
Ferme.



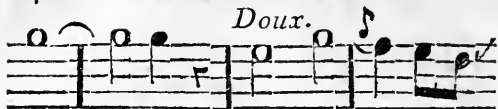
sien. Que de Seigneurs d'im-por-
Plus doux.



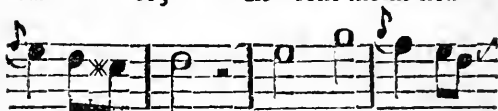
tan-ce Vou-droient bien a-voir sa
Soutenu avec emphasè.



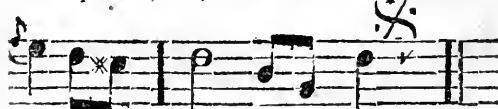
foi! Mal-gré tou-te leur puif-

Doux.

fan - - ce, Ils sont moins heu -



reux que moi; Ils sont moins heu -



reux que moi. Quand on, &c.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE, *parée.*COLIN, *à part.*

JE l'apperçois.... Je tremble en m'offrant à sa
vue....

...Sauvons-nous... Je la perds, si je fuis..

COLETTE, *à part.*

Il me voit... Que je suis émue!

Que le cœur me bat!..

C O L I N.

Je ne sçais où j'en suis.

C O L E T T E.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

C O L I N.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder :

(*A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié
riant, moitié embarrassé.*)

Ma Colette.... êtes-vous fâchée ?

Je suis Colin : daignez me regarder.

C O L E T T E.

Colin m'aimoit, Colin m'étoit fidele :

Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

C O L I N.

Mon cœur n'a point changé : mon erreur, trop
cruelle,

Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin :

Le Devin l'a détruit. Je suis, malgré l'envie,

Toujours Colin, toujours plus amoureux.

C O L E T T E.

Par un sort, à mon tour, je me sens poursuivie.

Le Devin n'y peut rien.

C O L I N.

Que je suis malheureux !

C O L E T T E.

D'un Amant plus constant...

C O L I N.

Ah ! de ma mort suivie
Votre infidélité....

C O L E T T E.

Vos soins sont superflus.

Non, Colin, je ne t'aime plus,

C O L I N.

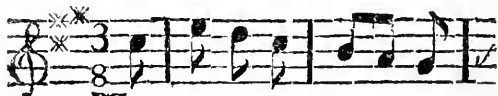
Ta foi ne m'est point ravie ;

Non : consulte mieux ton cœur ;

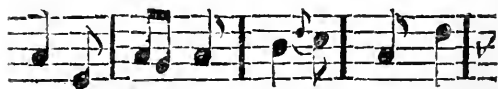
Toi-même, en m'ôtant la vie,

Tu perdrais tout ton bonheur.

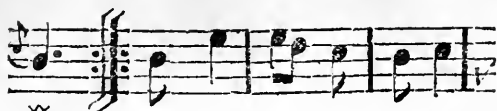
C O L I N.



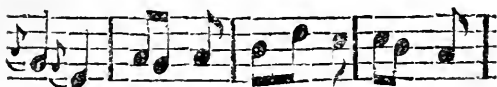
T A foi ne m'est point ra-



vi-e; Non : con - sul - te mieux ton



cœur. Toi-même, en m'ô - tant la



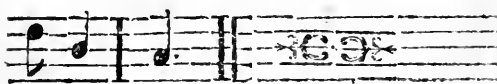
vi - e, Tu per - drois tout ton bon -



heur. Toi-même, en m'ô - tant la



vi - e, Tu per - drois tout



ton bon - ⁺heur.

COLETTE, à part.

(A Colin.)

Hélas ! Non, vous m'avez trahie,

Vos soins sont superflus.

Non, Colin, je ne t'aime plus.

C O L I N.

C'en est donc fait ! Vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE, *rappelant Colin qui s'éloigne
lentement.*

Colin !

C O L I N.

Quoi ?

C O L E T T E.

Tu me fuis ?

C O L I N.

Faut-il que je demeure,
Pour vous voir un amant nouveau ?

C O L E T T E.

Tant qu'à mon Colin j'ai sçu plaire,
Mon fort combloit mes desirs.

C O L I N.

Quand je plaisois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaisirs.

C O L E T T E.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'elle brise,
 Seroit-il un autre bien ?
 (*D'un ton pénétré.*)
 Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage.

E N S E M B L E.

Je me dégage à mon tour.
 Mon cœur, devenu paisible,
 Oubliera, s'il est possible,
 Que tu lui fus $\left. \begin{array}{l} \text{cher} \\ \text{chere} \end{array} \right\}$ un jour.

COLETTE. *Mesure andante.*



TANT qu'à mon Co-lin j'ai sçu

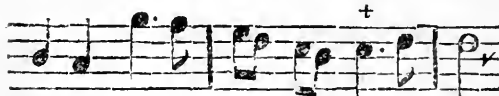


plai-re, Mon sort com-bloit mes de-

COLIN.



firs. Quand je plai - sois à ma Ber-



ge-re, Je vi - vois dans les plai - firs.

COLETTE.

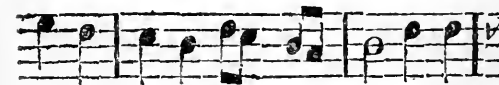


Depuis que son cœur me mé - pri - se,



Un au - tre a ga - gné le mien.

COLIN.

Après les doux nœuds qu'el - le bri - se,
D'un ton

Se - roit - il un au - tre bien? Ma Co-

D I V E R S E S. 153

*p*énétré.

COLETTE.

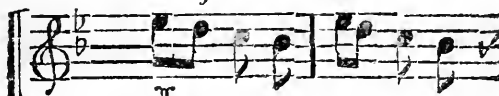


let-te se dé - - ga - ge! Je crains



un A - mant vo - - la - ge.

COLETTE. Ensemble. D U O.

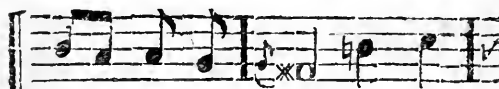


J E me dé - ga - ge à mon

COLIN.



J E me dé - ga - ge à mon



tour, à mon tour. Mon cœur,



tour, à mon tour. Mon cœur,

de - ve - nu pai - fi - ble, Ou - blie -

de - ve - nu pai - fi - ble, Ou - blie -

ra, s'il est pos - si - ble, Que tu

ra, s'il est pos - si - ble, Que tu

lui fus cher un jour. Mon

lui fus chere un jour. Mon cœur,



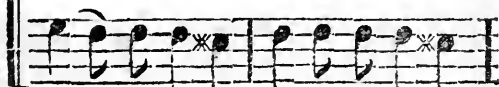
cœur, de-ve-nu pai-fi-ble, Ou-blie-



de-ve-nu pai-fi-ble, Ou-blie-



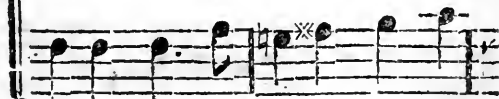
ra, s'il est pos-si-ble, s'il est pos-



ra, s'il est pos-si-ble, s'il est pos-



si-ble, Que tu lui fus cher un



si-ble, Que tu lui fus chère un

jour, Que tu lui fus cher un

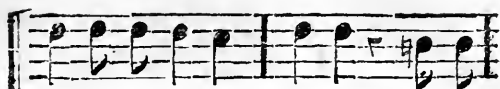
jour, Que tu lui fus chere un

jour. Mon cœur, de - ve - nu pai-

jour. Mon cœur, de - ve - nu pai-

fi - ble, Oublie - ra, s'il est pos-

fi - ble, Oublie - ra, s'il est pos-



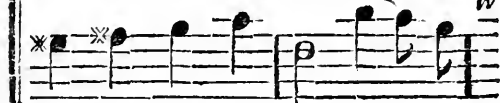
fi-ble, s'il est pos- si-ble, Que tu



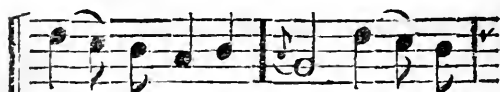
fi-ble, s'il est pos- si-ble, Que tu



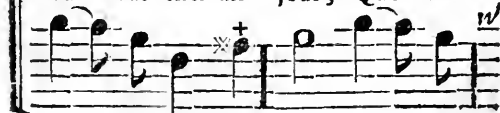
lui fus cher un jour, Que tu



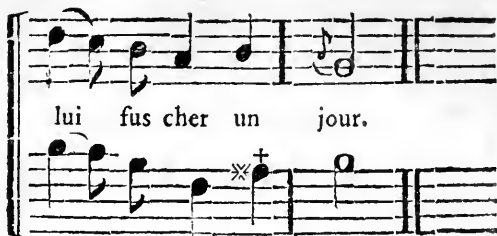
lui fus chere un jour, Que tu



lui fus cher un jour, Que tu



lui fus chere un jour, Que tu



lui fus chere un jour.

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
 Dans les nœuds qui me sont offerts,
 J'eusse encor préféré Colette
 A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoiqu'un Seigneur jeune, aimable,
 Me parle aujourd'hui d'amour,
 Colin m'eût semblé préférable
 A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah ! Colette !

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah ! Berger volage !

Faut-il t'aimer malgré moi ?

(Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple , dont elle étoit parée , & qu'il reçoit avec transport.)

E N S E M B L E.

A jamais, Colin { je t'engage
 { t'engage
 { Mon cœur & { ma foi.
 { Son { fa
 Qu'un doux mariage
 M'unisse avec toi.

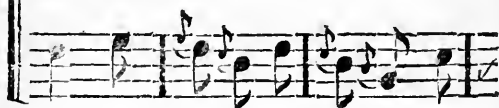
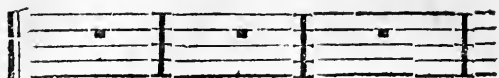
Aimons-nous toujours sans partage :
 Que l'amour soit notre loi.
 A jamais , &c.

D U O.

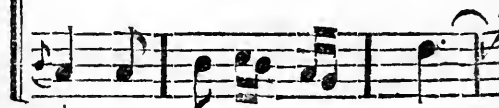
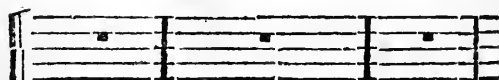
COLETTE.

COLIN.

A⁺ ja - mais, Co-



fin t'en- ga-ge Son cœur & sa



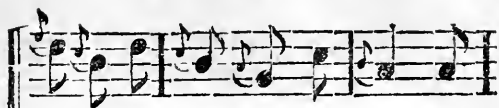
foi, son cœur & sa foi,



A ja - mais, Co - lin, je t'en-



Son cœur & sa foi,



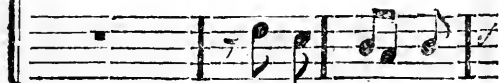
ga-ge Mon cœur & ma foi, mon



Son cœur & fa-foi.



cœur & ma foi. - - - - -



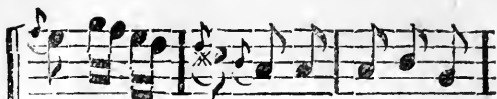
Qu'un doux ma-ri-



Qu'un



a-ge M'u-nif-se a-vec toi; 2



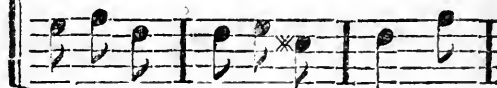
doux ma-ri - a - ge, Qu'un doux ma-ri-



- - - - Qu'un doux ma-ri-



a - ge M'u - nif-sea-vec toi, Qu'un



a - ge M'u - nif-sea-vec toi, Qu'un



doux ma-ri - a - ge M'u - nif-sea-vec



doux ma-ri - a - ge M'u - nif-sea-vec

toi, - - - - M'unif - se a-vec

toi, - - - - M'unif - - se a-vec

toi, - - - - M'unif - se a-vec

toi, - - - - M'unif - - se a-vec

toi. A ja - mais, Co - lin, je t'en-

toi.

ga - ge Mon cœur & ma foi, Mon

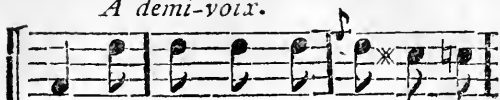
cœur & ma foi, - - - -

A ja - mais Co -

- - - Mon cœur & ma
lin t'en - ga - ge Son cœur & fa

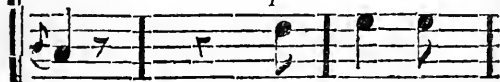
D I V E R S E S. 165

A demi-voix.



+
foi. Qu'un doux ma - ri - a - ge M'u-

A pleine voix.



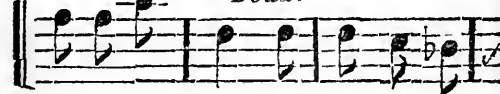
+
foi,

Son cœur, son



nif-se a-vec toi; Qu'un doux ma-ri-

Doux.



cœur & sa foi. Qu'un doux ma - ri -



a - ge M'u - nif-sea-vec toi.



a - ge M'u - nif-sea-vec toi.

Fort. A ja⁺-

A ja⁺ - mais Co - lin t'en-

mais, Co - lin, je t'en-ga-ge Mon

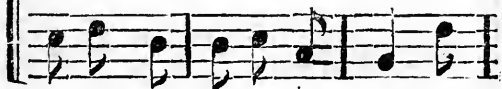
ga - ge Son cœur - - - son

cœur & ma foi. Qu'un doux ma-ri-

cœur & sa foi. Qu'un doux ma-ri-



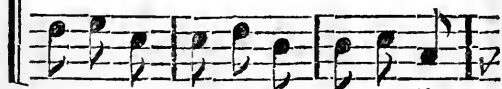
a - ge M' u - nif - fe a - vec toi ; Qu' un



a - ge M' u - nif - fe a - ⁺vec toi ; Qu' un



doux ma - ri - a - ge M' u - nif - fe a - [~]vec



doux ma - ri - a - ge M' u - nif - fe a - [~]vec



toi , - - - M' u - nif - fe a - ⁺vec



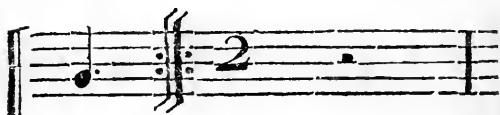
toi , - - - M' u - nif - fe a - ⁺vec



toi, - - - M'unif - se a - vec +

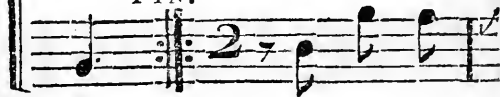


toi, - - M'u-nif - se a - vec +



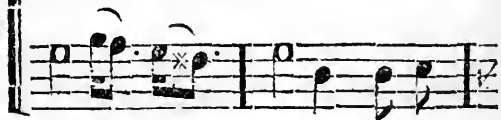
toi.

FIN.



toi.

Ai - mons tou -



jours sans par - - ta - ge : Que l'a -

mour

Que l'a-

mour soit no - tre loi. Que l'a-

mour soit no-tre loi.

mour soit no-tre loi. Aimons tou-

Que l'a-

jours sans par - - ta - ge.

mour soit no-tre loi. - - -

Qu'un doux ma-ri-

- - - - - *A la Reprise.*

a-ge M'u-nisse a-vec toi. *A la Repr.*



S C E N E VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

L E D E V I N.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
 Vous vous aimez encor , malgré les envieux.

C O L I N.

(*Ils offrent chacun un présent au Devin.*)

Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

L E D E V I N , *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé , si vous êtes heureux.

Venez , jeunes garçons ; venez , aimables
 filles :

Rassemblez-vous , venez les imiter.

Venez , galans Bergers ; venez , Beautés gen-
 tilles ,

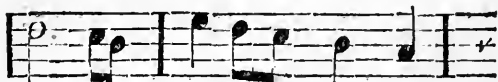
En chantant leur bonheur , apprendre à le
 goûter.

H ij

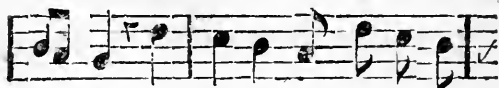
LE DEVIN.



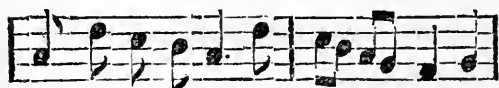
V E - NEZ, jeu - nes gar-



çons; ve - nez, ai - - ma - bles



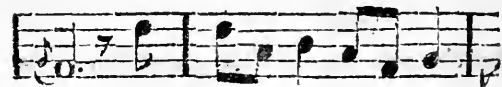
fil - les : Ras - semblez-vous, rassemblez-



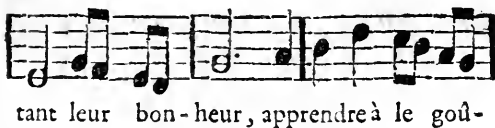
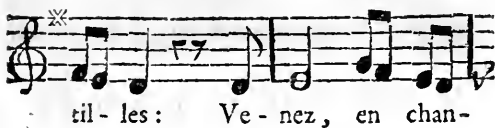
vous, rassemblez-vous; ve - nez les i-mi-



ter. Ve - nez, ga - lans Ber-



gers; Ve - nez, Beau - tés gen-



 SCENE VIII. ET DERNIERE.

LE DEVIN , COLIN , COLETTE ,
GARÇONS ET FILLES
DU VILLAGE.

LE CHŒUR.

COLIN revient à sa Bergere ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincere
Soit un charme toujours nouveau,
Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un amant volage ,
Et le rend heureux & constant.

COLIN.

ROMANCE.

Dans ma cabane obscure ,
Toujours soucis nouveaux ;
Vent , soleil , ou froidure ,
Toujours peine & travaux.

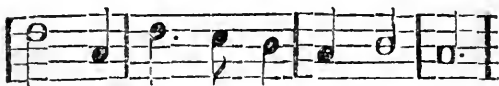
Colette, ma Bergere,
 Si tu viens l'habiter,
 Colin dans sa chaumiere
 N'a rien à regretter.

Des champs, de la prairie
 Retournant chaque soir,
 Chaque soir plus chérie
 Je viendrai te revoir :
 Du soleil, dans nos plaines,
 Devançant le retour,
 Je charmerai mes peines,
 En chantant notre amour.

COLIN.



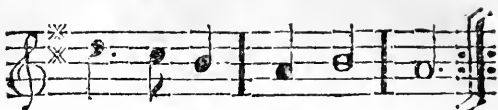
DANS ma ca-bane obf-



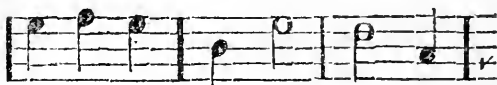
cu - re, Tou-jours sou - cis nou - veaux;



Vent, so - leil, ou froi - du - re,



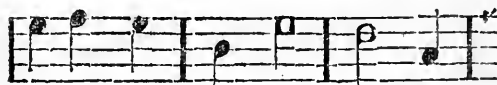
Tou - jours pei - ne & tra - vauz.



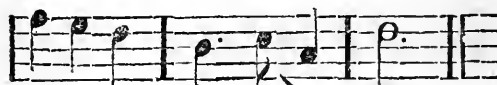
Co - let - te, ma Ber - ge - re,



Si tu viens l'ha - bi - ter,



Co - lin dans fa chau - mie - re



N'a rien à re - gret - ter.

(On danse.)

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi

Nous signaler ici ;

Si je ne puis sauter ainsi ,
Je dirai , pour ma part , une chanson nouvelle.

(Il tire une chanson de sa poche.)

I.

L'art à l'Amour est favorable ,
Et sans art l'Amour sçait charmer ;
A la ville , on est plus aimable ;
Au village , on sçait mieux aimer.
Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne sçait guère
Ce qu'il permet , ce qu'il défend :
C'est un enfant , c'est un enfant.

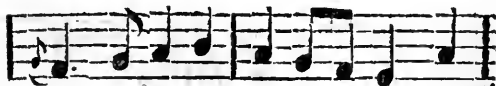
COLIN , *répète le refrain.*

Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne sçait guère
Ce qu'il permet , ce qu'il défend :
C'est un enfant , c'est un enfant.

LE DEVIN.



L'ART à l'A-mour est fa-vo-



nable , Et sans art l'A-mour sçait char-

H v



mer; A la vil-le, on est plus ai-



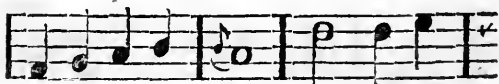
mable: Au vil-la-ge, on sçait mieux ai-



mer. Ah! pour l'or-di-nai-re,



L'Amour ne sçait gue-re Ce qu'il per-



met, ce qu'il dé-fend: C'est un-en-



fant, C'est un en-fant.

COLIN, *regardant la chanson.*

Elle a d'autres couplets : je la trouve assez belle.

COLETTE, *avec empressement.*

Voyons, voyons : nous chanterons aussi.

(*Elle prend la chanson.*)

I I.

Ici, de la simple nature

L'Amour suit la naïveté ;

En d'autres lieux, de la parure

Il cherche l'éclat emprunté.

Ah ! pour l'ordinaire,

L'Amour ne sçait guère

Ce qu'il permet, ce qu'il défend :

C'est un enfant, c'est un enfant.

C H Œ U R.

C'est un enfant, c'est un enfant.

COLETTE.



I - ci, de la sim - ple na -



tu - re L'A - mour suit la na - ï - ve -

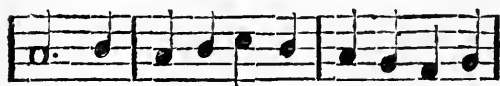
H v j



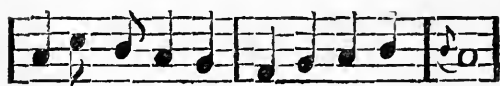
té; En d'au-tres lieux, de la pa-



ture Il cherche l'é-clat em-prun-té.



Ah! pour l'or-di-nai-re, L'Amour ne sçait



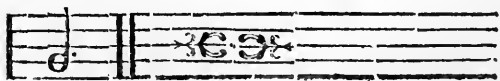
gue-re Ce qu'il per-met, ce qu'il dé - fend:

Doux.

Fort.



C'est un en - fant, c'est un en-



fant.

C O L I N.

I I I.

Souvent une flamme chérie
Est celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

(*A la fin de chaque couplet , le Chœur répète ce vers.*)

C'est un enfant , c'est un enfant.

L E D E V I N.

I V.

L'Amour , selon sa fantaisie ,
Ordonne & dispose de nous :
Ce Dieu permet la jalousie ,
Et ce Dieu punit les jaloux.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L I N.

V.

A voltiger de Belle en Belle ,
On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un Berger trop fidele
Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L E T T E.

V I.

A son caprice on est en bute :
 Il veut les ris , il veut les pleurs ;
 Par les.... par les....

COLIN , *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebute.

C O L E T T E.

On l'affoiblit par les faveurs.

E N S E M B L E.

Ah ! pour l'ordinaire ,
 L'Amour ne sçait guère
 Ce qu'il permet , ce qu'il défend :
 C'est un enfant , c'est un enfant.

C H Œ U R.

C'est un enfant , c'est un enfant.

(*On danse.*)

C O L E T T E.

Avec l'objet de mes amours ,
 Rien ne m'afflige , tout m'enchanté ;
 Sans cesse il rit , toujours je chante :
 C'est une chaîne d'heureux jours.

Quand on sçait bien aimer, que la vie est char-
mante !

Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son
cours,

Un doux ruisseau coule & serpente.

Quand on sçait bien aimer, que la vie est char-
mante !

(*On danse.*)

C O L E T T E.



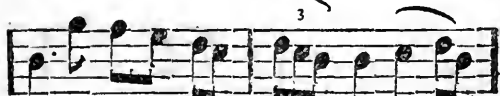
A - VEC l'ob-jet de mes a-



mours, Rien ne m'af-flige, tout m'en-



chan - te ; Sans cesse il



rit, tou-jours je chan - te ; Sans



cesse il rit, tou - jours je chan-te :



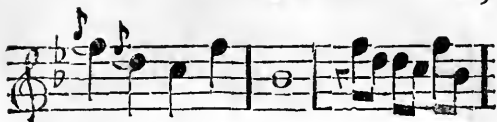
C'est u - ne chaî - ne d'heu - reux



jours, C'est u - ne chaî - - -



- - - ne, C'est u - ne



chaîne d'heureux jours. Sans cesse il



rit, tou-jours je chan-te:



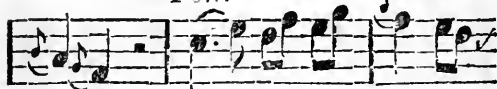
C'est u - ne chaî-ne d'heu-reux

Doux.

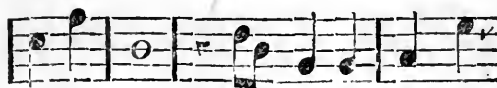


jours. Sans cesse il rit, toujours je

For.



chan-te: C'est u - ne chaî-ne



d'heureux jours. A - vec l'ob - jet de



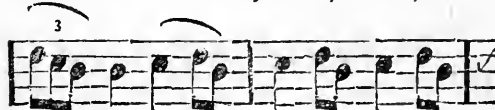
mes a - mours, Rien ne m'af-



fi - ge, tout m'en - chan - te ;



Sans cesse il rit, tou - jours je



chan - te ; Sans cesse il - rit, tou -



jours je chan - te : C'est u - ne



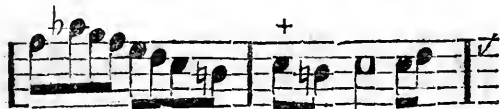
chaîne d'heureux jours, C'est u - ne



chaî-ne d'heu-reux jours, C'est



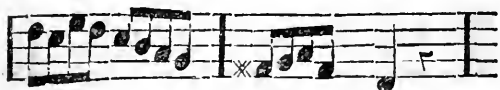
u - ne chaî - - - -



- - - - -



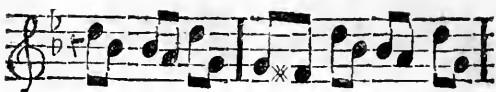
- - - - -



- - - - - ne,



C'est u - ne chaî-ne d'heureux jours.



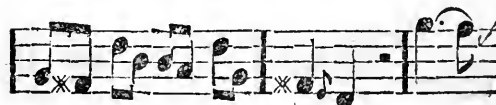
Sans cesse il rit, toujours je



chan-te: C'est u - ne



chaî-ne d'heureux jours. Sans cesse il



rit, toujours je chante: C'est
FIN.



u - ne chaî-ne d'heureux jours.

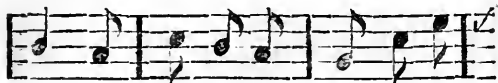
Majeur.



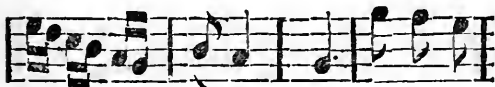
QUAND ON sçait bien ai-



mer, que la vie est char-man-te!



Quand on sçait bien ai - mer, que la



vie est char - man - te! Tel, au mi-



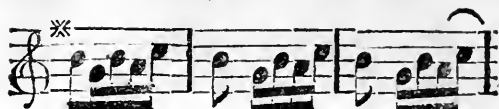
lieu des fleurs qui bril-lent



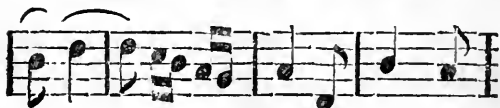
sur son cours, Un doux ruif-



seau cou - le & fer - pen - te,



Un doux ruif - feau cou-



- - - le & ser - pen-te. Quand on



sçait bien ai - mer, que la vie est char-



man-te! Quand on sçait bien ai-



mer, que la vie est char-man - te!



A - vec, &c. à la Reprise,
jusqu'au mot FIN.

C O L E T T E.

Allons danser sous les ormeaux :
 Animez-vous , jeunes Fillettes.
 Allons danser sous les ormeaux :
 Galans , prenez vos chalumeaux.

(Les VILLAGEOISES répètent ces quatre vers.)

C O L E T T E.

Répétons mille chansonnettes :
 Et , pour avoir le cœur joyeux ,
 Dansons avec nos amoureux :
 Mais n'y restons jamais seulettes.
 Allons danser sous les ormeaux , &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux , &c.

C O L E T T E.



A L L O N S dan - ser sous les or -



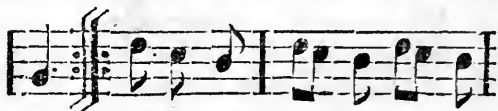
meaux : A - ni - mez - vous , jeu - nes fil -



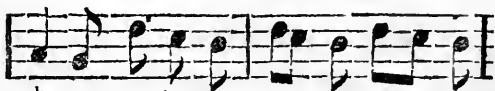
let-tes. Allons dan-fer sous les or-



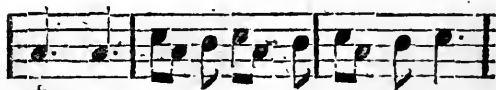
meaux: Galans, pre- nez vos cha-lu-



meaux. Ré-pé-tons mil-le chan-son-



net-tes; Et, pour a-voir le cœur jo-



yeux, Dan-sons a-vec nos a-mou-reux:



Mais, n'y ref-tons ja-mais seu-let-tes. All.

Da capo.

COLETTE.

C O L E T T E.

A la ville , on fait bien plus de fracas ;
Mais font-ils aussi gais dans leurs ébats ?

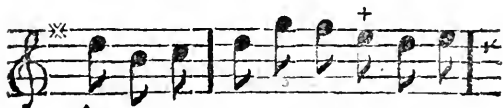
Toujours contens ,
Toujours chantans ;
Beauté sans fard ,
Plaisir sans art ;

Tous leurs concerts valent-ils nos musettes ?
Allons danser sous les ormeaux , &c.

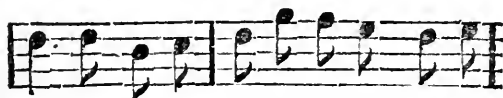
LES VILLAGEOISES.

Allons danser sous les ormeaux , &c.

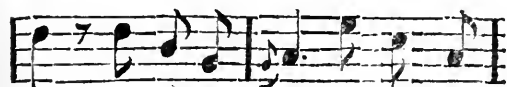
C O L E T T E.



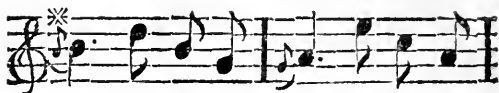
A la vil-le, on fait bien plus de fra-



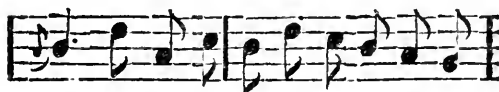
cas: Mais font-ils auf-si gais dans leurs é-



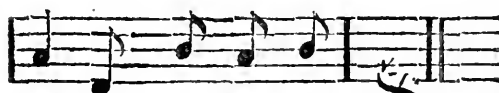
bats? Toujours con-tens, Toujours chan-



tans; Plai-sir sans art, Beau-té sans



fard; Tous leurs concerts valent-ils nos mu-



set - tes? Al - lons danser, &c. *Da Capo*,

Fin du Devin du Village.

PIGMALION,
SCENE LYRIQUE.

1871

1872

1873

1874



PIGMALION,

SCENE LYRIQUE.

Le Théâtre représente un atelier de Sculpteur : sur les côtés on voit des blocs de marbre , des groupes , des Statues ébauchées. Dans le fond est une autre Statue cachée sous un pavillon d'une étoffe légère & brillante , ornée de crépines & de guirlandes , &c.

Pigmalion, assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un homme inquiet & triste : puis, se levant tout-à-coup , il prend sur une table les outils de son état , va donner par intervalles quelques coups de ciseaux sur quelques-unes de ses ébauches , se recule , & regarde d'un air mécontent & découragé.

P I G M A L I O N.

IL n'y a point là d'ame , ni de vie.... ce n'est que de la pierre ; je ne ferai jamais rien de tout cela!... O mon génie , où es-tu ? Mon talent , qu'es-tu devenu ? Tout mon feu s'est éteint.... Mon imagination s'est glacée : le marbre fort froid de mes mains.... Pigmalion ne fait plus de Dieux.... Tu n'es qu'un vulgaire Artiste.

Vils instrumens , qui n'êtes plus ceux de ma gloire , allez , ne déshonorez point mes mains.

(*Il jette avec dédain ses outils , puis se promene quelque tems , en rêvant , les bras croisés.*)

Que suis-je devenu ? Quelle étrange révolution s'est faite en moi ? Tyr, ville opulente & superbe , les monumens des arts , dont tu brilles , ne m'attirent plus ; j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer ; le commerce des Artif-

tes & des Philosophes me devient infipide. L'entretien des Peintres & des Poètes est sans attrait pour moi. La louange & la gloire n'élevent plus mon ame.... Les éloges de ceux qui en recevront de la postérité, ne me touchent plus; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chef-d'œuvres de la nature, que mon art osoit imiter, & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse; vous, mes charmans modèles, qui m'embrâtiez, à la fois, des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

(*Il s'assied & contemple tout autour de lui.*)

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable, je n'y sçais rien faire & je ne puis m'en éloigner.... J'erre de groupe en groupe, de figure en figure.... Mon ciseau foible, incertain, ne recon-

noît plus son guide. Ces ouvrages grossiers , restés à leurs timides ébauches , ne sentent plus la main qui jadis les ont animés....

(*Il se leve impétueusement.*)

C'en est fait , c'en est fait , j'ai perdu mon génie... Si jeune encore... je survivis à mon talent !... Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint , sent-on les émotions , sent-on les élans des passions impétueuses , cette inquiétude insurmontable , cette agitation secrète qui me tourmente , & dont je ne puis démêler la cause ? J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportoïis à mes travaux.... Je l'ai caché sous ce voile : mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne le vois plus , je suis plus triste , & ne suis plus attentif.

Qu'il va m'être cher , qu'il va m'être précieux, cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand , de beau , de digne de moi ; je montrerai ma Galathée , & je dirai : voilà ce que fit autrefois Pigmalion.... O ma Galathée , quand j'aurai tout perdu , tu me resteras , & je ferai consolé.

(*Il s'approche du pavillon , puis se retire , va , vient , & s'arrête quelquefois à la regarder en soupirant.*)

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est-ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté , pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué. Peut-être pourrai-je encore ajoûter quelque ornement à sa parure : aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant ; peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante : il la faut re-

voir, l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée. Je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

(Il va pour lever le voile , & le laisse retomber comme effrayé.)

Je ne sçais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile. Une frayeur me faisit. Je crois toucher au sanctuaire de quelque Divinité. Insensé ! c'est une pierre.... c'est ton ouvrage. Qu'importe ? On sert des Dieux dans nos Temples, qui ne sont pas d'une autre matiere, & n'ont point été faits d'une autre main.

(Il leve le voile en tremblant & se prosterne : on voit la Statue de Galathée posée sur un piédestal fort petit , mais exhaussé par un gradin de marbre formé de quelques marches demi-circulaires.)

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui, je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphé, & je vous ai fait

Déesse ; Vénus même est moins belle que vous.

Vanité ! foiblesse humaine ! Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage. Je m'enivre d'amour-propre : je m'adore dans ce que j'ai fait. Non , jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des Dieux. Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ! Mes mains les ont donc touchées ! Ma bouche a donc pu !... Pigmalion !... Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nud , il faut l'échancrer davantage. Les charmes qu'il recele doivent être mieux annoncés.

(*Il prend son maillet & son ciseau ; puis , s'avançant lentement , il monte , en hésitant , les gradins de la Statue , qu'il semble n'oser toucher ; enfin , le ciseau déjà levé , il s'arrête.*)

Quel tremblement ! Quel trouble ! Je tiens le ciseau d'une main mal-assurée.... Je ne puis.... Je n'ose.... Je gênerois tout,

(*Il s'encourage ; & enfin , présentant son ciseau , il en donne un coup ; & , saisi d'effroi , il le laisse tomber en poussant un grand cri.*)

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !

(*Il redescend tremblant & confus.*)

Vaine terreur ! Fol aveuglement ! Non , je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvantent. Sans doute , elle est déjà consacrée à leur rang.

(*Il la considère de nouveau.*)

Que veux-tu changer ? Regarde , quels nouveaux charmes veux-tu lui donner ? ... Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut... Divine Galathée ! moins parfaite , il ne te manqueroit rien.

(*Tendrement.*)

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

(*Avec plus d'attendrissement encore.*)

Que l'ame faite pour animer un tel corps , doit être belle !

(*Il s'arrête long-tems ; puis , retournant s'asseoir , il dit d'une voix lente & changée.*)

Quels desirs osé-je former ! Quels vœux insensés ! Qu'est-ce que je sens ? O Ciel ! le voile de l'illusion tombe , & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

(*Longue pause dans un profond accablement.*)

Voilà donc la noble passion qui m'égaré ! C'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici ? Un marbre , une pierre , une masse informe & dure , travaillée avec ce fer ! Insensé , rentre en toi-même , gémis sur toi , vois ton erreur , vois ta folie.... Mais non....

(*Impétueusement.*)

Non , je n'ai point perdu le sens : non , je n'extravague point : non , je ne me reproche rien. Ce n'est point de ce marbre mort que je suis épris ; c'est d'un

être vivant qui lui ressemble , c'est de la figure qu'il offre à mes yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable , quelque corps qui la porte , & quelque main qui l'ait faite , elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui , ma seule folie est de discerner la beauté : mon seul crime est d'y être sensible. Il n'y a rien là dont je doive rougir.

(*Moins vivement , mais toujours avec passion.*)

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour embrâser mes sens , & retourner avec mon ame à leur source. Hélas ! il reste immobile & froid , tandis que mon cœur embrâsé par ses charmes voudroit quitter mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans mon délire pouvoir m'élaner hors de moi , je crois pouvoir lui donner ma vie , & l'animer de mon ame. Ah ! que Pigmalion meure pour vivre dans Galathée ! Que dis-je ? ô Ciel ! Si j'étois

elle , je ne la verrois pas , je ne serois pas celui qui l'aime. Non , que ma Galathée vive , & que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois toujours un autre , pour vouloir toujours être elle , pour la voir , pour l'aimer , pour en être aimé.

(*Transport.*)

Tourmens , vœux , desirs , rage impuissante , amour terrible , amour funeste !... Oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité ! Dieux puissans , Dieux bienfaisans , Dieux du peuple , qui connûtes les passions des hommes ! Ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! Voyez cet objet , voyez mon cœur , soyez justes , & méritez vos autels.

(*Avec un enthousiasme plus pathétique.*)

Et toi , sublime essence , qui te caches aux sens , & te fais sentir aux cœurs , ame de l'Univers , principe de toute existence ; toi qui par l'amour donne l'harmonie aux élémens , la vie

à la matiere , le sentiment aux corps ,
& la forme à tous les êtres ; feu sacré...
céleste Venus , par qui tout se conser-
ve & se reproduit fans cesse ; ah ! où
est ton équilibre ? où est ta force expan-
sive ? où est la loi de la nature dans le
sentiment que j'éprouve ? où est ta cha-
leur vivifiante dans l'égarément de mes
vains desirs ? Tous tes feux sont con-
centrés dans mon ame , & le froid de
la mort rentre sur ce marbre ! Je pérís
par l'excès de vie qui lui manque....
Hélas ! je n'attends point un prodige.
Il existe , il doit cesser : l'ordre est trou-
blé , la nature est outragée ; rends leur
empire à ses loix , rétablis son cours
bienfaisant , & verse également ta di-
vine influence. Oui , deux êtres man-
quent à la plénitude des choses : par-
tage-leur cette ardeur dévorante , qui
consume l'un fans animer l'autre. C'est
toi qui formas par ma main ces char-
mes & ces traits , qui n'attendent que

le sentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne ; donne-lui tout , s'il le faut. Il me suffira de vivre en elle. O toi , qui daignes sourire aux hommages des mortels ; ce qui ne sent rien , ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres : Déesse de la Beauté , épargne cet affront à la nature , qu'un si parfait modèle soit l'image de ce qui n'est pas.

(Il revient lentement à lui par degrés , avec un mouvement d'assurance & de joie.)

Je reprends mes sens : quel calme inattendu ! Quel courage inespéré me ranime ! Une fièvre mortelle embrâsoit mon sang : un baume de confiance & d'espérance coule dans mes veines , je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation : quelque malheureux que soient les mortels , quand ils ont invoqué les Dieux , ils sont plus tranquilles.

Mais cette injuste confiance trompé ceux qui font des vœux insensés. Hélas ! dans l'état où je suis , on invoque tout , & rien ne nous écoute : l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens , je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal , je sens un nouveau trouble ; une palpitation me suffoque , une secrète frayeur m'arrête.

(*Ironie amere.*)

Eh ! regarde malheureux , deviens intrépide , ose fixer une Statue.

(*Il la voit s'animer, & se détourne saisi d'effroi & le cœur serré de douleur.*)

Qu'ai-je vu , Dieux ? Qu'ai-je cru voir ? le coloris des chairs , un feu dans les yeux , des mouvemens même : ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misere , enfin je l'ai vu.

(*Excès d'accablement.*)

Infortuné , c'en est donc fait ! ton délire

est à son dernier terme , ta raison t'abandonne ainsi que ton génie. Ne la regrette point , ô Pigmalion ! sa perte couvrira ton opprobre.

(*Vive indignation.*)

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre , de devenir un homme à visions.

(*Il se retourne & voit la Statue se mouvoir , & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le piédestal ; il se jette à genoux , & leve les mains & les yeux au Ciel.*)

Dieux immortels!... Vénus!... Galathée!... O prestige d'un amour forcené!

GALATHÉE , *se touche , & dit* .
Moi.

PIGMALION , *transporté* .
Moi!

GALATHÉE , *se touchant encore* .
C'est moi.

PIGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusques à mes oreilles ! Ah ! n'abandonne jamais mes sens.

(*Galathée fait quelques pas & touche un marbre.*)

Ce n'est plus moi.

(*Pigmalion dans une agitation , dans des transports qu'il a peine à contenir , suit tous ses mouvemens , l'écoute , l'observe avec une avide attention , qui lui permet à peine de respirer.*)

(*Galathée s'avance vers lui & le regarde ; il se leve précipitamment , lui tend les bras & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui. Il tressaillit , prend cette main , la porte à son cœur , puis la couvre d'ardens baisers.*)

GALATHÉE , avec un soupir.

Ah ! encore moi.

P I G M A L I O N .

Oui , cher & charmant objet ; oui , digne chef-d'œuvre de mes mains , de mon cœur & des Dieux ; c'est toi , c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être , je ne vivrai plus que par toi.

F I N .

L E T T R E

S U R

L A M U S I Q U E
F R A N Ç O I S E .

Sunt verba & voces , prætereàque nihil.





AVERTISSEMENT.

LA querelle excitée l'année dernière à l'Opera n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, & de l'autre avec beaucoup d'animosité, je n'y voulus prendre aucune part; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentoís bien que ce n'étoit pas le temps de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, ou qu'il n'est plus question de Cabales, je crois pouvoir hazarder mon sentiment; & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser. Il me semble même que, sur un pareil sujet, toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple qui donneroit à des chansons une importance ridicule; qui seroit plus de cas de

ses Musiciens que de ses Philosophes , & chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspección , que des plus graves sujets de Morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer , que , quoique quelques-uns m'accusent , à ce qu'on dit , d'avoir manqué de respect à la Musique Françoise dans ma premiere édition , le respect beaucoup plus grand , & l'estime que je dois à la Nation , m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable , si elle regardoit tout autre que moi , c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition : ainsi , en la parcourant de sang-froid , le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que , quoique nous ayons eu d'excellens
Poètes ,

Poètes, & même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie, je crois notre langue peu propre à la Poésie, & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poètes mêmes; car, quant aux Musiciens, chacun sçait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche, la langue Françoisse me paroît celle des Philosophes & des Sages*: elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison: malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des écrits qui la déshonorent! Quant à moi, le plus digne hommage que je croye pouvoir rendre à cette belle & sage langue, dont j'ai le bonheur de faire usage, est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point

* C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets; sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage, & qu'il prouve encore mieux par tous ses Écrits.

changer de ton avec le Public , que je n'attende rien de lui , & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges , je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Écrivains mercénaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect , il est vrai , ne consiste pas dans de vains ménagemens , qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs ; mais à rendre hommage à leur jugement , en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose ; & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on veuille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les clameurs que cette Lettre a excitées , j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sçais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.





LETTRE

SUR

LA MUSIQUE

FRANÇOISE.

VOUS souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent en sçavantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit, peut-être, bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas

si elle est d'or , mais si nous en avons une.

Les Allemands , les Espagnols & les Anglois ont long-temps prétendu posséder une Musique propre à leur langue. En effet , ils avoient des Opera nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi ; & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chef-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles , excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité ; ou , du moins , ils s'en sont fait une mieux entendue , de sacrifier au goût & à la raison des préjugés qui rendent souvent les nations ridicules , par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes en France dans les sentimens où ils étoient alors ; mais qui nous assurera que , pour avoir été plus opiniâtres , notre entêtement en soit mieux fondé ? Ne seroit-il point à propos , pour en bien juger , de mettre une fois la Musique Française à la coupelle de la raison , & de voir si elle en soutiendra l'épreuve ?

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes , sur lesquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les Maîtres de l'Art , ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches : car , disoit autrefois un Sage , c'est au Poète à faire de la Poésie , & à un Musicien à faire de la Musique : mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou mesure*.

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure , comme il naît immédiatement de l'harmonie , & qu'il

* Quoiqu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des temps , & par *mouvement* celle du degré de vitesse , j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du temps.

assujettit toujours l'accompagnement à sa marche , j'unirai ces deux parties dans un même article ; puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie, ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les nations ; ou , si elle a quelques différences , elles sont introduites par celles de la mélodie ; ainsi c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique nationale ; d'autant plus que, ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le seroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles , dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons , par curiosité , ce qui

résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premierement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes ; & parce que la langue seroit sourde , la Musique seroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires , & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison ; & , quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y suppléer par des beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières ; mais froides , sans grace , & sans expression. On inventeroit des fredons , des cadences , des ports de voix , & d'autres agrémens postiches , qu'on prodigeroit dans le chant , & qui ne

feroient que le rendre ridicule fans le rendre moins plat. La Musique avec toute cette mauffade parure resteroit languiffante & fans expression ; & ses images , dénuées de force & d'énergie , peindroient peu d'objets en beaucoup de notes , comme ces écritures gothiques , dont les lignes , remplies de traits & de lettres figurées , ne contiennent que deux ou trois mots , & qui renferment très-peu de sens en un grand espace.

L'impossibilité d'inventer des chants agréables obligeroit les compositeurs à tourner tous leurs soins du côté de l'harmonie ; & , faute de beautés réelles , ils y introduiroient des beautés de convention , qui n'auroient presque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique , ils imagineroient une Musique sçavante : pour suppléer au chant , ils multiplieroient les accompagnemens. Il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaises parties les unes au-dessus des autres , que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'insipidité , ils augmenteroient la confusion ; ils croiroient faire de la

Musique, & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui résulteroit du défaut de mélodie, seroit que les Musiciens, n'en ayant qu'une fausse idée, trouveroient par-tout une mélodie à leur manière : n'ayant pas de véritable chant, les parties de chant ne leur coûtent rien à multiplier, parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en seroit pas ; même jusqu'à la Basse-continue, à l'unisson de laquelle ils feroient sans façon réciter des Basses-tailles, sauf à couvrir le tout d'une sorte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par-tout où ils verroient des notes, ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces, prateræque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie, ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement

des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Musique nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre; & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure; & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours, & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres; ce qui est très-évident dans la Musique Grecque, dont

toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles; de sorte que, quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans le rythme musical la mesure de la prosodie, la mesure du vers, & la mesure du chant, il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable, ou du moins la mieux cadencée, ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissimens, je reviens à mon hypothèse; & je suppose que la même langue, dont je viens de parler, eût une mauvaise prosodie, peu marquée, sans exactitude & sans précision; que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durée & en nombre des rapports simples, & propres à rendre le rythme agréable, exact, régulier; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres; des breves plus ou moins breves, des syllabes ni breves, ni longues; & que les différences des unes & des autres

fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique nationale , étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie , n'en auroit qu'une fort vague , inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit sur-tout de cette irrégularité ; qu'on ne sçauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment , & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que , même dans les airs mesurés , tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que , pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut , l'idée de l'égalité des temps se perdrait entièrement dans l'esprit du chanteur & de l'auditeur ; & qu'enfin , la mesure n'étant plus sensible , ni ses retours égaux , elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien , qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré : de sorte qu'il ne seroit pas possible dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous , selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'affervir la mesure, qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition, & la suivre en seroit une contre le goût du chant : les défauts passeroient pour des beautés, & les beautés pour des défauts : les vices seroient établis en regles : pour faire de la Musique au goût de la nation, il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi, avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Musique, il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage. A force d'essuyer des reproches sur leur mauvais goût, à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Musique, ils chercheroient à en rapprocher la leur, & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant, ils le ren-

droient dur, baroque & presque inchangeable : s'ils se contentoient de l'ornement par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres, ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable : ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible, en ôtant à toutes ses parties l'uniformité du caractère qui la faisoit être une ; & , en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie, ils parviendroient enfin à ne faire servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle nation se diviseroit en Musique vocale & instrumentale ; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux especes, on feroit un tout monstrueux. La symphonie voudroit aller en mesure ; & , le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendroit souvent dans les mêmes morceaux les acteurs & l'orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux caractères introduiroient

dans la maniere d'accompagner , une
 froideur & une lâcheté qui se tourne-
 roient tellement en habitude , que les
 Symphonistes ne pourroient pas , mê-
 me en exécutant de bonne Musique , lui
 laisser de la force & de l'énergie. En
 la jouant comme la leur , ils l'énerve-
 roient entièrement ; ils feroient fort les
doux , *doux les fort* , & ne connoitroient
 pas une des nuances de ces deux mots.
 Ces autres mots , *rinforzando* , *dolce* * ,
risoluto , *con gusto* , *spiritoso* , *sostenuto* ,
con brio , n'auroient pas même de syno-
 nymes dans leur langue , & celui d'*ex-
 pression* n'y auroit aucun sens. Ils substi-
 tueroient je ne sçais combien de petits
 ornemens froids & maussades à la vi-
 gueur du coup d'archet. Quelque nom-
 breux que fût l'orchestre , il ne feroit
 aucun effet , ou n'en feroit qu'un très-
 désagréable. Comme l'exécution seroit
 toujours lâche , & que les Symphonistes
 aimeroient mieux jouer proprement que

* Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes
 François qui sçachent la différence de *piano* &
dolce. Et c'est fort inutilement qu'ils le sçau-
 roient : car qui d'entr'eux seroit en état de la
 rendre ?

d'aller en mesure, ils ne seroient jamais ensemble; ils ne pourroient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractère; & les Étrangers seroient tout surpris qu'à quelques-uns près, un orchestre vanté comme le premier du monde, seroit à peine digne des tréteaux d'une guinguette *. Il devoit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence: & bien-tôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettroient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution dont ils auroient bien pu se fier à leur maladresse.

D'après une autre supposition con-

* Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très bons violons, (ce que je confesse qu'ils sont presque tous, pris séparément,) mais de véritablement honnêtes gens, qui ne se prêtent point aux cabales de leurs confreres pour mal servir le Public, je me hâte d'ajouter ici cette distinction, pour réparer, autant qu'il est en moi, le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

traire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique, faite pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet, & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du peuple qui raisonne le mieux; & si l'on demandoit lequel de tous les peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est la plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Musique, c'est certainement l'Italienne; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre, &

ces quatre qualités font précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce , parce que les articulations y font peu composées , que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse , & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles , les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est sonore , parce que la plupart des voyelles y font éclatantes , qu'elle n'a pas de diphthongues composées , qu'elle a peu ou point de voyelles nasales , & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes , qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie , qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons , l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point : car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque , dépend moins de la force réelle de ses termes , que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie , & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé , que

ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entre elles ces deux strophes du Tasse :

Teneri sdegni, e placide e tranquille
 Repulse, e cari vezzi, e liete paci,
 Sorrifi, parolette, e dolci stille
 Di pianto e sospir, tronchi e molli basci;
 Fuse tai cose tutte, e poscia unille,
 Et al foce tempro di lente faci;
 E ne formò quel sì mirabil cinto
 Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.

Chiama gl' abitator de l'ombre eterne
 Il rauco tuon de la tartarea tromba;
 Treman le spaziose atre caverne,
 E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
 Ne si stridendo mai da le superne
 Regioni del Cielo il folgor piomba;
 Ne si scossa giammai trema la terra,
 Quando i vapori in sen gravida ferra.

Et s'ils désesperent de rendre en François la douce harmonie de l'une, qu'ils essayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin pour juger de ceci d'entendre la langue, il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne-

foi. Au reste, vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point fourde, mais très-sonore, & qu'elle n'est que pour l'oreille, & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe, que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire, toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue, nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toutes espèces qui forment des articulations difficiles & rudes; ce qui retarde la marche du chant, & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement, précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article, je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie, que l'ordre didactique de la nôtre; & qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante, quand le sens du discours long-temps suspendu se résout sur le verbe avec la cadence,

que quand il se développe à mesure, & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le desir de l'esprit ; tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entrecoupés, que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne, est entièrement inconnu dans la nôtre ; & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer, que des silences, qui ne sont jamais du chant, & qui, dans ces occasions, montrent plutôt la pauvreté de la Musique, que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent : mais ce point important demande une si profonde discussion, qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet, & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant,

& toutes les nations * neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point. De notre côté nous accusons la leur d'être bizarre & baroque **. J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent, que d'être réduit à dire que, dans des contrées où les sciences & tous les arts sont parvenus à un si haut degré, la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous ***

* Il a été un temps, dit Mylord Shaftesbury, où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la Musique Française à la mode. Mais bien-tôt la Musique Italienne, nous montrant la nature de plus près, nous dégoûta de l'autre, & nous la fit appercevoir aussi lourde, aussi plate, & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

** Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne, depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette Musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est, pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

*** Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les Amateurs de Musique donnent, sans ba-

se contentent de dire que la Musique Italienne & la Françoisse sont toutes deux bonnes, chacune dans son genre, chacune pour la langue qui lui est propre; mais, outre que les autres nations ne conviennent pas de cette parité, il resteroit toujours à sçavoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi. Question fort agitée en France, mais qui ne le sera jamais ailleurs; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre, & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier, & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution, du moins quant à la mélodie, à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des

lancer, à la Musique Françoisse; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs, comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

airs également estimés chacun dans son genre ; & , les dépouillant les uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles , les autres des notes sous-entendues que le compositeur ne se donne point la peine d'écrire , & dont il se remet à l'intelligence du Chanteur * , je les ai solfiés exactement sur la note , sans aucun ornement , & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison , parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous

* C'est donner toute la faveur à la Musique Française , que de s'y prendre ainsi : car ces notes sous-entendues dans l'Italienne , ne sont pas moins de l'essence de la mélodie que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit que de ce qui doit se chanter , & cette manière de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation ; au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien , si l'on veut , exigés par le goût , mais ne constituent point la mélodie , & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire , & qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

rends

rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que, si vous les trouvez bons, vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première, & la plus difficile de toutes, est d'être de bonne-foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que, pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre; & cette deuxième condition n'est guère plus facile que la première: car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix; & l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure; mais je prévois que cet avertissement, su-

perflu dans tout autre pays , sera fort inutile dans celui-ci ; & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer ; & alors il est bien difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter, du moins par l'esprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve ; car un air peut plaire plus qu'un autre , sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais , qu'on peut établir un jugement raisonnable. D'ailleurs , en s'ôtant la connoissance des paroles , on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie , qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie , c'est si la modulation est bonne , & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés , & combien le raisonnement nous est né-

cessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions , & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli , & à des Musiciens François des airs de Léo , & du Pergolese , & j'ai remarqué que , quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux , ils en sentoient pourtant la mélodie , & en tiroient , à leur maniere , des phrases de Musique chantantes , agréables & bien cadencées. Mais les Italiens sollicitant très-exactement nos airs les plus pathétiques , n'ont jamais pu y reconnoître ni phrase , ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens , mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hasard ; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François *.

* Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence. *Nous exécutons la Musique Italienne* , disent-ils avec leur fierté

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien, homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille :

Et un air de Galuppi, qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza.

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la Musique Française, & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir ; mais

accoutumée, & les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre : donc notre Musique vaut mieux que la leur. Ils ne voient pas qu'ils devoient tirer une conséquence toute contraire, & dire : donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point.

tout le monde observa , dès les premières mesures de l'air Italien , que son visage & ses yeux s'adouciſſoient. Il étoit enchanté : il prêtoit son ame aux impressions de la Musique ; & quoiqu'il entendît peu la langue , les simples ſons lui cauſoient un ravissement ſenſible. Dès ce moment on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais, ſans chercher ailleurs des exemples , n'avons-nous pas même parmi nous pluſieurs perſonnes qui, ne connoiſſant que notre Opera, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant , & n'ont été défabuſées que par les Intermedes Italiens. C'eſt précifément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Musique , qu'ils croyoient ne pas aimer la Musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuſe l'exiſtence de notre mélodie , & m'ont fait ſouſçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une ſorte de plainchant modulé , qui n'a rien d'agréable en lui même , qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires , & ſeulement à ceux ſont convenus de les

trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jéliotte pour chanter la Musique Françoisise; mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même; au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur*.

Trois choses me paroissent concourir

* Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut, au contraire, qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux, pour pouvoir se faire entendre sur les Théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la Musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix: plus fort, nous disent nos Maîtres; enfilez les sons; ouvrez la bouche; donnez toute votre voix. Plus doux, disent les Maîtres Italiens: ne forcez point; chantez sans gêne; rendez vos sons doux, flexibles & coulaus; réservez les éclats pour ces momens rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or, il me paroît que, dans la nécessité de se faire entendre, celui là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

à la perfection de la mélodie Italienne. La première, est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier; de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres, & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxième est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins fervilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, &, sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & supprimant, quand il le faut, les transitions intermédiaires & scholastiques, sçait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés, qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terra-

deglias ont ſçu rendre avec succès , & que nos Poëtes lyriques connoissent auffi peu que nos Musiciens.

Le troisieme avantage , & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet , est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents , ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé & intéressant , les accompagnemens vifs & cadencés ; qui multiplie réellement les chants , en faisant d'une même combinaison de sons autant de différentes mélodies , qu'il y a de manieres de les scander ; qui porte au cœur tous les sentimens , & à l'esprit tous les tableaux ; qui donne au Musicien le moyen de mettre en airs tous les caracteres de paroles imaginables , plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée * ;

* Pour ne pas sortir du genre comique , le seul connu à Paris , voyez les airs : *Quando Sciolto avrò il contratto* , &c. *Io ò un vespajo* , &c. *O questo, o quello t'ai a risolvere* , &c. *A un gusto da stordire* , &c. *Stizzoso mio , stizzoso* , &c. *Io sono una Donzella* , &c. *Quanti maestri , quanti dottori* , &c. *I Sbirri giù lo aspetano* , &c.

& qui rend les mouvemens propres à exprimer tous les caractères *, ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux

Ma dunque il testamento, &c. Sentì me, se brami stare, o che risa, che piacere, &c. : tous caractères d'airs dont la Musique Française n'a pas les premiers élémens, & dont elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

* Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant; c'est l'air : *Se pur d'un infelice, &c.* de la fausse Suivante; air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un Orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit pas supprimer.

qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoisé, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables: mais, pour peu qu'on étudie son caractere pathétique & tragique, on est bien-tôt surpris de la force que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations sçavantes, de cette harmonie simple & pure, de ces accompagnemens vifs & brillans, que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame, mettent le Spectateur hors de lui-même, & lui arrachent, dans ses transports, des cris dont jamais nos tranquilles Opera ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets? Est-ce à force de contraster les mouvemens, de multiplier les accords, les notes, les

parties ? Est-ce à force d'entasser des-
 fins sur des fins, instrumens sur ins-
 trumens ? Tout ce fatras, qui n'est
 qu'un mauvais supplément où le génie
 manque, étoufferoit le chant loin de
 l'animer, détruiroit l'intérêt en parta-
 geant l'attention. Quelque harmonie
 que puissent faire ensemble plusieurs
 parties toutes bien chantantes, l'effet
 de ces beaux chants s'évanouit aussitôt
 qu'ils se font entendre à la fois ; & il
 ne reste que celui d'une suite d'accords,
 qui, quoi qu'on puisse dire, est toujours
 froide quand la mélodie ne l'anime pas ;
 de sorte que plus on entasse de chants
 mal-à-propos, & moins la Musique est
 agréable & chantante ; parce qu'il est
 impossible à l'oreille de se prêter au
 même instant à plusieurs mélodies, &
 que, l'une effaçant l'impression de l'au-
 tre, il ne résulte du tout que de la
 confusion & du bruit. Pour qu'une Mu-
 sique devienne intéressante, pour qu'elle
 porte à l'ame les sentimens qu'on y
 veut exciter, il faut que toutes les par-
 ties concourent à fortifier l'expression
 du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à
 le rendre plus énergique ; que l'accom-
 pagnement l'embellisse, sans le cou-

vrir ni le défigurer ; que la Basse , par une marche uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute , sans que ni l'un , ni l'autre s'en apperçoive ; il faut , en un mot , que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille , & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une regle indispensable & non moins importante en Musique , que l'unité d'action dans une Tragédie ; car elle est fondée sur le même principe , & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénere quelquefois en affectation ; & , pour peu qu'on y réfléchisse , on sent bien-tôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande regle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne , & qui , fortifiant l'idée du chant , en rendent en même temps les sons plus moëlleux , plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique ,

si ce n'est sur quelques caracteres d'airs choisis & tournés exprès pour cela. Jamais un air pathétique François ne seroit supportable, accompagné de cette maniere; parce que, la Musique vocale & l'instrumentale ayant parmi nous des caracteres différens, on ne peut, sans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre; sans compter que, la mesure étant toujours vague & indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant, que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer, quand l'orchestre sçait le faire sortir à propos. De là naît encore cette parfaite correspondance de la symphonie & du chant, qui fait que tous les traits qu'on

admire dans l'une, ne sont que des développemens de l'autre : de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien uni avec le chant, & si exactement relatif aux paroles, qu'il semble souvent déterminer le jeu, & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire * ; & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules, le jouera très-juste sur la Musique, parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprète.

Au reste, il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un, quand la voix, roulant avec légèreté sur des cordes d'har-

* On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entr'autres, dans l'air : *A un gusto da stordire*, du Maître de Musique ; dans celui *son Padrone*, de la Femme orgueilleuse ; dans celui *vi sto bez*, du Tracollo ; dans celui *tu non pensi no, signora*, de la Bohémienne ; & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

monie , fixe assez l'attention , pour que l'accompagnement ne puisse la partager : encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement , que l'oreille , affectée seulement d'accords agréables , n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien sçaura son art , dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante , ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit , & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît renfermer un précepte très-utile ; & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions , ou , comme disoient nos anciens Musiciens , quelques *diminutions* * , qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément , sans détruire en

* On trouvera le mot *diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

cela l'unité de mélodie ; de sorte que l'oreille , qui blâmeroit peut-être ces additions faites par la voix , les approuve dans l'accompagnement & s'en laisse doucement affecter , sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Musicien , en les ménageant à propos & les employant avec goût , embellira son sujet , & le rendra plus expressif , sans le rendre moins un : & , quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante , l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre , le Musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues , de manière qu'il puisse la présenter à l'Auditeur , sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand , si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu , qui fût plutôt un léger murmure qu'un véritable chant , comme seroit le bruit d'une rivière ou le gazouillement des oiseaux : car alors le Compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de

l'accompagnement ; & , destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire , il disposera son chant de manière à donner des jours fréquens à l'Orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante ; ce qui dépend encore plus de l'art du Compositeur , que de l'exécution des Instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien , pour parer le chant , ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part , des Violons d'un côté , de l'autre des Flûtes , de l'autre des Bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entre eux , & d'appeller tout ce cahos , de la Musique , c'est insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose , qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties , à la regle que je viens d'établir ,

c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desins, & autres beautés arbitraires, & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées, dans la naissance de l'Art, pour faire briller le sçavoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit; & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs si admirés*, est également indigne d'occu-

* Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la Musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre chœurs, chacun sur un desin différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terzadeglias, me parlant de plusieurs Motets de sa

per la plume d'un homme de génie , & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues , doubles fugues , fugues renversées , basses contraintes , & autres sottises difficiles , que l'oreille ne peut souffrir , & que la raison ne peut justifier ; ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût , qui ne subsistent , comme les portails de nos Eglises gothiques , que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare ; & même , après la renaissance des autres Arts , que l'Europe lui doit tous , la Musique , plus tardive , n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui : & l'on ne peut guère donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors , qu'en remarquant qu'il n'y a eu , pendant long-tems ,

composition où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin , étoit honteux d'en avoir fait de si beaux , & s'en excusoit sur sa jeunesse. Autrefois , disoit-il , j'aimois à faire du bruit ; à présent je tâche de faire de la Musique.

qu'une même Musique en France & en Italie *, & que les Musiciens des deux contrées communiquoient entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie, qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, allarmé de l'arrivée de Corelli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que Corelli étoit plus grand-homme, par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces tems où la Musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions

* L'Abbé Du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays-Bas, du renouvellement de la Musique ; & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de Musique, à un continuel remplissage d'accords : mais si l'harmonie n'est que la base commune, & que la mélodie seule constitue le caractère, non-seulement la Musique moderne est née en Italie, mais il y a quelque apparence que, dans toutes nos langues vivantes, la Musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du temps d'Orlande & de Goudimel, on faisoit de l'harmonie & des sons : Corelli, Buononcini, Vinci & Pergolese, sont les premiers qui aient fait de la Musique.

de doctrine qu'elle a cherement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette Musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle, à Paris, *Musique écrite*, par excellence, & qui, tout au plus, n'est bonne en effet qu'à écrire, & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces de fugues & dessins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les Intermedes qui nous sont connus, & entr'autres, le mauvais quatuor, qui est à la fin de la *Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi; outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*,

ou le *Baron de la Craffe* ; il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les Compositeurs ont souvent évité dans ces Intermedes les pièges qui leur étoient tendus par les Poëtes, & ont fait tourner au profit de la regle, des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Musique, la plus difficile à traiter, sans sortir de l'unité de mélodie, est le Duo, & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la nature ; car, rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter, ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas, il est bien certain que ce ne seroit jamais dans la Tragédie, où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler, ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or, le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus qu'il est

possible le Duo en Dialogue , & ce premier soin regarde le Poëte ; ce qui regarde le Musicien , c'est de trouver un chant convenable au sujet , & distribué de telle sorte que , chacun des Interlocuteurs parlant alternativement , toute la suite du Dialogue ne forme qu'une mélodie , qui , sans changer de sujet , ou du moins sans altérer le mouvement , passe , dans son progrès , d'une partie à l'autre , sans cesser d'être une , & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties , (ce qui doit se faire rarement & durer peu) il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces , ou par sixtes , dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances , les sons perçans & renforcés , le *fortissimo* de l'Orchestre , pour des instans de désordre & de transports, où les Acteurs, semblant s'oublier eux-mêmes , portent leur égarement dans l'ame de tout Spectateur sensible , & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir

déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion , pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens ; & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse : car , quand l'agitation est trop forte , elle ne sçauroit durer , & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être , j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs , & accompagné par un véritable Orchestre , sans en être attendri ; s'il a pu d'un œil sec assister aux adieux de Mandane & d'Arbace , je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Épaphus.

Mais , sans insister sur les Duo tragiques , genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris , je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde , & je le citerai hardiment comme un modele de chant , d'unité de mélodie , de dialogue & de goût ; auquel , selon moi , rien ne manquera ,

quera , quand il fera bien exécuté , que des auditeurs qui ſçachent l'entendre : c'est celui du premier Acte de la Serva Padrona , *Lo conoſco a quegl' occhietti* , &c. J'avoue que peu de Muſiciens François ſont en état d'en ſentir les beautés , & je dirois volontiers du Pergolèſe , comme Ciceron diſoit d'Homère ; que c'est déjà avoir fait beaucoup de progrès dans l'Art , que de ſe plaire à ſa lecture.

J'eſpere , Monsieur , que vous me pardonnerez la longueur de cet article , en faveur de ſa nouveauté , & de l'importance de ſon objet. J'ai cru devoir m'étendre un peu ſur une regle auſſi eſſentielle que celle de l'unité de mélodie ; regle dont aucun Théoricien , que je ſçache , n'a parlé juſqu'à ce jour : que les Compositeurs Italiens ont ſeuls ſentie & pratiquée , ſans ſe douter , peut-être , de ſon existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant , la force de l'expression , & preſque tout le charme de la bonne Muſique. Avant que de quitter ce ſujet , il me reſte à vous montrer qu'il en réſulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même,

aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords , en forçant le Compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous , Monsieur , d'avoir entendu quelquefois dans les Intermedes qu'on nous a donnés cette année , le fils de l'Entrepreneur Italien , jeune enfant de dix ans au plus , accompagner quelquefois à l'Opéra ? Nous fûmes frappés dès le premier jour , de l'effet que produisoit sous ses petits doigts l'accompagnement du Claveffin ; & tout le Spectacle s'aperçut , à son jeu précis & brillant , que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussitôt les raisons de cette différence ; car je ne doutois pas que le sieur Noblet fût bon harmoniste , & n'accompagnât très-exactement ; mais quelle fut ma surprise , en observant les mains du petit bon-homme , de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords , qu'il supprimoit beaucoup de sons , & n'employoit très-souvent que deux doigts , dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse ! Quoi !

disois-je en moi-même, l'harmonie complète fait moins d'effet que l'harmonie mutilée, & nos Accompagnateurs, en rendant tous les accords pleins, ne font qu'un bruit confus, tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie; ou, du moins, rend son accompagnement plus sensible & plus agréable! Ceci fut pour moi un problème inquiétant; & j'en compris encore mieux toute l'importance, quand, après d'autres observations, je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit Bambin, & que, par conséquent, cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Basse étant le fondement de toute l'harmonie, doit toujours dominer sur le reste, & que, quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent, il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens, si économes de leur main droite dans l'accompagnement, redoublent ordinairement à la gauche

l'octave de la Basse ; pourquoi ils mettent tant de Contre-basses dans leurs Orchestres ; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes * avec la Basse , au lieu de leur donner une autre partie , comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci , qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords , n'en rendoit pas de leur énergie , & je vis bien-tôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne , tandis que je trouvois la nôtre si composée , si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau , que chaque consonnance a son caractère particulier , c'est-à-dire , une manière d'af-

* On peut remarquer , à l'Orchestre de notre Opéra , que dans la Musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie , quand elle est à l'octave de la Basse ; peut-être ne daigneroit-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignoreroient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le Dessus rend l'harmonie trop sèche ?

fecter l'ame qui lui est propre; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte, ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes majeures; &, ces faits une fois accordés, il s'ensuit assez évidemment que les dissonnances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme, puisque, toutes les fois que les rapports sont différens, l'impression ne sçauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette supposition, je vois clairement que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos, quoique selon les regles des accords, pourront, même en augmentant l'harmonie, affoiblir mutuellement leur effet, le combattre, ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin, je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisième son, qui, divisant cette quinte en deux autres intervalles,

en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes , quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie , étant de différente espece , peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même , si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire , j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression , en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible , appliqué à la dissonnance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton , ou de toute la fadeur de la fausse quinte ; opposition , pour le dire en passant , qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet ; si dans une telle circonstance , au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonnance , je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent , alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte , & à la fausse quinte la sixte & la tierce , c'est-à-dire , qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle disson-

nance, j'y introduis en même temps trois consonnances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade, & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la Musique Française. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile, & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une règle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie, que j'ai tâché d'établir ; ce qui se rapporte au caractère de la Musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant, jointe à la force d'expression qui y regne.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point

se hâter de la prodiguer inconfidérément, ni se croire en état de composer, parce qu'il sçait remplir des accords; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonnances, les dissonnances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à sçavoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chef-d'œuvres de l'Italie, qu'il apprendra à faire ce choix exquis, si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en sentir la nécessité: car, les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre, & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition: mais voyant la facilité qu'un Écolier auroit eue à les remplir, ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse, d'autant plus admirable, qu'elle cache des prodiges sous une feinte né-

gligence , & que l'arte che tutto fà ;
nulla si scuopre.

Voilà, à ce qu'il me semble, la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la Musique Italienne, quoique beaucoup moins chargée que la nôtre, qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie ; mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement ; ce n'est pas non plus à dire que, pour ce choix, le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens ; mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes, & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes, sur-tout si vous les écoutez, vous reconnoîtrez bien-tôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci, que, s'efforçant d'arriver au même but, ils ont directement suivi la route opposée ; &, s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée,

je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence, & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est, pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude, & à goûter d'autres airs que ceux dont nos nourrices nous ont endormis; mais je prévois que, pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est susceptible, il faudra, tôt ou tard, commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée; que ses Basses sont plus naturelles, & marchent plus rondement; que son chant est mieux suivi; que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet, & en sortent moins; que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre: ce qui se confirme par le goût de l'exécution; car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce temps-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chan-

toit moins , & on le déclamoit davantage *. Les cadences , les ports de voix se font multipliés dans le nôtre ; il est devenu encore plus languissant , & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs , vous voulez bien , Monsieur , que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre , qui deviendront peut-être des éclaircissemens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra ; par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de la Musique Italienne qui ravissent ; ces chefs-d'œuvres de génie qui arrachent des

* Cela se prouve par la durée des Opéra de Lulli , beaucoup plus grande aujourd'hui que de son temps , selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra , est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

larmes , qui offrent les tableaux les plus frappans , qui peignent les situations les plus vives , & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment , les François les appellent des *ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chanfonnettes , dont ils entre-mêlent les scènes de leurs Opéra , & réservent celui de *monologues* par excellence à ces traînantes & ennuyeuses lamentations , à qui il ne manque , pour assoupir tout le monde , que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opéra Italiens tous les airs font en situation & font partie des scènes. Tantôt c'est un pere désespéré , qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement , lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un Prince débonnaire , qui , forcé de donner un exemple de sévérité , demande aux Dieux de lui ôter l'empire , ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici , c'est une mere tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là , c'est le langage de l'amour , non rempli de ce fade & puérile galimatias de flammes & de chaînes , mais

tragique , vif , bouillant , entrecoupé , & tel qu'il convient aux passions impétueufes. C'est fur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression , & de renchérir fur l'énergie de la Poësie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire , les paroles de nos ariettes , toujours détachées du fujet , ne font qu'un misérable jargon emmiellé , qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hazard du très-petit nombre de mots fonores que notre langue peut fournir , tournés & retournés de toutes les manieres , excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est fur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur fçavoir , & nos Acteurs leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Musique Françoisise ne fçait ni peindre , ni parler , c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est fufceptible , que fur des paroles qui ne signifient rien. Cependant , à entendre les Fran-

çois parler de Musique, on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'*ariette*, & la ridicule chose qu'il exprime, sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossiereté de ces préjugés : la Musique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous les François qui ont tenté de l'étudier dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bien-tôt été les plus zélés admirateurs *.

Après les ariettes, qui sont, à Paris, le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues, & jamais dans les scènes, parce

* C'est un préjugé peu favorable à la Musique Française, que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine, qu'insupportable quand on l'écoute.

que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muer, & la Musique n'indiquant aucun geste, & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne sçait que faire de sa personne, pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue; le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent; & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant. Ils voudroient être tristes, & ne sont qu'ennuyeux; ils voudroient toucher le cœur, & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio; car, lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la Basse par notes égales qui marquent le mouvement, & l'ac-

compagnement le marque aussi par des subdivisions de notes , qui , soutenant la voix & l'oreille en mesure , ne rendent le chant que plus agréable , & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais , la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs ; car , dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure , il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu , traîner son chant , renfler , prolonger ses sons , ni crier à pleine tête ; & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais , ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragédies Italiennes , c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens , & peindre tous les caracteres avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Notre mélodie , qui ne dit rien par elle-même , tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente , furieuse ou gaie sur un mouvement vif , grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien ; la mesure seule , ou , pour parler plus juste , le seul

degré de vitesse détermine le caractère. Mais ; la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères , des tableaux pour tous les objets. Elle est , quand il plaît au Musicien , triste sur un mouvement vif , gaie sur un mouvement lent ; & , comme je l'ai déjà dit , elle change , sur le même mouvement de caractère au gré du Compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes , sans dépendre en cela du Poëte , & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété , que les grands Maîtres d'Italie sçavent répandre dans leurs Opéra , sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie , la langueur & l'ennui , & que les Musiciens François ne peuvent imiter , parce que leurs mouvemens sont donnés par le sens des paroles , & qu'ils sont forcés de s'y tenir , s'ils ne veulent tomber dans des contre-sens ridicules.

A l'égard du récitatif , dont il me reste à parler , il semble que , pour en bien juger , il faudroit une fois sçavoir pré-

cifément ce que c'est ; car , jusqu'ici , je ne sçache pas que , de tous ceux qui en ont disputé , personne se soit avisé de le définir. Je ne sçais , Monsieur , quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi , j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse , c'est-à-dire , une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que , comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre , chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre , pour sçavoir lequel des deux est le meilleur , ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques , 1°. pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2°. pour faire valoir les airs , dont la continuité deviendroit insupportable. 3°. pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pourroit convenir à tout cela dans un

ouvrage lyrique, parce que la transition de la parole au chant, & sur-tout du chant à la parole, a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement, & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion, & par conséquent l'intérêt; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver, même à l'Opéra, en rendant le discours tellement uniforme, que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque langue que ce soit, si elle a, d'ailleurs, les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle , en France , *récitatif* ; & dites-moi , je vous prie , quel rapport vous pouvez trouver entre ce *récitatif* & notre *déclamation* ? Comment concevrez-vous jamais que la langue Française , dont l'accent est si uni , si simple , si modeste , si peu chantant , soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce *récitatif* , & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole , & ces sons soutenus & renflés , ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre Musique , encore plus même que des airs ? Faites , par exemple , réciter à quelqu'un qui sçache lire , les quatre premiers vers de la fameuse reconnoissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités , quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille , qui n'a rien de vif , ni de passionné , rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien , & tâchez , si vous le pouvez , de supporter cette extravagante criailerie , qui

passe à chaque instant de bas en haut ,
 & de haut en bas , parcourt sans sujet
 toute l'étendue de la voix , & suspend
 le récit hors de propos pour *filer de
 beaux sons* sur des syllabes qui ne signi-
 fient rien , & qui ne forment aucun re-
 pos dans le sens.

Qu'on joigne à cela les fredons , les
 cadences , les ports de voix qui revien-
 nent à chaque instant ; & qu'on me di-
 se quelle analogie il peut y avoir entre
 la parole & toute cette maussade pré-
 tintaille , entre la déclamation & ce pré-
 tendu récitatif. Qu'on me montre au
 moins quelque côté par lequel on puis-
 se raisonnablement vanter ce merveil-
 leux récitatif François , dont l'invention
 fait la gloire de Lulli.

C'est une chose assez plaisante que
 d'entendre les partisans de la Musique
 Française se retrancher dans le caracte-
 re de la langue , & rejeter sur elle
 des défauts dont ils n'osent accuser leur
 idole , tandis qu'il est de toute éviden-
 ce que le meilleur récitatif qui peut
 convenir à la langue Française doit
 être opposé presque en tout à celui qui

y est en usage ; qu'il doit rouler entre de forts petits intervalles , n'élever , ni n'abaisser beaucoup la voix ; peu de sons soutenus , jamais d'éclats , encore moins de cris , rien sur-tout qui ressemble au chant ; peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes , ainsi que dans leurs degrés. En un mot , le vrai récitatif François , s'il peut y en avoir un , ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ses successeurs ; dans quelque route nouvelle , qu'assurément les Compositeurs François , si fiers de leur faux sçavoir , & , par conséquent , si éloignés de sentir & d'aimer le véritable , ne s'aviseront pas de chercher si-tôt , & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer , par l'exemple du récitatif Italien , que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif , peuvent en effet s'y trouver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation , & toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole , & être aussi mélodieux qu'un véritable

chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours , sans forcer la voix du Chanteur , ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment , à l'aide d'une marche fondamentale particulière , on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre & qui contribue à le distinguer des airs , où , pour conserver les graces de la mélodie , il faut changer de ton moins fréquemment ; comment , sur-tout , quand on veut donner à la passion le temps de déployer tous ses mouvemens , on peut , à l'aide d'une symphonie habilement ménagée , faire exprimer à l'Orchestre , par des chants pathétiques & variés , ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Musicien , par lequel il sçait , dans un récitatif obligé * , joindre la mélodie la

* J'avois espéré que le sieur Caffatelli nous donneroit , au Concert Spirituel , quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique ; pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-temps :

plus touchante à toute la véhémence de la déclamation , sans jamais confondre l'une avec l'autre. Je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif , dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif , sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais, pour entrer dans ces détails , il faudroit , pour ainsi dire , créer un nouveau Dictionnaire , inventer à chaque instant des termes pour offrir aux Lecteurs François des idées inconnues parmi eux , & leur tenir des discours qui leur paroïtroient du galimatias. En un mot , pour en être compris , il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent , & par conséquent de sciences & d'arts de tout genre , excepté la seule Musique. Je n'entrerai donc point sur cette matiere dans un détail affecté qui ne serviroit de rien pour l'instruction

mais, sur ses raisons pour n'enrien faire , j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses Auditeurs.

des

des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie la force apparente de mes preuves.

Par la même raison, je ne tenterai pas non plus le parallele qui a été proposé cet hyver dans un écrit adressé au petit Prophete & à ses adverfaires, de deux morceaux de Musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scene Italienne, confondue en Italie avec mille autres chef-d'œuvres égaux, ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison; & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui sçavoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais, quant à la scene Françoisise, j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste , comme je ne puis examiner ce morceau fans en adopter le genre , au moins par hypothèse , c'est rendre à la Musique Françoisise tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre ; c'est la juger sur ses propres regles : de sorte que , quand cette scene seroit aussi parfaite qu'on le prétend , on n'en pourroit conclure autre chose , sinon que c'est de la Musique Françoisise bien faite ; ce qui n'empêcheroit pas que , le genre étant démontré mauvais , ce ne fût absolument de mauvaise Musique. Il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne , au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce célèbre monologue d'Armide , *Enfin il est en ma puissance* , qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation , & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modele le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien

liée : mais cet éloge, appliqué au morceau dont il s'agit, devient une véritable satire ; & M. Rameau lui-même se feroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car, que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'emportement, la tendresse & le contraste des passions opposées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse entendre, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poëte offroit au Musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Musicien finit en *E si mi*, comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fit foi

de l'agitation de son ame , sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la Musique seule , soit dans le ton , soit dans la mélodie , soit dans la déclamation , soit dans l'accompagnement , aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scene , par où le Spectateur puisse juger du changement prodigieux qui se fait dans le cœur d'Armide.

Observez cette Basse-continue. Que de croches ! que de petites notes passageres , pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif , où l'on ne doit entendre que de grosses notes , de loin en loin , le plus rarement qu'il est possible , & seulement pour empêcher la voix du récitant , & l'oreille du Spectateur de s'égarer.

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue , qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

Enfin il est en ma puissance ,

Voilà un *trille* *, & , qui pis est , un repos absolu dès le premier vers , tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers , & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'Actrice ; mais puisqu'il l'a employé ; c'étoit au Musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi , ce superbe vainqueur!

Jè pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier , s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *sommeil*

* Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi ; parce que, me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception , il ne m'étoit pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

ont été pour le Musicien un piège inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit somme, dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hazard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouvement aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe brève, dans un récitatif qui devroit voler, & au milieu d'un transport violent !

*Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage :
Qu'il éprouve toute ma rage.*

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide, après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaud, sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié, ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir, & cette transi-

tion intellectuelle amene fort bien ces deux vers , qui , sans cela , se lieroient mal avec les précédens , & deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'Actrice , ni des Spectateurs.

Voyons , maintenant , comment le Musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens , & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien , dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir , & par conséquent l'Orchestre à exprimer. Après cette pause , il recommence exactement dans le même ton , sur le même accord , sur la même note par où il vient de finir , passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere , & quitte enfin avec peine , & dans un moment où cela n'est plus nécessaire , le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit ! Qui me fait hésiter ?

Autre silence , & puis c'est tout. Ce
N iv

vers est dans le même ton , presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les discours d'Armide. La tonique , il est vrai , devient dominante par un mouvement de Basse. Eh ! Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue , où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs , une légère altération qui n'est que dans la Basse , peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix ; mais jamais y suppléer. Dans ce vers , le cœur , les yeux , le visage , le geste d'Armide , tout est changé , hormis sa voix : elle parle plus bas , mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Comme ce vers peut-être pris en deux sens différens , je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant , il est incomparablement plus vif , plus

animé , & fait mieux valoir ce qui suit. Armide , comme Lulli la fait parler , continue à s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

Frappons.

Armide , indignée , comme je la conçois , après avoir hésité , rejette avec précipitation sa vaine pitié , & prononce vivement , & tout d'une haleine , en levant le poignard :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers , quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation , qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

..... Ciel ! qui peut m'arrêter ? ..

Achevons... je frémis. Vengeons-nous... je soupire.

Voilà certainement le moment le

plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée, & une si inconcevable mal-adresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poète :

Achevons, je frémis. Vengeons-nous, je soupire.

Le Musicien dit exactement celui-ci :

Achevons, achevons. Vengeons nous, vengcons-nous.

Les *trilles* font sur-tout un bel effet sur de telles paroles ! Et c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire* !

*Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?
Ma colere s'éteint, quand j'approche de lui.*

Ces deux vers seroient bien déclamés, s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le second ne finît pas par

une cadence parfaite. Ces cadences parfaites font toujours la mort de l'expression, sur-tout dans le récitatif François, où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois , plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite; d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

Ah! quelle cruauté de lui ravir le jour!

Faites déclamer ce vers à Mademoiselle Dumefnil, & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé, & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers: mais, le moyen de ne pas faire poindre *le jour!* Je reconnois là le Musicien.

Je passe, pour abrégé, le reste de

cette scene , qui n'a plus rien d'intéressant , ni de remarquable , que les contre-sens ordinaires , & des trilles continuels ; & je finis par le vers qui la termine.

Que , s'il se peut , je le haïsse.

Cette parenthèse , *s'il se peut* , me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien ; quand on la trouve sur le même ton , sur les mêmes notes que *je le haïsse* , il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue , je veux bien consentir à n'en rien dire ; & s'il y a quelques Amateurs de la Musique Françoisse qui connoissent la scene Italienne qu'on a mise en parallele avec celle-ci , & sur-tout l'air impétueux , pathétique & tragique qui la termine , ils me sçauront gré , sans doute , de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur ce célèbre monologue , je dis que , si on l'envisage comme du chant , on n'y trouve ni mesure , ni caractère , ni mélodie : si l'on veut que ce soit du récitatif , on n'y trouve ni naturel , ni expression ; quelque nom qu'on veuille lui donner , on le trouve rempli de sons filés , de trilles , & autres ornemens du chant , bien plus ridicules encore dans une pareille situation , qu'ils ne le sont communément dans la Musique Française. La modulation en est régulière , mais puérile par cela même , scholastique , sans énergie , sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue , dans une situation où toutes les puissances de la Musique doivent être déployées ; & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un Écolier sous sa leçon de Musique , que l'accompagnement d'une vive scène d'Opéra , dont l'harmonie doit être choisie , & appliquée avec un discernement exquis , pour rendre la déclamation plus sensible , & l'expression plus vive. En un mot , si l'on s'avisait

d'exécuter la Musique de cette scene, fans y joindre les paroles, fans crier, ni gesticuler, il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre, & aux sentimens qu'elle veut exprimer; & tout cela ne paroîtroit qu'une ennuyeuse suite de sons modulés au hazard, & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait, & je ne doute pas qu'il ne fit encore un grand effet au théâtre, parce que les vers en sont admirables, & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'Actrice, je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif, & qu'une pareille Musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure, ni mélodie dans la Musique Françoisise, parce que la langue n'en est pas susceptible; que le chant François n'est qu'un aboiement continuel, insupportable à toute oreille non préve-

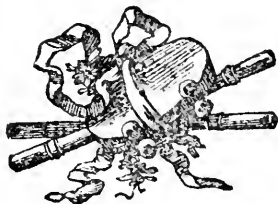
nue; que l'harmonie en est brute, sans expression, & sentant uniquement son remplissage d'écolier; que les airs François ne sont point des airs; que le récitatif François n'est point du récitatif: d'où je conclus que les François n'ont point de Musique, & n'en peuvent avoir *;

* Je n'appelle pas avoir une Musique, que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne; & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la Françoisise. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être fera désormais l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus, quelques Pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi, cet Été, à l'Opéra-Comique, l'ouvrage d'un homme de talent, qui paroît avoir écouté la bonne Musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens sont bien imités, sans être copiés; &, s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent,

ou que , si jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux.

Je suis , &c.

continuez de mépriser en public la Musique Italienne ; je sens bien que votre intérêt présent l'exige : mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette Musique , si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.



APOLOGIE

DE

LA MUSIQUE

FRANÇOISE,

Contre le Sentiment de M. ROUSSEAU;

Par M. l'Abbé LAUGIER.

Nostras qui despicit Artes

Barbarus est.



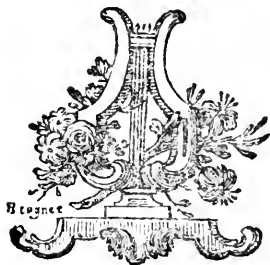


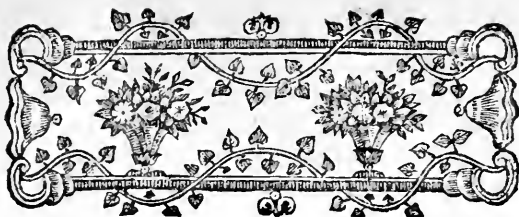
AVERTISSEMENT.

*J*E souhaite que ceux qui liront cet Écrit soient dans les mêmes dispositions où j'ai été en le composant ; que ni la prévention pour les richesses de leur Pays , ni le penchant pour les modes étrangères ne déterminent leur opinion ; qu'ils ne consultent que la raison & le sentiment , guides les plus nécessaires & les moins trompeurs dans l'étude des Arts. Toute dispute contre le goût national d'un peuple qui n'est rien moins que barbare , ne sçauroit être poussée avec trop de ménagement , soutenue avec trop de réserve , décidée avec trop de circonspection. L'autorité d'un homme tel que M. ROUSSEAU , pourroit faire illusion dans une matière qui est du ressort de l'esprit & du goût. Son style nerveux & plein de feu , la fécondité de ses pensées , la force de ses raisonnemens , l'é-

408 AVERTISSEMENT.

tendue de ses connoissances sont des armes très-dangereuses entre les mains d'un ennemi. N'en ayant point de pareilles à lui opposer, je n'aurois point entrepris de lui faire résistance, si je n'avois été enhardi par la bonté de la cause que j'ai à défendre.





A P O L O G I E

D E

L A M U S I Q U E

F R A N Ç O I S E .

J'Avais toujours cru que notre Musique n'étoit pas sans défauts ; mais je n'imaginois point que sérieusement on entreprît de nous prouver , que les François n'ont point de Musique ; qu'ils n'en peuvent avoir ; que , si jamais ils en ont une , ce sera tant pis pour eux.

Par quelle fatalité la Musique seroit-elle donc le seul des Arts dont nous ne pourrions atteindre la perfection ? On nous permet de croire que nous excellons dans tous les autres Arts ; on nous

interdit dans celui-ci jusqu'à l'espérance du succès le plus médiocre. Notre Musique n'est que du bruit, notre chant un aboiement continuel, notre harmonie est brute, nous n'avons ni mélodie, ni mesure. Cette barbarie qu'on nous attribue, on la suppose tellement essentielle à notre nation, qu'on nous décide dans l'impossibilité absolue de nous en défaire. Le reproche est au moins outré; &, malgré l'opinion avantageuse que j'ai des lumières & des connoissances de Monsieur Rousseau, je crois fermement qu'il nous fait injustice.

Examinons sur quoi il se fonde pour nous traiter si durement. Toute Musique nationale tire, dit-il, son principal caractère de la qualité du langage: or la langue Française n'est point du tout propre à la Musique: donc les François n'ont point de Musique & ne sçauroient en avoir. Tel est en substance le raisonnement qu'il inculque avec beaucoup de confiance, & qu'il développe avec beaucoup d'art. Malheureusement le principe est faux, & l'application encore plus fautive: c'est ce que je vais tâcher de rendre sensible.

I.

Pour mettre de l'ordre & de la clarté dans la discussion de ces deux points importans, avant toutes choses, convenons des termes, & du sens qu'il est nécessaire d'y attacher. Qu'est-ce que la Musique ? C'est, si je ne me trompe, l'art de peindre & d'émouvoir par le moyen des sons. Je m'en tiendrai à cette définition, jusqu'à ce qu'on m'en donne une meilleure ; & je crois, tout bien examiné, que c'est la plus exacte qu'on en puisse donner. La Musique a le même objet que la Peinture & la Poésie. Parler à l'imagination & remuer l'ame, c'est la destination commune de ces trois Arts. Ils ne diffèrent que par les routes particulières que chacun prend diversement, pour arriver au même but. La Poésie emploie les richesses du style, & la cadence du vers ; la Peinture a les lignes & les couleurs à son usage ; à la Musique appartiennent l'harmonie, la mesure & le chant. Des sons qui font image & qui excitent le sentiment sont donc de la vraie Musique. Si l'image est bien naturelle & bien vive, si le sen-

ment a de la force & de la vérité, la Musique est excellente.

Ce principe établi, les conséquences sont toutes au désavantage de M. Rousseau. Il suit de-là évidemment que le caractère d'une Musique nationale ne dépend point de la qualité du langage; mais de la mesure du génie. C'est le génie, & le génie lui seul qui enfante ce que la Musique a de plus aimable & de plus touchant. Ses tendres douceurs, ses vivacités légères, ses langueurs tristes & sombres, ses duretés, ses fureurs, ses rapidités, ses désordres, sont le fruit, non d'une langue qui se prête plus ou moins facilement aux charmes de la mélodie; mais d'un esprit qui se livre à des inventions pleines de feu, & qui assujettit l'harmonie à ses idées.

Quoi qu'on en dise, le vrai génie est de toutes les nations. Si la Nature n'a pas eu pour elles une libéralité uniforme, ses prédilections & ses rigueurs n'ont jamais été jusqu'à tout donner aux unes, & tout refuser aux autres. Les grands talens, plus ordinaires en certains climats, ne sont nulle part des fruits
contre

contre nature. N'incidentons point sur l'aigreur & la rudesse du langage. Toute nation où le génie fait briller son flambeau, peut avoir de la vraie Musique. Par-tout où je trouve des Peintres & des Poètes, je puis rencontrer des Musiciens. Dès que l'imagination & le sentiment me secondent, le principal est fait. Pour produire du beau, de l'excellent en Musique, il ne me reste qu'à bien user des moyens que l'Art me présente. L'étude me les fait connoître, la pratique me les rend familiers, l'expérience m'en démontre les effets divers, & j'en fais des choix plus ou moins heureux, selon que j'en ai des idées plus ou moins précises.

La mélodie, l'harmonie & la mesure sont, comme dit très-bien M. Rousseau, les seules ressources du génie musical. La mélodie détermine la succession des sons, l'harmonie en règle l'union, la mesure en fixe la durée. Que fait à tout cela le langage ? On peut composer des chants très-mélodieux, les accompagner d'une harmonie très-pure, y joindre l'extrême précision de la mesure, sans y mettre de paroles.

Cette Musique où le langage n'entrera pour rien, n'aura-t-elle pas un caractère & une expression ? Ne sera-t-elle pas de la vraie Musique ? Le Compositeur inventera son sujet plus ou moins bien, il lui donnera des graces plus ou moins piquantes, il le traitera avec plus ou moins d'énergie : non selon qu'il sera Italien ou François ; mais selon qu'il aura plus ou moins de génie.

Il ne sert de rien d'avancer que, dans l'état actuel de la Musique Française, la mélodie est insipide, l'harmonie est confuse, la mesure ne se sent point. Ces défauts, quand ils seroient aussi réels qu'on le suppose, prouveroient, tout au plus, que nous manquons actuellement d'habiles Compositeurs, & non pas que ce vice de composition est un vice national essentiellement causé par le caractère de notre langue. La langue Latine est commune à toutes les nations. S'il étoit vrai que la Musique tire son principal caractère de la qualité du langage, les paroles Latines mises en chant devoient produire dans tous les pays le même caractère de Musique. Or le contraire est évidemment certain. Le

goût national se fait également sentir dans le chant du Latin & du François ; & nos Motets sont aussi différens des Motets à l'Italienne, que Lulli diffère du Pergolese. Il faut donc reconnoître que la qualité du langage ne fait rien au caractère de la Musique ; & que , malgré notre vilain & maussade François , nous pouvons , si nous avons du génie , composer de très-beaux chants. Tout le monde sçait qu'une langue douce & sonore fournit plus aisément , & avec plus d'abondance , des paroles propres à être chantées. Mais enfin ce n'est point des paroles que la Musique tire son expression. Elles ne servent qu'à désigner l'objet que le Musicien a dû peindre , le sentiment qu'il a dû exciter. Elles offrent l'explication du tableau : le tableau n'en sera pas moins bon , parce que l'explication est mauvaise.

I. I.

L'application du principe est encore plus fautive que le principe même. Je conviens avec M. Rousseau, qu'il y a des langues plus ou moins propres à la Musique ; mais je n'ai garde de lui passer que la langue Française n'y est point propre du tout. L'artifice avec lequel il

oppose nos sons mixtes, nos syllabes muettes, sourdes & nasales, la dureté de nos consonnes & de nos articulations, à la douceur de la langue Italienne, où les articulations sont peu composées, la rencontre des consonnes rare & sans rudesse, la prononciation facile & coulante, les voyelles sonores & pleines d'éclat, prouve à la vérité que l'Italien a de grands avantages sur le François; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit. Pour justifier l'exclusion dont on nous menace, il auroit fallu nous convaincre, que non-seulement il y a des duretés dans notre langue; mais que tout en est dur, aigre, rude, sourd, criard.

Nous gémissons depuis long-temps des imperfections de notre langue; mais nous prétendons avec raison que, sans être susceptible d'une douceur extrême, il dépend de ceux qui la possèdent & la parlent bien, d'en tempérer heureusement la dureté. Nos bons Auteurs trouvent le moyen d'adoucir & de cadencer leur style, de lui donner une tournure légère & coulante, d'en régler la marche; ici, avec une grave & pompeuse

lenteur ; là , avec une volubilité vive & brillante ; tantôt avec une tranquillité simple & naturelle ; tantôt avec fougue , rapidité , précipitation.

Si la langue Françoisè n'avoit ni douceur , ni harmonie , où en feroient nos Poètes ? Comment viendroient-ils à bout de faire des vers ? Notre Censeur voudroit-il nous rendre encore la versification impossible ? Il est trop instruit de nos succès , pour nous contester en ce point la possession où nous sommes de ne le céder qu'aux Romains & aux Grecs. Le nom qu'il porte reclameroit contre son injustice , en rappelant le souvenir d'un Poète , dont on peut bien nous reprocher les malheurs ; mais dont il est impossible de méconnoître les talens. Quelle Muse lyrique a jamais mieux connu la pureté & les finesses de l'harmonie , pour en faire un usage plus régulier & plus constant ? Les Odes , les Cantates de l'immortel Rousseau , ne réunissent-elles pas tout le feu de la Poésie , toutes les graces de la versification ? Cet Auteur a connu les vraies richesses de notre langue. Douce & sonore dans ses vers , elle flatte l'oreille

délicieusement. Le pinceau le plus moëlleux ne fonde jamais les couleurs d'une maniere plus suave. Cet exemple , qui n'est pas unique parmi nous , montre que les duretés de notre langue disparaissent , sous une plume qui la manie habilement.

M. Rousseau y pense-t-il , lorsqu'il soutient que nous n'avons point de prosodie , ou que nous n'avons qu'une prosodie fort incertaine ? Pour moi , qui suis bien éloigné de connoître toutes les propriétés de notre langue , je crois sentir que nous avons une prosodie , & qu'elle n'a rien d'incertain. N'avons-nous pas des longues & des brèves ? Les unes & les autres ne sont-elles pas suffisamment déterminées par l'usage ? Leur arrangement est-il arbitraire ? Leur déplacement n'est-il pas toujours vicieux ? Qui-conque a une exacte connoissance de la langue Françoisse , est persuadé qu'il n'y a pas plus d'indétermination sur la longueur & la briéveté de nos syllabes , que sur la signification propre de nos mots en apparence les plus synonymes. Je doute même qu'on réussisse jamais à bien parler , & à bien écrire ,

tandis qu'on abandonnera l'étude de cette profodie occulte, qui, pour être négligée, n'en est pas moins existante.

Il est certain qu'il y a un arrangement de mots qui donne de l'harmonie à nos phrases. Cet arrangement consiste à éviter les rencontres dures, à varier la nature & la durée des sons, à semer dans le style d'agréables liaisons & des repos cadencés. Tout cela se pratique aisément, quand on possède bien la langue; mais rien de tout cela ne peut se faire, sans une profodie régulière, qui donne à la durée de chaque syllabe un temps déterminé. Si l'on ne sent point dans certains écrits de nos Auteurs cette harmonie de style, leur négligence ne doit point faire imputer à la langue Françoisise des imperfections qu'elle n'a pas. Ce n'est point par les abus qu'on y introduit, c'est par les beautés dont elle est susceptible, qu'on doit juger de son mérite.

Nous avons des longues & des brèves comme dans le Latin. Leur combinaison n'est pas plus arbitraire dans nos vers qu'elle l'est dans la versification

Latine. Parmi nous la rime seule ne fait pas le vers ; il y faut une mesure & des repos. Lorsque le vers est bien fait , la cadence en est si marquée , que naturellement sa déclamation dégénere en une espece de chant. Que dis-je ? il seroit possible , si on vouloit s'en donner la peine , de fixer dans nos vers comme dans les vers Latins , non-seulement le nombre des syllabes ; mais la quantité propre de chacune , d'en prescrire & d'en borner toutes les variations.

Pour établir l'incertitude de notre prosodie , M. Rousseau nous oppose que nous avons des longues plus longues les unes que les autres. J'en conviens , & je ne sçais s'il pourroit nous citer une seule langue vivante , où ce prétendu défaut ne se rencontre pas. Le Latin qui en paroît exempt , l'étoit-il en effet dans la bouche des Romains ? Ce défaut , si c'en est un , ne sçauroit mettre d'incertitude dans notre prosodie , parce qu'après tout , le plus ou le moins de longueur de nos syllabes n'a rien d'indéterminé. Nous sçavons précisément quelles sont les syllabes qui demandent une prononciation plus ou moins allon-

gée. Je crois au reste que ces longues plus longues n'ont rien en elles-mêmes de vicieux. Il me semble qu'elles ajoutent de l'agrément, en fournissant un moyen de varier l'harmonie, par une plus grande variété de prononciation.

La langue Française n'est donc point essentiellement dépourvue de douceur & d'harmonie. Les beaux vers de nos Poètes garantiront cette vérité à tous ceux qui les connoissent. Il est faux par conséquent que la langue Française ne soit point du tout propre à la Musique. Qu'on dise qu'il faut réfléchir beaucoup & peiner un peu pour lui donner un caractère mélodieux, il en résultera une facilité moins grande que dans l'Italien, nous l'avouons; mais ce qui n'est que difficile ne doit point être traité de chimérique, & M. Rousseau a trop de hardiesse dans l'esprit pour confondre ces deux idées. Nous pouvons donc avoir de la Musique, & si nous en avons une, ce ne sera pas tant pis pour nous.

I I I.

Notre ingénieux Censeur ne se borne

point à présumer les vices de notre Musique des défauts de notre langue. Il attaque notre Musique en elle-même : il ne lui trouve que des ornemens puériles, ridicules, gothiques, nulle imagination, nul feu, nulle expression. Ce n'est donc pas assez d'avoir contre lui obtenu le droit ; il faut malgré lui établir le fait.

Je n'imiterai point sa partialité pour la Musique ultramontaine. Par enthousiasme pour notre goût national, je ne répondrai point en récriminant. Si je voulois user de tous mes avantages, j'aurois bien des raisonnemens à faire sur les singularités de cette Musique Italienne, qu'on nous donne hardiment pour la meilleure & l'unique. Mais laissons aux Italiens leur genre ; je demande seulement qu'on veuille bien aussi nous laisser le nôtre. Les diversités de manières sont les richesses des Arts, & les goûts exclusifs sont communément des goûts aveugles. Mon devoir est de prouver que nous avons de la bonne & de l'excellente Musique ; & je vais y procéder incessamment. Distinguons dans la Musique la composition

& l'exécution , deux parties très-différentes que je traiterai l'une après l'autre. La première est l'effet du génie ; la seconde ne demande que de l'exercice & de l'habitude.

I V.

Tous nos Compositeurs ne se ressemblent point. La nature nous a servis en cela comme en tout le reste : elle nous a donné du bon , du médiocre , & du mauvais. Il ne sera question ici que des plus distingués , & de leurs meilleurs ouvrages ; parce que c'est sur la valeur de ceux-là qu'on doit nous apprécier , si l'on veut être juste. Pour parler avec liberté , je ne nommerai aucun des vivans.

Le mérite de toute composition musicale consiste dans l'énergie de l'expression ; je veux dire , dans l'art avec lequel le Compositeur manie les sons & l'harmonie pour peindre le tableau , & exciter le sentiment qui est propre de son sujet. Ce qui rend une composition parfaite , c'est lorsque l'expression est vive & naturelle , lorsqu'elle a des gra-

ces & de la nouveauté. Une expression, au reste, n'est point vive par le plus ou moins de temps que l'on met à la prononcer; elle est vive, lorsqu'elle apporte avec elle une grande lumière, & qu'elle met son objet dans un beau jour; ce qui peut avoir lieu dans les mouvemens les plus lents, comme dans les plus précipités de la mesure. Une expression n'est point naturelle, quand il y a de la recherche, & que l'artifice en est trop ressenti: la nature a toujours quelque chose de simple & de négligé. Les graces de l'expression viennent du tour noble, élégant, ou ingénu qu'on lui donne. La nouveauté de l'expression suppose qu'elle n'est ni commune, ni imitée; ce qui en rend le plaisir d'autant plus piquant, qu'il n'a aucun des défauts attachés à l'habitude. Enfin quand l'expression a toutes les qualités que je viens de dire, on doit la regarder comme une expression heureuse & parfaite.

Voyons présentement si, parmi nos habiles Compositeurs, il n'en est aucun qui ait possédé le talent de l'expression à un degré supérieur. Je crois le recon-

noître dans un assez grand nombre ; mais particulièrement dans les Œuvres de Lulli , de Clérambaud , de Campra & de la Lande. Ce n'est pas que ces grands hommes aient toujours également réussi ; & quel est le génie qui n'a pas ses intervalles d'activité & de langueur ? Mais dans leurs beaux endroits, ils me plaisent , ils me ravissent , ils me transportent.

Lorsque j'entreprends de conserver à Lulli le rang distingué dont il a joui autrefois , & qu'aujourd'hui la frivolité lui dispute , je prévois que mon opinion passera dans l'esprit des Novateurs pour le radotage d'un homme à vieux préjugés. Ils se réuniront tous à M. Rousseau pour me dire avec chaleur , ce que j'ai souvent entendu avec impatience , que Lulli n'a point fait de Musique ; qu'il en étoit incapable ; que ses airs sont des airs de guinguette ; que son récitatif fait bâiller & dormir ; que ses chœurs sont misérables ; que c'est insulter les gens , de citer un aussi plat personnage , pour donner l'idée d'un Compositeur. Doucement , Messieurs ; tâchez d'en dire moins , si vous voulez être crus.

Lulli n'est plus à la mode ; mais vous n'ignorez point qu'il a fait les délices d'un siècle qui, de l'aveu de tout l'Univers, a été pour nous le siècle de la perfection en tout genre. On ne dédaigne Lulli, que parce qu'il est trop connu. Ses beautés, qui dans leur primeur firent des impressions si vives, ont perdu leur éclat depuis que la trop grande habitude en a usé le sentiment. Il en est de lui, comme de Corneille & de Racine qui ne sont plus d'usage, parce que tout le monde les sçait par cœur. Les chants de Lulli n'ont perdu aucune de leurs graces ; il ne leur manque que le mérite de la nouveauté. Ils ont plu trop longtemps pour plaire encore.

Lulli n'est plus à la mode. Prenez garde que ce ne soit une nouvelle preuve de la dépravation de goût qu'on reproche à notre siècle. Depuis qu'une insensibilité humiliante aux charmes naïfs de la belle nature a fait recourir au singulier, à l'affecté, au précieux, au Phébus pour produire l'intérêt, il n'est pas surprenant que des hommes qui ne se plaisent qu'aux saillies puériles, aux idées abstraites, aux figures outrées, au

style confus & énigmatique , quand on leur rappelle l'élégante simplicité des chants de Lulli , n'y trouvent qu'une froide monotonie & une affommante pesanteur.

Lulli n'est plus à la mode. Cependant auprès de tous ceux qui aiment le naturel & la vérité , sa Musique triomphe encore du caprice qui veut en vain la proscrire. Il faut même qu'elle ait des charmes bien intéressans , puisque toutes les censures immodérées qu'on en fait incessamment , n'empêchent pas qu'on n'y revienne ; & mille nouveautés éphémères qu'on leur substitue , ne font qu'en réchauffer le sentiment.

Quelle force , quelle sagesse dans les expressions de Lulli ! Si la tendresse l'inspire , rien n'est plus doux , plus affectueux , plus touchant que sa mélodie. Elle pénètre l'ame sans violence , pour y produire une aimable rêverie , une délicieuse langueur. S'il se trouve dans des situations tristes & déplora- bles , ses sons gémissans , son harmonie lugubre opèrent la désolation dans les cœurs. Quelle est son aménité dans les

sujets joyeux ; son énergie dans les pensées terribles ; son agitation , son désordre dans les transports de la colere , ou les fureurs du désespoir ! Que tout chez lui est excellemment caractérisé ! C'est un génie qui prend toutes sortes de formes , qui se prête à toutes sortes d'intérêts. Il s'élève , il se soutient , il s'intrompt : fécond dans ses inventions , correct dans ses dessins , heureux dans ses choix , judicieux dans ses ornemens , varié dans ses tours , contrasté dans ses détails , il observe toutes les bienséances , il évite tous les excès ; exact sans servitude , naturel sans négligence , plein d'art & de simplicité , toujours facile & gracieux , toujours diversifié , & toujours le même. Je ne m'amuserai point à en citer des morceaux au hazard. Il n'est aucun de ses ouvrages où l'on ne rencontre de ces mâles sublimités , de ces ingénuités délicates auxquelles le cœur ne peut résister.

Vous qui blâmez les *Duo* & les chœurs de Lulli , parce qu'ils vous paroissent unis & sans travail , ne craignez-vous point que je ne prenne cette

censure pour un éloge ? Non , vous ne
 m'entendrez jamais répondre avec quel-
 ques-uns de ses aveugles panégyristes ;
 que Lulli a été obligé de simplifier
 beaucoup les choses par la difficulté de
 l'exécution dans un temps où les voix &
 les instrumens n'avoient qu'une habileté
 médiocre. Et pourquoi chercher à ce
 grand homme des justifications dont il
 n'a nullement besoin ? Lulli pensoit
 trop bien , pour croire que , dans une
 Musique faite pour plaire , il fallût exa-
 gérer & faire sentir le travail. Ce n'est
 point par nécessité , c'est à dessein &
 avec connoissance de cause , qu'il n'a
 jamais voulu quitter son air uni & son
 caractère facile. Jaloux de charmer le
 cœur , & non d'étonner l'esprit , il a si
 bien fait , que toutes ses compositions
 paroissent avoir coulé de source ; on
 diroit qu'elles n'ont coûté aucun effort ;
 & c'est bien ici le cas d'appliquer le
 mot , *arte che tutto fà , nulla si scuopre*.

Plus on connoitra Lulli , plus on
 estimera son beau génie. Il a toutes les
 parties essentielles qui font le grand Mu-
 sicien. Plusieurs ont excellé au-dessus
 de lui dans quelques-unes ; personne

n'en a réuni un si grand nombre , & dans un degré si parfait. Ses ouvrages sont comme les tableaux de Raphaël , inférieurs à ceux de Michel-Ange pour la fierté du dessin , à ceux du Titien pour l'artifice du coloris , à ceux du Corrège pour l'esprit & les graces , à ceux de Jules Romain pour l'imagination & le feu ; supérieurs à tous par la réunion de toutes les parties qui rendent un tableau précieux. Ceux à qui la Musique de Lulli est insipide , je leur conseille de mépriser les Peintures de Raphaël.

M. Rousseau , malgré ses préventions , n'a pu s'empêcher de dire de Lulli :
 « Convenons que l'harmonie de ce céle-
 » bre Musicien est plus pure & moins
 » renversée , que ses Basses sont plus
 » naturelles & marchent plus ronde-
 » ment , que son chant est mieux suivi ,
 » que ses accompagnemens moins char-
 » gés naissent mieux du sujet & en sor-
 » tent moins , que son récitatif est beau-
 » coup moins maniéré , & par consé-
 » quent beaucoup meilleur que le nô-
 » tre ». Cet aveu est considérable dans un adversaire qui prétend ôter à Lulli

jusqu'à la capacité de faire de la Musique ; aussi ne signifie-t-il de sa part que l'attribution d'une supériorité fort peu importante sur nos Compositeurs modernes ; supériorité qui rend la Musique de Lulli moins mauvaise , sans pouvoir jamais la décider bonne.

J'en appelle à tous ceux qui ont l'intelligence du vrai beau , & qui ont le bon sens de le faire consister dans la simplicité des idées , & le naturel des expressions. Ils ne me défavoueront pas ; lorsque je dirai : heureux le temps où parmi nous la Poésie avoit ses Rousseau , la Peinture ses le Sueur , la Musique ses Lulli ! Heureux les élèves qui iront à l'école de ces grands Maîtres. Vous tous qui aspirez à la gloire de charmer nos oreilles , étudiez le grand Lulli , étudiez-le sans cesse. Il n'est pas seulement le créateur de notre Musique : il est le Maître & le modele de tous nos vrais Musiciens.

Dans le genre des Cantates , je ne crains pas de nommer l'ingénieur Clérambaud. En le considérant du côté de l'expression , il doit passer pour un hom-

me rare. Son chant aussi favorable à la voix , que flatteur pour l'oreille , est plein de naturel , & orné de mille graces. Que peut-on desirer dans son récitatif ? Que la mélodie en est douce ! Que les variations en sont fines ! Que cet homme connoît bien toutes les routes qui mement au cœur !

Ce n'est point ce récitatif imaginaire dont parle M. Rousseau , qui , selon lui , doit différer si peu de la simple déclamation , qu'on soit tenté de croire que la personne qui exécute , parle & ne chante point. Jusqu'à ce qu'il ait réussi à donner de l'existence à ce singulier être de raison , nous croirons que le récitatif & la déclamation sont deux manieres essentiellement différentes , faites l'une & l'autre pour peindre la chose ; mais par des voies éloignées entr'elles de tout l'intervalle qui sépare la parole du chant. La déclamation seroit vicieuse , si elle devenoit chantante : le récitatif seroit difforme , s'il n'étoit que parlant. Ne confondons point des Arts qui , quoique limitrophes , n'ont rien de commun. Laissons à chacun son expression particuliere. Chanter & parler sont deux

modifications de la voix si opposées , qu'on ne sçauroit en produire une mi-toyenne qui tienne des deux , & qui les réunisse en quelque sorte. Le récitatif doit donc toujours être du chant. S'il exprime , s'il peint , quelque figurée qu'en soit la mélodie , il est bon.

Il me paroît que le récitatif de Clérambaud a ce touchant caractère : il me plaît par la grande naïveté des images , & l'extrême franchise des expressions. Si le chant en est enrichi & figuré , c'est sans superfluité & sans luxe. Je n'y vois que la nature ornée , & la parure est de si grand goût , que , bien loin d'effacer les beautés du sujet , elle les releve.

Je n'admire pas moins cet aimable Compositeur dans ses Ariettes dessinées avec légèreté , traitées avec enjouement , touchées avec tendresse , maniées avec tout l'esprit possible. Ici je ne puis me faire entendre qu'à ceux qui , prenant le livre à la main , auront la bonne-foi de se livrer au sentiment de la chose , & qui , n'opposant aucun obstacle volontaire à la séduction , jugeront de la bonté de l'effet sur la garantie du plaisir

qu'ils éprouveront. Ce plaisir sera déjà dans plusieurs affoibli par l'habitude ; mais, s'il est nouveau, j'ose assurer qu'il sera vif.

Passons à un autre genre de Musique, qui fut toujours parmi nous le plus parfait, & dans lequel nous avons peut-être mieux réussi que toute autre nation. Je parle de nos Motets. Autant le Latin surpasse en énergie toutes les langues vivantes, autant la sublimité des Pseaumes efface toute Poésie humaine ; autant les beaux Motets de nos grands Compositeurs font au-dessus de presque toute Musique connue.

Deux hommes se sont particulièrement distingués dans la composition de nos chants religieux, Campra & la Lande. Campra, l'un des plus beaux génies, pour la Musique, qui aient jamais paru, dut tout à la Nature, & n'eut besoin d'étude que pour développer routes les ressources de sa brillante imagination. La Lande, moins heureusement né pour arriver à la perfection, fut obligé de s'en frayer la route par un travail assidu & opiniâtre. Le premier, plus fécond & plus hardi, fut quelque-

fois la dupe de sa facilité trop grande. Le second, plus sage & plus réservé, fut souvent trop esclave de sa sévère correction. Campra, esprit vif & léger, ne se donna point la peine de limer & de finir ses ouvrages; tout y paroît touché au premier coup; mais avec un si prodigieux naturel, qu'on croiroit que ses chants se font faits d'eux-mêmes; que, pour les composer, il n'a eu besoin que d'écrire. La Lande, esprit lent & méditatif, n'a rien produit qui ne soit extrêmement travaillé; on sent qu'il y est revenu à plusieurs fois; qu'il a touché & retouché; qu'il n'a réussi qu'à force d'étude & de patience. Campra n'a presque jamais été médiocre; ou il est sublime, ou il est plat: ou il n'exprime point, ou il exprime divinement: c'est un feu qui brille & s'éteint; il a des saillies qui enchantent, & des chûtes qui révoltent; quand il a des graces, il les a routes; quand il plaît, personne ne plaît autant que lui. La Lande, plus soutenu, est assez égal à lui-même: il n'est pas habituellement sublime; il n'est jamais rempant: la Nature ne le sert pas toujours bien; l'Art ne l'abandonne jamais: on trouve rare-

ment chez lui de ces morceaux aimables, que Campra rend si ingénus & si touchans, quand il s'avise de bien faire; mais on n'y voit point, comme dans Campra, de ces lieux communs & triviaux, qui sont le supplice des oreilles délicates. Le caractère de la Lande est plus sérieux; celui de Campra est plus riant: la Musique du premier est toujours plus savante; celle du second est habituellement plus vraie. La Lande est un Artiste qu'on estime davantage; Campra est un séducteur qu'on aime infiniment.

Considérons séparément ces deux grands hommes, & rappellons ici, pour l'honneur de la Musique Française, quelques-uns de leurs ouvrages les plus connus. Je vais y procéder sans affectation & sans choix. Je demande à M. Rousseau, si les petits Motets de Campra ne sont pas de la Musique. J'ouvre, & je vois un *Paratum cor meum*, qui est bien une des plus jolies choses qu'on puisse entendre. Tout y respire la pure joie, la tendre onction qu'éprouvent les âmes vertueuses & innocentes. Quel naturel! quelle variété! Est-il une mélodie plus

plus simple & plus délicieuse ? Peut-on peindre plus célestement la situation d'une ame qui est pleine de son Dieu, qui l'admire, qui le bénit, qui le chante, qui le desire, qui sent pour lui les plus vives ardeurs ? Je parcours, & je m'arrête au *Dominus regnavit*, Motet à deux voix, Basse & Dessus. Quelle force ! quelle fierté dans ce premier verset ! Quelle agitation, quel trouble dans l'*Elevaverunt flumina* ! quel silence, quelle admiration dans le *Mirabilis* ! Quelle religion, quelle majesté dans le *Testimonia tua* ! C'est un chant qui coule par-tout avec la facilité la plus élégante, & qui, en exprimant les pensées les plus nobles, conserve toujours son naturel & ses graces.

Je viens à l'*Ecce panis Angelorum* ; Motet à trois voix. Le début en est pompeux. Je crois entendre un Prophete qui annonce avec dignité le grand Mystere de la divine Eucharistie. Bien-tôt dans un *Trio* sublime se trouve exprimé le respect & la vénération dont doivent être saisis tous les fideles à la vue de cet auguste Sacrement. Mais quelle est la volupté de mon cœur, lorsque je

viens à entendre cette voix seule qui produit l'acte d'une adoration pleine d'amour, & qui en fait passer le sentiment jusques dans le fond de mon ame. J'oublie que je suis sur la terre, je crois être dans le Ciel. Oui, c'est ainsi que les Anges chantent les louanges de leur Dieu. Qu'on me répète mille fois cet incomparable *Adoro te*, je ne me lasserai jamais de l'entendre. Tandis que je demeure absorbé dans l'ivresse de dévotion qu'il m'inspire, tout-à-coup une symphonie brillante me réveille & m'invite à me livrer à tous les transports de la joie. Ce sont les merveilles de mon Dieu que l'on célèbre avec une vivacité triomphante. Des expressions pleines d'énergie & de candeur me vantent le bonheur de mon sort. L'allégresse me saisit, je suis hors de moi-même; ce chant m'anime & ne me dissipe point; il enflamme ma piété sans la distraire. Oui, je le dis hardiment, s'il y a quelque chose de parfait en ce monde, c'est ce morceau de Musique.

Dans les Motets à grand chœur de Campra, il est rare de trouver un tout

qui soit sans reproche ; mais il en est peu où l'on ne rencontre des beautés qui surprennent & qui saisissent. Est-il une image plus noble des grandeurs de Dieu, que le *Quis sicut Dominus du Laudate, pueri* ; une expression plus forte de sa toute-puissance, que le *Conturbatae sunt gentes*, magnifique chœur du *Deus refugium* ; une insinuation plus hardie de la confiance que Dieu inspire, que le *Propterea non timebimus* du même ; un tableau plus doux de ses bontés, que le *Memoriam fecit du Confitebor* ; une représentation plus naturelle de la fuite miraculeuse des eaux en présence de Moÿse, que le *Mare vidit* de l'*In exitu* ; une invitation plus gracieuse à honorer Marie, que le *Salutate Mariam* ? Et cent autres endroits admirables, que dis-je ? désespérans pour tous ceux qui ont la même carrière à courir.

Rien n'égle la perfection de caractère que Campra sçait donner aux différentes parties qui entrent dans la composition de son chant, le ton mâle, ferme, résolu de ses Basses, la vive & douce légèreté de ses Dessus. Rien n'est au-dessus de la précision avec laquelle

il marque la mesure ; de la pureté , de la force de son harmonie qui remplit toujours l'oreille agréablement ; & des sons moëlleux qui distinguent sa mélodie. Campra , moins inégal , eût été de tous les hommes le plus approchant de l'idée du Compositeur parfait.

La Lande nous offre des beautés de composition plus réfléchies & plus érudées. On n'y trouve point le grand naturel , le facile , l'élégant , le gracieux ; mais dans le dévot , le tendre , le grave , l'auguste , le majestueux , le terrible , il a réussi éminemment. Parcourons également sans affectation quelques-uns de ses ouvrages. Le *Dominus regnavit* se présente à moi ; ce n'est point un joli Motet , comme on l'a osé dire de nos jours ; mais un des plus grands Motets que l'on connoisse. Ce Pseaume est sans contredit un de ceux où la Poésie de l'Auteur inspiré a répandu les images les plus frappantes & les plus variées. Il est difficile qu'un Compositeur ait un sujet plus intéressant & plus riche à traiter. La Lande l'a rempli avec toute la force & toute la vérité imaginables,

Peut-on mieux débiter qu'il le fait ? Un chœur vif & assuré peint le Seigneur comme un Roi qui fait , au milieu de ses Sujets , son entrée triomphante. Une fugue heureusement ménagée exprime le concours des peuples qui font retentir les airs de leurs acclamations , tantôt séparément , & tantôt tous ensemble. Suit le tableau majestueux de la Divinité. Un chant plein de retenue , de respect & de faiblesse , annonce les voiles impénétrables qui la couvrent , l'ordre & la justice de ses jugemens. Tout-à-coup , pour marquer ses redoutables vengeances , un mouvement précipité fait marcher le feu devant le Seigneur , pour dévorer quiconque lui résiste ; on entend l'épouvantable fracas de son tonnerre , la terre est ébranlée : un chœur rapide & entre-coupé peint la violence de la secousse & l'effroi de l'ébranlement.

Alors un nouveau caractère de mélodie se fait entendre , pour représenter avec moins de tumulte les montagnes qui se fondent comme la cire en la présence du Seigneur , la terre entière comme un atôme qu'il anéantit d'un regard.

Un *Duo* vraiment céleste exprime le témoignage que les Cieux rendent à sa justice, l'admiration que donnent à tous les peuples les profondeurs de sa gloire. Ce *Duo* est remplacé par un chœur plein d'indignation & de mépris contre les adorateurs insensés des idoles; on ne peut mieux en inspirer de l'horreur, & faire desirer leur confusion.

Ici tout prend une face nouvelle: un mouvement plein d'une religieuse lenteur, des suspensions fréquentes, une harmonie grave, un chant modeste & sérieux, invitent les Anges à adorer le Seigneur: l'ame est pénétrée de cette mélodie auguste. On se sent porté à s'humilier, à se confondre devant un Dieu si grand; on est presque accablé sous le poids de Sa Majesté. Aussi-tôt Sion, l'heureuse Sion fait éclater naïvement sa joie, de ce qu'elle a pour Maître le Dieu du Ciel. L'allégresse des filles de Juda est vivement & délicatement ressentie; &, après qu'on s'est quelque temps occupé de leur bonheur, on revient à admirer encore la magnificence du Très-Haut: la mesure se ralentit, l'harmonie reprend sa gravité. Un chant

qui imite le vol de l'Aigle, & qui plane au milieu des airs, achève, par un dernier trait plus éloquent que tous les autres, le tableau de la supériorité infinie du vrai Dieu sur toutes les Divinités fausses. Ce morceau finit par la répétition de *l'Adorate eum*, répétition la plus heureuse & la plus pittoresque qui fut jamais. Il ne restoit plus qu'à terminer cette sublime composition par quelque image douce & riante. C'est ce que la Lande a fait par un récit très-gai, mêlé avec le cœur, où la félicité & la joie des Justes est vivement rappelée. Ils sont invités d'une manière très-intéressante à se réjouir dans le Seigneur, & à ne jamais oublier ses grâces. La légèreté de ce dernier morceau rend la satisfaction complète, & ne laisse plus rien à désirer.

Il seroit trop long de décrire ici chacun des beaux Motets de ce grand Compositeur. On remarque dans tous une singulière expression des grandes idées de la Religion; des nobles, des tendres sentimens qu'elle inspire à ceux qui l'ont profondément gravée dans le cœur.

Peut-on rappeler plus éloquemment à un peuple privilégié les bienfaits qu'il a reçus de Dieu , que dans le *Memento* du *Confitemini* ? L'inviter d'une manière plus touchante à louer le Seigneur, que dans le *Jubilate Deo* du *Cantate* ? Lui peindre d'une manière plus effrayante la terreur du dernier Jugement, que dans le *Judicabit* du *Dixit* ? Inspirer pour Dieu des sentimens plus affectueux que dans le *Beata gens* de l'*Exultate* , *justi* ; le *Misericordia mea* du *Benedictus Dominus* , l'*Ego autem* du *Confitebimur* ? Peut-on prononcer d'une manière plus sévère la haine que Dieu porte aux pécheurs , que dans le *Et inclinavit* , magnifique chœur du même *Confitebimur* ? Exprimer enfin plus tristement la profonde douleur d'une ame pénitente , que dans le *Sacrificium Deo* du *Miserere* ?

Combien d'autres Motets n'aurois-je pas à citer , si je voulois détailler toutes les fortes images , tous les heureux mouvemens qui abondent dans les compositions de la Lande ? Personne n'a poussé plus loin l'art de la mélodie & des accompagnemens. Il est le premier

qui ait introduit dans le chant des finesses particulieres & la plus exquise propriété. Il a épuisé en ce genre tout ce que la pureté du goût avoit de richesses cachées, tout ce qu'il étoit possible d'en employer sans s'écarter entièrement du naturel; de sorte que ceux qui ont voulu enchérir sur lui, ont fait des choses contre nature. Son harmonie forte, pleine & extrêmement nourrie, produit toujours de grands effets. Chez lui tout est en action, tout peint, tout exprime : l'instrument & la voix, les accords & les parties, tout concourt à faire un ensemble complet. Ses chœurs sont d'ordinaire du plus heureux choix : la maniere en est grande, l'expression très-animée, la mesure marquée fortement, & lorsqu'ils sont bien exécutés, l'impression en est étonnante.

On peut lui reprocher d'avoir souvent corrompu le caractère des parties, en donnant aux Dessus & aux Basses la même espece de mélodie; d'avoir eu recours trop fréquemment aux dessins composés, & à l'entassement des parties. Quand il n'a point eu d'image particuliere à tracer, il a profité de

l'occasion pour faire briller son sçavoir, en produisant des morceaux de Musique écrite, pleins de fugues & de contre-fugues. Le dernier chœur de son *Confitemini* en est un exemple remarquable. Il est certain que l'harmonieux fracas de ce chœur superbe ne convient point du tout aux paroles, qui, n'étant qu'une simple narration, ne fournissoient ni image, ni sentiment. Ayant à travailler sur un sujet si ingrat, la Lande n'a trouvé d'autre moyen d'intéresser le Spectateur, que de forcer un peu la nature, pour y répandre les plus grands traits de l'harmonie; & il a si bien usé de cette licence, que ce morceau est devenu l'un des plus friands pour des oreilles musiciennes. Cependant la chose est de mauvais exemple: tant de richesses sont à pure perte, & on doit toujours éviter de pareilles profusions.

Les seuls Compositeurs dont j'ai fait mention, suffisent pour démontrer à tout l'Univers, que non-seulement nous pouvons avoir une Musique vraie; mais qu'en effet nous avons de la très-bonne & très-excellente Musique. J'ai insisté

principalement sur nos Motets , parce que je les crois supérieurs à tout le reste. J'y trouve le caractère , la variété , le contraste , le naturel , le fort , le pathétique qui distinguent les ouvrages des grands Poètes & des grands Peintres. Il n'auroit tenu qu'à moi de multiplier les exemples , de citer les Gille , les Bartistin , les Bernier , les Destouches , les Desmarets , les Muret , les Madin , les Fañon. Les.... Je m'arrête.... j'allois nommer des hommes qui vivent encore. Laissons au Public le soin de venger leur réputation qu'il a établie par ses applaudissemens.

M. Rousseau dira-t-il que tous nos Compositeurs sont dans le genre sérieux ; que nous n'en avons aucun dans le genre comique ? Il est vrai que ce dernier genre n'a point encore été introduit dans nos grandes pieces de Musique. Nous l'avons toujours réservé pour les Chançons , les Vaudevilles , les Parodies , & nous possédons plusieurs ouvrages de cette espece qui sont d'un comique très-réjouissant. Mais notre goût n'a jamais souffert les bouffonneries & les farces , dans les pieces de

considération. Jusqu'à présent nous nous sommes bien trouvés de cette façon de penser ; & il est à souhaiter qu'elle ne varie jamais.

V.

M. Rousseau expose les vrais principes , & donne de très-bonnes leçons , lorsqu'il parle de l'unité de mélodie.

Mais quand il ajoûte que cette unité de mélodie nous est impossible , qu'elle n'a été connue d'aucun de nos Compositeurs , je soutiens qu'il y a peu de vérité dans ce reproche. Quand il nous cite les fréquens accompagnemens à l'unisson que l'on remarque dans la Musique Italienne, comme un moyen de fortifier l'idée du chant , je réponds que cette manière , qui peut réussir quelquefois , & qui ne nous est ni impossible , ni étrangère , n'est propre , dans le fond , qu'à déceler l'impuissance de l'art. Les Italiens montreroient beaucoup plus d'habileté , en trouvant le secret de fortifier l'idée du chant par des accompagnemens en accords. C'est ce qu'ont exécuté d'ordinaire nos habiles Compositeurs , & la Lande sur-tout. Ses accom-

pagnemens , fans être à l'unisson , fortifient toujours l'expression de la partie chantante ; ils ajoûtent de nouvelles idées que le sujet demandoit ; ils embellissent l'expression , fans la couvrir , ni la défigurer ; & il en résulte un ensemble dont l'agrément n'est consommé que par l'union des parties. Pour s'en convaincre , il n'y a qu'à prendre au hazard un des beaux Récits de la Lande , & en supprimer l'accompagnement. On sentira bien-tôt que l'expression est extrêmement affoiblie , & l'oreille éprouvera un vuide que tous les unissons possibles ne sçauroient remplir.

• Ceux qui font chanter à part « des » violons d'un côté , de l'autre des flûtes , de l'autre des bassons , chacun » sur un dessin particulier , & presque » sans rapport entr'eux » : ceux-là sont regardés parmi nous comme de très-mauvais Compositeurs.

M. Rousseau s'éleve contre l'usage des fugues , imitations , doubles dessins , & autres beautés arbitraires , dit-il , & de pure convention , qui ont été inventées pour faire briller le sçavoir ,

en attendant qu'il fût question du génie. S'il ne faisoit que condamner l'abus & la prodigalité de ces richesses de l'art, nous approuverions sa censure. S'il disoit même que plusieurs de nos Compositeurs sont dans le cas de l'abus, nous en demeurerions d'accord. Mais prétendre que ce sont-là des beautés arbitraires & de pure convention; qu'il n'y a pas moyen d'en tirer avantage pour embellir & fortifier l'expression: c'est raisonner contre une expérience certaine; c'est ôter à l'art une de ses plus précieuses ressources. Lorsque M. Rousseau ajoûte que le travail en est si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage; il avoue du moins indirectement la possibilité de réussir. Je conviens avec lui que la difficulté est grande; mais l'homme de génie surmonte la difficulté; & c'est ne pas connoître ses forces que de lui exagérer les épines d'un travail qui renferme quelque utilité.

J'en dis de même des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, Basses contraintes, qui ne sont des sottises qu'entre les mains des sots. Un habile

homme qui voudra s'en servir , prouvera aisément qu'il n'y a rien en tout cela de barbare & de gothique. Qu'on les proscrive toutes les fois qu'elles seront contraires , ou même indifférentes à l'expression ; mais il n'est pas prouvé qu'elles ne puissent jamais lui être d'aucun avantage.

Notre Censeur met encore le *Duo* au rang des superfluités contre nature. « Rien n'est moins naturel , dit-il , que » de voir deux personnes se parler à la » fois durant un certain temps, soit pour » dire la même chose , soit pour se contredire , sans jamais s'écouter ni se répondre ». La plaisanterie est ingénieuse. Mais je lui demande , s'il est contre nature que deux personnes éprouvent un sentiment uniforme , ou un sentiment contraire dans le même temps ? Il me semble que rien n'est plus naturel & plus ordinaire. Or dès qu'il est possible qu'elles l'éprouvent , il est convenable qu'elles l'expriment. Alors ce ne seront plus deux personnes qui se parlent à la fois ; mais deux personnes qui à la fois manifestent la situation particulière de leur cœur ; dispensées par conséquent ,

& même absolument hors d'état de s'écouter & de se répondre.

Concluons de-là que le *Duo* n'est point du tout arbitraire ; qu'il n'est légitime que lorsque deux personnes agitées du même mouvement , ou d'un mouvement contraire , sont autorisées par la nature à l'exprimer séparément , quoique tout à la fois ; & qu'alors le *Duo* , bien loin d'être choquant , produit une satisfaction des plus vives. Il n'est donc pas nécessaire de décomposer toujours nos *Duo* pour les traiter en simple Dialogue , comme le voudroit M. Rousseau. Il est encore moins nécessaire , quand on joint ensemble les deux parties , de s'attacher exclusivement , comme il le prescrit , à un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes , dans lequel la seconde partie fasse son effet , sans distraire l'oreille de la première. Un pareil chant seroit contre nature dans la situation de deux personnes qui éprouvent à la fois deux sentimens contraires : & lors même que c'est un sentiment uniforme qui les occupe , il est assez naturel que chacune ait sa manière différente de sentir , relativement à la

diversité du caractère : il n'est donc pas hors de propos que chacune conserve dans l'expression cette manière différente ; & alors la double mélodie , bien loin d'être contre nature , en rend plus exactement les diversités.

M. Rousseau soupçonne avec raison , que l'harmonie complète n'est pas toujours aussi efficace pour produire l'expression , que l'harmonie mutilée ; & qu'en bien des occasions l'épargne des accords vaut mieux que leur prodigalité. Le principe ancien qu'il cite d'après M. Rameau est très-vrai , que chaque consonnance a son caractère particulier ; c'est-à-dire , une manière d'affecter l'ame qui lui est propre. La conséquence qu'il en tire est encore très-logique , lorsqu'il dit que deux consonnances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos , pourront , en augmentant l'harmonie , troubler mutuellement leur effet , le combattre ou le partager. S'il m'est permis d'ajouter à sa pensée , je dirai que non-seulement l'addition ou le retranchement de telle consonnance , en rendant l'accord plus ou moins complet , pourra le rendre plus ou moins expressif ; mais que , dans le passage d'un premier accord à un se-

cond, la liaison, pour être parfaitement expressive, demandera telle addition ou tel retranchement, que l'accord qui précède ou qui suit n'auroit pas demandé dans une succession différente. En un mot, je crois que, comme il n'y a en toutes choses qu'une manière de bien faire, il n'y a, pour toute expression, que tel caractère de consonnance de légitime, tel degré d'harmonie de bon.

De-là on conclut que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression; ce qui est précisément le caractère de la Musique Française. Pour que cette conséquence fût aussi logique que la précédente, il faudroit prouver le fait; je veux dire, que tous nos Compositeurs sont tellement asservis à remplir l'harmonie, qu'ils n'emploient jamais que les accords complets. Je trouve une infinité d'occasions où ils ont ménagé les accords & les parties. En chiffant leurs Basses, ils ne font que désigner le caractère de la consonnance: ce n'est pas leur faute, si l'Accompagnateur, conduit par une aveugle routine, y met un rem-

plissage qu'ils ne lui prescrivent pas. Quand même il seroit vrai que le défaut ordinaire de nos Compositeurs est de trop remplir l'harmonie, au moins doit-on convenir que ce défaut n'est pas incorrigible.

M. Rousseau, qui a si bien pénétré la nature du mal, devroit nous en assigner le remède. Il nous rendroit un grand service, & non-seulement à nous, mais aux Italiens eux-mêmes, s'il nous donnoit des regles sûtes pour discerner toujours le degré d'harmonie qui convient. Il avoue que, dans la nécessité de ménager les accords & les parties, le choix devient difficile, & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos. Nous l'invitons à ne pas se rebuter de la difficulté. Il est capable, par la profondeur de ses réflexions, de faire de grandes découvertes dans cet abîme; & lorsqu'il voudra bien nous les communiquer, notre Musique, dont il se déclare l'ennemi, l'honorera comme son Restaurateur le plus signalé.

Pour nous accabler, M. Rousseau oppose le fade & puérile galimathias

de flammes & de chaînes qui domine dans presque-toutes nos Tragédies Françaises, au tragique, au vif, au brillant, à l'entre-coupé des scènes Italiennes. C'est sur de telles paroles, dit-il, qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression Il a raison; mais par-là, il fait le procès moins à nos Musiciens qu'à nos Poètes. *Ce misérable jargon emmiellé qu'on est trop heureux de ne pas entendre, ces impertinens amphigouris, toutes ces paroles qui ne signifient rien,* ne sont point le crime du Compositeur. Est-ce sa faute, si on ne lui donne pas à peindre de grands tableaux & de grandes passions? Pourvu qu'il exprime bien tous les sujets qu'on lui présente, sa charge est faite, & on n'a rien à lui reprocher.

On nous donne pour une des perfections de la Musique Italienne, de pouvoir exprimer tous les sentimens, & peindre tous les caracteres avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Elle est triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent. Si c'est-là une perfection, j'avoue de bonne-foi que je n'ai point l'idée de

la Musique parfaite. J'aimerois autant que l'on me dît qu'une des perfections de la Peinture est de pouvoir représenter toutes sortes d'objets avec telle couleur & telle lumière qu'il plaît au Peintre. Il est pourtant vrai qu'un tableau n'est censé parfait, que lorsque le coloris propre du sujet s'y trouve joint à l'invention & au dessin. A l'égard de la Musique, j'ai toujours cru, (& M. Rousseau est forcé d'en convenir) que le grand art consiste à faire concourir toutes choses à l'énergie de l'expression. Le choix de la mesure n'y est pas moins essentiel que celui de l'accompagnement & de la mélodie. Un mouvement vif dans un sujet triste, est tout-à-fait contre nature. Il en résulte, non une expression unique, mais deux expressions contradictoires qui se combattent; celle de la mélodie qui porte à la tristesse, celle de la mesure qui inspire la joie. Ce mélange peut être singulier, il ne sera jamais naturel; & je conseille à nos Compositeurs de se bien garder d'imiter de pareilles bizarreries. Rubens a quelquefois employé les graces & le brillant du coloris dans des sujets tragiques & sérieux; Raphaël n'eût ja-

mais commis cette faute. Au reste, s'il n'étoit question que de prouver que nous pouvons, quand il nous plaît, produire de ces singularités, que l'on nous exalte tant, je n'aurois qu'à citer le fameux *Duo* d'Héraclite & de Démocrite, où Batistin fait pleurer l'un, & rire l'autre sur le même mouvement. Cet exemple prouveroit encore que, si nous sçavons composer une Musique triste sur un mouvement gai, nous ne le faisons point sans y être autorisés par la nature & le caractère du sujet.

V I.

M. Rousseau a contre nous plus d'avantage, lorsqu'il attaque notre exécution, qui est la seconde partie de la Musique. Il y a eu un temps où nos Musiciens exécutoient avec plus d'exactitude & de goût qu'ils ne font aujourd'hui. Cette vérité paroîtra à nos modernes très-prévenus en leur faveur, un paradoxe plus paradoxe que tout ce qu'a avancé l'adversaire que je combats. Mais ils se rapprocheront malgré eux de mon idée, s'ils comprennent une fois ce que c'est que bien exécuter. On

peut avoir la voix très-fléxible & très-belle , le jeu très-subtil & très-brillant , & exécuter la Musique d'une maniere détestable. La bonne exécution demande que l'on entre bien dans la pensée du Compositeur & dans l'esprit de la chose ; qu'on s'attache à donner à chaque note sa valeur précise ; qu'on ne s'émancipe point à y ajouter de son autorité privée des ornemens de surérogation ; qu'on s'en tienne scrupuleusement à la lettre , se contentant de mettre l'ame & le feu dont la lettre ne parle point.

L'art de bien exécuter est le même que celui de bien lire. Un bon Lecteur est celui qui prononce exactement , qui distingue bien la phrase , qui fait sentir les liaisons & l'harmonie du style sans les trop marquer , qui anime ce qu'il dit , qui intéresse par le ton propre & varié qu'il sçait donner aux choses. Cet art n'est point du tout commun : les bons Lecteurs sont très-rares. L'exécution de la Musique est une vraie lecture ; peu de gens y réussissent éminemment. La plupart s'imaginent bien exécuter en fredonnant beaucoup. Campra disoit un jour à un de ces Violons

petits-mâîtres, qui s'étoit avisé de broder un de ses accompagnemens : *Vous avez voulu faire l'habile homme, & vous n'êtes qu'un sot. Si vos fredons étoient nécessaires, je les aurois mis.*

Autrefois les Maîtres étoient extrêmement sévères à ne rien souffrir de ce qui s'écartoit de l'exécution littérale. Mais depuis qu'on a imaginé que toute la gloire consiste à bien filer un son, à bien marteler une cadence, à faire de très-longues tenues, des roulemens & des fredons de toute espece, on s'est beaucoup négligé sur la précision du jeu & du chant. On s'est accoutumé à une pratique extraordinaire & déréglée. Les licences les moins naturelles & les plus inouïes ont pris la place du rigorisme des Anciens; & tel morceau qui, exécuté autrefois, produisoit l'enchantement le plus délicieux, ne fait plus aujourd'hui qu'une impression superficielle. Nos modernes prétendent que ce sont les richesses de la Musique nouvelle qui ont rendu insipide la simplicité de l'ancienne Musique. Mais il y a cent contre un à parier, que la Musique d'autrefois n'a cessé de plaire, que depuis qu'on
n'a

n'a plus connu les regles de l'exécution, & qu'au lieu de s'appliquer à produire des sons, on a mis toute son habileté à faire du bruit.

Loin de nous réduire toujours à l'impossibilité de bien faire, M. Rousseau, qui condamne si justement les défauts de notre exécution moderne, auroit pu nous fournir le moyen de les éviter. Je vais tâcher de suppléer à son silence.

Pour qu'une Musique soit bien exécutée, la premiere attention que l'on doit avoir, c'est d'ordonner régulièrement le Concert, de fournir suffisamment toutes les parties, de maniere que chacune fasse son effet, que les parties principales, telles que le Dessus & la Basse, dominant davantage, que les parties accessoires, telles que la Haute-contre & la Taille soient moins ressenties, afin qu'il en résulte une harmonie où rien ne déborde, & qui ait de l'unité. On ne peut trop recommander de fournir les Basses plus que tout le reste; parce qu'elles sont le fondement de l'harmonie, & à cause de la nature du son grave qui est toujours le moins perçant. L'une

des grandes beautés de l'orgue , ce font les Basses un peu exagérées. Dans les chœurs , c'est toujours la Basse qui desfine le tableau , & qui consomme l'expression. Elle doit donc prévaloir , & occuper l'oreille plus que toute autre partie. Quand il s'agit d'accompagner des récits , ou des *duo* , au lieu de s'en tenir à l'expédient ordinaire d'éteindre les Basses , il faudroit avoir pour ces sortes d'accompagnemens une espece d'instrument semblable aux pédales de Flûte , dont le son naturellement sourd , mais d'ailleurs extrêmement moëlleux , portât sensiblement l'harmonie à l'oreille sans être en danger de couvrir la voix. On ne réussit presque jamais à produire l'effet désiré par le seul usage d'adoucir. Un instrument dont on est obligé d'éteindre le son , perd presque tout son effet. De plus , celui qui le manie ne sçait pas au juste à quel degré il faut l'éteindre pour bien adoucir. On n'auroit aucune de ces difficultés , si l'on imaginoit des instrumens dont la force naturelle ne donnât que ce qui est nécessaire pour conserver l'harmonie sans distraire du chant.

Une seconde attention , non moins importante , c'est de prévenir les libertés irrégulières de ceux qui exécutent. Pour cela , il faudroit porter une loi qui défendît à tous les Chanteurs & à tous ceux qui composent l'Orchestre , de rien changer à la mélodie dont le caractère leur est tracé , avec ordre de s'en tenir scrupuleusement au noté qu'ils ont devant les yeux. Il faudroit qu'une pareille loi obligéât tous les Maîtres qui enseignent de faire prendre à leurs écoliers l'habitude importante de l'exécution littérale. Pour éviter même que les Accompagnateurs fussent encore dans le cas de remplir ou de mutiler mal-à-propos l'harmonie , faute de règle qui leur apprenne avec certitude les profusions qu'ils peuvent hazarder & les épargnes qu'ils doivent faire , il faudroit que les Compositeurs , en chiffrant leurs basses , prissent la peine de spécifier tous les accords nécessaires , & qu'on fût tenu de suivre littéralement le chiffre sans y supposer du sous-entendu. Il faudroit enfin que les uns & les autres ne fussent censés bons qu'autant qu'ils seroient fidèles à cette loi ; que leur réputation , & par

conféquent leur force , fût attachée à cette exactitude.

Une troisième attention de plus grande conféquence que toutes les autres , c'est de veiller à la précision de la mesure. Jusqu'à présent on n'a employé , pour cela , que des moyens insuffisans. La mesure n'est point assez clairement marquée ; de-là vient que chacun interprète le caractère du mouvement à sa fantaisie ; & , tous n'en ayant pas la même idée dans l'esprit , il est impossible qu'il n'en résulte beaucoup de contrariété dans l'exécution. Ces mots *gravement* , *lentement* , *légerement* , *vîte* , *très-vîte* , sont des signes très-équivoques , qui n'expriment point uniformément à tout le monde la pensée du Compositeur. Ceux qui exécutent mettent plus ou moins de vivacité dans chacun de ces mouvemens , selon qu'ils ont l'imagination plus ou moins ardente.

En chargeant quelqu'un de battre la mesure , on obvie tant soit peu à ce premier inconvénient ; il en reste un second. Cet homme qui bat la mesure n'a

rien qui le fixe dans le choix du mouvement, & s'il ne le donne point tel que le Compositeur l'a voulu, il dénature l'effet de sa Musique. Aussi rien de plus ordinaire que de voir une même pièce de Musique exécutée par les mêmes gens, changer d'expression par le seul changement de celui qui bat la mesure. Il seroit donc très-important de faire cesser toute incertitude à cet égard, & de pouvoir déterminer chaque caractère de mouvement, de manière à ne s'y jamais méprendre.

Pour y réussir, le meilleur moyen seroit de donner à la valeur de chaque note une mesure de temps fixe & invariable. Il n'y auroit qu'à convenir, une fois pour toutes, que la durée d'une blanche, par exemple, seroit l'espace d'une seconde de temps, de sorte que deux secondes détermineroient les deux temps de la mesure à deux. On en ralentiroit le mouvement de la moitié, en mettant deux rondes au lieu de deux blanches; on le rendroit de la moitié plus vif en mettant deux noires au lieu de deux blanches. Dans ce système le plus ou moins de subdivision dans les

notes qui composent la mesure, décideroit au plus juste le plus ou moins de vitesse dans le mouvement. On feroit de même pour la mesure à trois dont on diversifieroit les mouvemens en mettant ou une ronde, ou une blanche, ou une noire, ou une croche, ou une double-croche à chaque temps. Les notes pointées ne changeroient rien à la durée de la mesure à deux, si ce n'est que, dans le même espace de temps, on prononceroit la valeur de trois notes au lieu de deux. Le mouvement étant ainsi déterminé, on n'auroit plus besoin d'autre avertissement pour le connoître, & il ne dépendroit plus du caprice de personne. C'est aux Maîtres de l'Art à examiner l'utilité du moyen que je leur propose, & à le mettre en usage, s'ils n'en imaginent pas de meilleur.

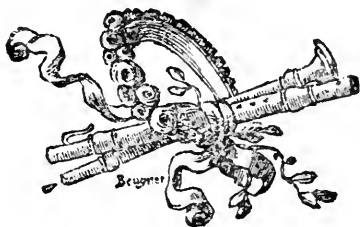
On ne peut trop appuyer sur ce principe, qu'il n'y a que l'exécution parfaite qui puisse faire goûter pleinement le plaisir d'une composition excellente. Les meilleures Tragédies seront insupportables par les seuls défauts de l'exécution. Avec de méchans Acteurs Athalie cessera d'être le chef-d'œuvre du

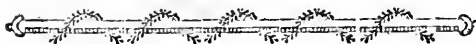
Théâtre , & deviendra un tas monstrueux d'insipides vers. A plus forte raison la Musique , dont la parfaite expression, cachée à celui qui la lit, ne peut être sentie que par celui qui l'écoute , perdra tout son mérite , si on l'exécute mal.

Je viens d'indiquer à nos Musiciens bien des réformes à faire à leur pratique , qu'ils prendront pour ce qu'elles valent. Si l'amour-propre ne les aveugle pas , ils conviendront que leur exécution a de grands défauts ; & , s'ils aiment la gloire , ils mettront tout en œuvre pour les faire disparaître. Au reste , en accordant à M. Rousseau que nous exécutons mal , il nous reste une ressource commune à tous ceux qui péchent , le pouvoir de nous corriger ; il ne nous persuadera pas que cette ressource nous manque , & que les Italiens , dont l'exécution a aussi bien des choses à corriger , sont les seuls qui ne soient pas incorrigibles. Quoi qu'il puisse dire , nous ne perdrons point l'espérance de nous perfectionner à force d'exercice. Peut-être , à égale application , n'irons-nous pas aussi loin que

ceux d'au-delà des Monts. Il nous suffira d'acquérir de la précision & de l'exactitude ; & nous y touchons d'assez près.

La Musique Françoisè n'est donc point un être imaginaire. Il en existe une parmi nous , qui a toutes les qualités nécessaires pour peindre & émouvoir. Elle a déjà de très-grandes perfections ; elle est susceptible de toutes celles qu'on lui desire ; je crois l'avoir démontré.





E X T R A I T

D'une Lettre de M. Rousseau , à M.....

Sur les Ouvrages de M. Rameau.

J'E voudrois d'abord tâcher de fixer , à peu-près , l'idée qu'un homme raisonnable & impartial doit avoir des ouvrages de M. Rameau ; car je compte pour rien les clabauderies des cabales pour & contre. Quant à moi , j'en pourrai mal juger par défaut de lumieres ; mais , si la raison ne se trouve pas dans ce que j'en dirai , l'impartialité s'y trouvera sûrement ; & ce sera toujours avoir fait le plus difficile.

Les ouvrages théoriques de M. Rameau ont ceci de fort singulier , qu'ils ont fait une grande fortune sans avoir été lus , & ils le feront bien moins déformais , depuis qu'un Philosophe * a

* M. d'Alembert.

pris la peine d'écrire le sommaire de la doctrine de cet Auteur. Il est bien sûr que cet abrégé anéantira les originaux, & avec un tel dédommagement on n'aura aucun sujet de les regretter. Ces différens ouvrages ne renferment rien de neuf ni d'utile, que le principe de la Basse fondamentale* : mais ce n'est pas peu de chose que d'avoir donné un principe, fût-il même arbitraire, à un Art qui sembloit n'en point avoir, & d'en avoir tellement facilité les regles, que l'étude de la composition, qui étoit autrefois une affaire de vingt années, est à présent celle de quelques mois. Les Musiciens ont saisi avidement la découverte de M. Rameau en affectant de la dédaigner. Les Eleves se sont multipliés avec une rapidité étonnante : on n'a vu de tous côtés que petits Compositeurs de deux jours, la plupart sans talens, qui faisoient les Docteurs aux dépens de leur maître; & les services très-réels, très-grands & très-solides que

* Ce n'est point par oubli que je ne dis rien ici du prétendu principe physique de l'harmonie.

M. Rameau a rendus à la Musique, ont en même temps amené cet inconvénient, que la France s'est trouvée inondée de mauvaise Musique & de mauvais Musiciens, parce que, chacun croyant connoître toutes les finesses de l'Art dès qu'il en a sçu les élémens, tous se font mêlés de faire de l'harmonie, avant que l'oreille & l'expérience leur eussent appris à discerner la bonne.

A l'égard des Opéra de M. Rameau, on leur a d'abord cette obligation, d'avoir les premiers élevé le Théâtre de l'Opéra au-dessus des Tréteaux du Pont-Neuf. Il a franchi hardiment le petit cercle de très-petite Musique autour duquel nos petits Musiciens tournoient sans cesse depuis la mort du grand Lulli: de sorte que, quand on seroit assez injuste pour refuser des talens supérieurs à M. Rameau, on ne pourroit au moins disconvenir qu'il ne leur ait en quelque sorte ouvert la carrière, & qu'il n'ait mis les Musiciens qui viendront après lui à portée de déployer impunément les leurs; ce qui assurément n'étoit pas une entreprise aisée. Il a senti les épines; ses successeurs cueilleront les roses.

On l'accuse assez légèrement, ce me semble, de n'avoir travaillé que sur de mauvaises paroles; d'ailleurs; pour que ce reproche eût le sens commun, il faudroit montrer qu'il a été à portée d'en choisir de bonnes. Aimeroit-on mieux qu'il n'eût rien fait du tout? Un reproche plus juste est de n'avoir pas toujours entendu celles dont il s'est chargé, d'avoir souvent mal saisi les idées du Poète, ou de n'en avoir pas substitué de plus convenables, & d'avoir fait beaucoup de contre-sens. Ce n'est pas la faute s'il a travaillé sur de mauvaises paroles, mais on peut douter s'il en eût fait valoir de meilleures. Il est certainement, du côté de l'esprit & de l'intelligence, fort au-dessous de Lulli, quoiqu'il lui soit presque toujours supérieur du côté de l'expression. M. Rameau n'eût pas plus fait le monologue de Roland *, que Lulli celui de Dardanus.

Il faut reconnoître dans M. Rameau un très-grand talent, beaucoup de feu, une tête bien sonnante, une grande con-

* Acte IV. Scene II.

noissance des renversemens harmoniques & de toutes les choses d'effet ; beaucoup d'art pour s'approprier, dénaturer, orner, embellir les idées d'autrui, & retourner les siennes ; assez peu de facilité pour en inventer de nouvelles ; plus d'habileté que de fécondité, plus de sçavoir que de génie : ou du moins un génie étouffé par trop de sçavoir ; mais toujours de la force & de l'élégance, & très-souvent du beau chant.

Son récitatif est moins naturel, mais beaucoup plus varié que celui de Lulli ; admirable dans un petit nombre de scènes, mauvais presque par-tout ailleurs : ce qui est peut-être autant la faute du genre que la sienne ; car c'est souvent pour avoir trop voulu s'affervir à la déclamation, qu'il a rendu son chant baroque & ses transitions dures. S'il eût eu la force d'imaginer le vrai récitatif & de le faire passer chez cette troupe moutonnière, je crois qu'il y eût pu exceller.

Il est le premier qui ait fait des symphonies & des accompagnemens tra-

vailés, & il en a abusé. L'Orchestre de l'Opéra ressembloit avant lui à une troupe de Quinze-Vingts attaqués de paralysie. Il les a un peu dégourdis. Ils assurent qu'ils ont actuellement de l'exécution ; mais je dis, moi, que ces gens-là n'auront jamais ni goût ni ame. Ce n'est encore rien d'être ensemble, de jouer fort ou doux, & de bien suivre un Acteur. Renforcer, adoucir, appuyer, dérober des sons, selon que le bon goût ou l'expression l'exigent ; prendre l'esprit d'un accompagnement, faire valoir & soutenir des voix, c'est l'art de tous les Orchestres du Monde, excepté celui de notre Opéra.

Je dis que M. Rameau a abusé de cet Orchestre tel quel. Il a rendu ses accompagnemens si confus, si chargés, si fréquens, que la tête a peine à tenir au tintamarre continuel de divers instrumens, pendant l'exécution de ses Opéra, qu'on auroit tant de plaisir à entendre, s'ils étourdissoient un peu moins les oreilles. Cela fait que l'Orchestre, à force d'être sans cesse en jeu, ne fait, ne frappe jamais, & manque presque toujours son effet. Il faut qu'après une

scène de récitatif , un coup d'archet inattendu réveille le Spectateur le plus distrait , & le force d'être attentif aux images que l'Auteur va lui présenter , ou de se prêter aux sentimens qu'il veut exciter en lui. Voilà ce qu'un Orchestre ne fera point , quand il ne cesse de racler.

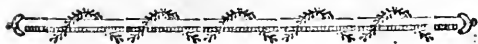
Une autre raison plus forte contre les accompagnemens trop travaillés , c'est qu'ils font tout le contraire de ce qu'ils devroient faire. Au lieu de fixer plus agréablement l'attention du Spectateur , ils la détruisent en la partageant. Avant qu'on me persuade que c'est une belle chose que trois ou quatre dessins entassés l'un sur l'autre par trois especes d'instrumens , il faudra qu'on me prouve que trois ou quatre actions sont nécessaires dans une Comédie. Toutes ces belles finesses de l'art , ces imitations , ces doubles dessins , ces Basses contraintes , ces contrefugues , ne sont que des monstres difformes , des monumens du mauvais goût , qu'il faut reléguer dans les Cloîtres comme dans leur dernier asyle.

Pour revenir à M. Rameau , & finir cette digression , je pense que personne n'a mieux que lui saisi l'esprit des détails , personne n'a mieux sçu l'art des contrastes ; mais en même temps personne n'a moins sçu donner à ses Opéra cette unité si sçavante & si désirée ; & il est peut-être le seul au monde qui n'ait pu venir à bout de faire un bon ouvrage de plusieurs beaux morceaux fort bien arrangés.

Et ungues

Exprimet , & molles imitabitur ære capillos ;
 Infelix operis summâ , quia ponere totum
 Nesciet.

Voilà , Monsieur , ce que je pense des ouvrages du célèbre M. Rameau , auquel il faudroit que la Nation rendît bien des honneurs pour lui accorder ce qu'elle lui doit. Je sçais fort bien que ce jugement ne contentera ni ses partisans , ni ses ennemis ; aussi n'ai-je voulu que le rendre équitable , & je vous le propose , non comme la regle du vôtre , mais comme un exemple de la sincérité avec laquelle il convient qu'un honnête-homme parle des grands talens qu'il admire , & qu'il ne croit pas sans défaut.



F R A G M E N T

D'une Lettre de M. ROUSSEAU,

Écrite de Montmorency à un Ami, le 5 Avril 1759, au sujet de son Entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour son *Devin du Village*, qui lui fut ôtée à cause de sa *Lettre sur la Musique*, & qu'on voulut lui rendre, quand il eut quitté Paris.

APRÈS m'avoir ôté les Entrées tandis que j'étois à Paris, me les rendre quand je n'y suis plus, n'est-ce pas joindre la raillerie à l'insulte ? Ne sçavent-ils pas bien que je n'ai ni le moyen, ni l'intention de profiter de leur offre ? Eh ! pourquoi diable irois-je si loin chercher leur Opéra ? N'ai-je pas tout à ma porte les chouettes de la forêt de Montmorency ?

Ils ne refusent pas, dit M. D***, de me rendre mes Entrées. J'entends

bien : ils me les rendront volontiers aujourd'hui , pour avoir le plaisir de me les ôter demain , & me faire avoir un second affront. Puisque ces gens-là n'ont ni foi ni parole , qui est-ce qui me répondra d'eux & de leurs intentions ? Ne m'en fera-t-il pas bien agréable de ne me jamais présenter à la porte, que dans l'attente de me la voir fermer une seconde fois ? Ils n'en auront plus, direz-vous , le prétexte. Eh ! pardonnez-moi , Monsieur ; ils l'auront toujours. Car si-tôt qu'il faudra trouver leur Opéra beau , qu'on me ramène aux carrières. Que n'ont-ils proposé cette admirable condition dans leur marché ? Jamais ils n'auroient massacré mon pauvre *Devin*. Quand ils voudront me chicaner , manqueront-ils de prétextes ? Avec des mensonges on n'en manque jamais. N'ont-ils pas dit que je faisois du bruit au Spectacle , & que mon exclusion étoit une affaire de Police ?

Premièrement , ils mentent. J'en prends à témoin tout le Parterre & l'Amphithéâtre de ce temps-là. De ma vie je n'ai crié ni battu des mains aux Bouffons ; & je ne pouvois ni rire , ni

bâiller à l'Opéra François, puisque je n'y restois jamais, & qu'aussi-tôt que j'entendois commencer la lugubre Psalmodie, je me fauvois dans les Corridors. S'ils avoient pu me prendre en faute au Spectacle, ils se seroient bien gardés de m'en éloigner. Tout le monde a sçu avec quel soin j'étois conigné, recommandé aux Sentinelles. Par-tout on n'attendoit qu'un mot, qu'un geste pour m'arrêter; si-tôt que j'allois au Parterre, j'étois environné de Mouches qui cherchoient à m'exciter. Imaginez-vous s'il fallut user de prudence pour ne donner aucune prise sur moi. Tous leurs efforts furent vains; car il y a long-temps que je me suis dit: *Jean Jacques, puisque tu prends le dangereux emploi de Défenseur de la vérité, sois sans cesse attentif sur toi-même, soumis en tout aux loix & aux regles; afin que, quand on voudra te maltraiter, on ait toujours tort.* Plaise à Dieu que j'observe aussi-bien ce précepte jusqu'à la fin de ma vie, que je crois l'avoir observé jusqu'ici!

Ainsi, mon bon Ami, je parle ferme, & n'ai peur de rien. Je sens qu'il n'y a homme sur terre qui puisse me faire du

mal justement , & quant à l'injustice ; personne au monde n'en est à l'abri. Je suis le plus foible des êtres ; tout le monde peut me faire du mal impunément. J'éprouve qu'on le sçait bien , & les insultes des Directeurs de l'Opéra font pour moi le coup de pied de l'âne. Rien de tout cela ne dépend de moi ; qu'y ferois-je ? Mais c'est mon affaire , que quiconque me fera du mal , fasse mal ; & voilà de quoi je réponds.

Premièrement donc , ils mentent ; & en second lieu , quand ils ne mentiroient pas , ils ont tort : car quelque mal que j'eusse pu dire , écrire ou faire , il ne falloit point m'ôter les Entrées , attendu que l'Opéra , n'en étant pas moins possesseur de mon ouvrage , n'en devoit pas moins payer le prix convenu. Que falloit-il donc faire ? M'arrêter , me traduire devant les Tribunaux , me faire mon procès , me faire pendre , écarteler , brûler , jeter mes cendres au vent , si je l'avois mérité : mais il ne falloit pas m'ôter les Entrées. Aussi-bien , comment , étant prisonnier ou pendu , ferois-je allé faire du bruit à l'Opéra ? Ils disent encore : puisqu'il

se déplaît à notre Théâtre, quel mal lui a-t-on fait de lui en ôter l'Entrée ? Je réponds qu'on m'a fait tort, violence, injustice, affront ; & c'est du mal que cela. De ce que mon voisin ne veut pas employer son argent, est-ce à dire que je sois en droit d'aller lui couper la bourse ?

De quelque manière que je tourne la chose, quelque règle de justice que je puisse appliquer, je crois toujours qu'en Jugement contradictoire, par-devant tous les Tribunaux de la terre, les Directeurs de l'Opéra seroient à l'instant condamnés à restitution de ma Piece, à réparation, à dommages & intérêts. Mais il est clair que j'ai tort, parce que je ne puis obtenir justice ; & qu'ils ont raison, parce qu'ils sont les plus forts. Je défie qui que ce soit au Monde de pouvoir alléguer en leur faveur autre chose que cela.

Il faut à présent vous parler de mes Libraires, & je commencerai par M. P***. J'ignore s'il a gagné ou perdu avec moi ; toutes les fois que je lui demandois si la vente alloit bien, il me

répondoit, *passablement* ; sans que jamais j'en aie pu tirer autre chose. Il ne m'a pas donné un sol de mon premier Discours, ni aucune espece de présent, sinon quelques exemplaires pour mes amis. J'ai traité avec lui pour la gravure du *Devin du Village*, sur le pied de 500 francs, moitié en livres & moitié en argent, qu'il s'obligea de me payer à plusieurs fois & en certains termes : il ne tint parole à aucun, & j'ai été obligé de courir long-temps après mes deux cent cinquante livres.

Par rapport à mon Libraire de Hollande, je l'ai trouvé en toutes choses exact, attentif, honnête ; je lui demandai vingt-cinq louis de mon *Discours sur l'Inégalité* : il me les donna sur le champ, & il envoya de plus une robe à ma Gouvernante. Je lui ai demandé trente louis de ma *Lettre à M. d'Alembert*, & il me les donna sur le champ ; il n'a fait à cette occasion aucun présent ni à moi, ni à ma Gouvernante* ; & il

* Depuis lors, il lui a fait une Pension viagere de trois cents livres ; & je me fais un sensible plaisir de rendre public un acte aussi rare de reconnoissance & de générosité.

ne le devoit pas ; mais il m'a fait un plaisir que je n'ai jamais reçu de M. P***, en me déclarant de bon cœur, qu'il faisoit bien ses affaires avec moi. Voilà, mon Ami, les faits dans leur exactitude. Si quelqu'un vous dit quelque chose de contraire à cela, il ne dit pas vrai.

Si ceux qui m'accusent de manquer de désintéressement, entendent par-là que je ne me verrois pas ôter avec plaisir le peu que je gagne pour vivre, ils ont raison ; & il est clair qu'il n'y a pour moi d'autre moyen de leur paroître désintéressé que de me laisser mourir de faim. S'ils entendent que toutes ressources me sont également bonnes, & que, pourvu que l'argent vienne, je m'embarasse peu comment il vient, je crois qu'ils ont tort. Si j'étois plus facile sur les moyens d'acquérir, il me seroit moins douloureux de perdre ; & l'on sçait bien qu'il n'y a personne de si prodigue que les voleurs. Mais quand on me dépouille injustement de ce qui m'appartient, quand on m'ôte le modique produit de mon travail, on me fait un tort qu'il ne m'est pas aisé de

réparer : il m'est bien dur de n'avoir pas même la liberté d'en plaindre. Il y a long-temps que le Public de Paris se fait un Jean Jacques à sa mode, & lui prodigue d'une main libérale des dons, dont le Jean Jacques de Montmorency ne voit jamais rien. Infirmes & malade les trois quarts de l'année, il faut que je trouve sur le travail de l'autre quart de quoi pourvoir à tout. Ceux qui ne gagnent leur pain que par des voies honnêtes, connoissent le prix de ce pain, & ne seront pas surpris que je ne puisse faire du mien de grandes largesses.

Ne vous chargez point, croyez-moi, de me défendre des discours publics : vous auriez trop à faire. Il suffit qu'ils ne vous abusent pas, & que votre estime & votre amitié me restent. J'ai à Paris & ailleurs des ennemis cachés qui n'oublieront point les maux qu'ils m'ont faits ; car quelquefois l'offensé pardonne, mais l'offenseur ne pardonne jamais. Vous devez sentir combien la partie est inégale entr'eux & moi. Répandus dans le monde, ils y font passer tout ce qui leur plaît, sans que je puisse

ni

ni le ſçavoir, ni m'en défendre; ne ſçait-on pas que l'absent a toujours tort? D'ailleurs, avec mon étourdie franchiſe, je commence par rompre ouvertement avec les gens qui m'ont trompé. En déclarant haut & clair, que celui qui ſe dit mon Ami ne l'eſt point, & que je ne ſuis plus le ſien, j'avertis le Public de ſe tenir en garde contre le mal que j'en pourrois dire. Pour eux, ils ne ſont pas ſi mal-adroits que cela. C'eſt une ſi belle choſe que le vernis des procédés & le ménagement de la bienſéance! La haine en tire un ſi commode parti! On ſatisfait ſa vengeance à ſon aïſe, en faiſant admirer ſa généroſité. On cache doucement le poignard ſous le manteau de l'amitié, & l'on ſçait égorger, en feignant de plaindre. Ce pauvre citoyen! dans le fond, il n'eſt pas méchant; mais il a une mauvaïſe tête qui le conduit auſſi mal que feroit un mauvais cœur. On lâche myſtérieuſement quelque mot obſcur, qui bien-tôt eſt relevé, commenté, répandu par les apprentifs Philoſophes; on prépare dans d'obſcurs concilia'bules le poiſon qu'ils ſe chargent de répandre dans le Public.

Tel a la grandeur d'ame de dire mille biens de moi , après avoir pris ses mesures pour que personne n'en puisse rien croire. Tel me défend du mal dont on m'accuse , après avoir fait en sorte qu'on n'en puisse douter. Voilà ce qui s'appelle de l'habileté ! Que voulez-vous que je fasse à cela ? Entends-je de ma retraite les discours que l'on tient dans les cercles ? Quand je les entendrai , irois-je , pour les démentir , révéler les secrets de l'amitié , même après qu'elle est éteinte ? Non , cher le Nieps ; on peut repousser les coups portés par des mains ennemies ; mais quand on voit parmi les Assassins son Ami le poignard à la main , il ne reste qu'à s'envelopper la tête.





P I E C E S

FUGITIVES

D E

M. J. J. ROUSSEAU.

L E T T R E

*De M. Rousseau , écrite en 1750,
à l'Auteur du Mercure.*

VOUS le voulez, Monsieur; je ne résiste plus: il faut vous ouvrir un Portefeuille qui n'étoit pas destiné à voir le jour, & qui en est très-peu digne. Les plaintes du Public sur ce déluge de mauvais Écrits dont on l'inonde journellement, m'ont assez appris qu'il n'a que faire des miens; & de mon côté, la réputation d'Auteur médiocre, à laquelle seule j'aurois pu aspirer, a peu

R ij

flatté mon ambition. N'ayant pu vaincre mon penchant pour les Lettres, j'ai presque toujours écrit pour moi seul ; & le Public, ni mes amis n'auront pas à se plaindre que j'aye été pour eux *Recitator acerbus*. Or on est toujours indulgent à soi-même ; & des écrits ainsi destinés à l'obscurité, l'Auteur même eût-il du talent, manqueront toujours de ce feu que donne l'émulation, & de cette correction dont le seul desir de plaire peut surmonter le dégoût.

Une chose singulière, c'est qu'ayant autrefois publié un seul Ouvrage *, où certainement il n'est point question de Poésie, on me fasse aujourd'hui Poète, malgré moi ; on vient tous les jours me faire compliment sur des Comédies & d'autres Pièces de vers que je n'ai point faites, & que je ne suis pas capable de faire. C'est la conformité du nom de l'Auteur avec le mien, qui m'attire cet honneur. J'en serois flatté, sans doute, si l'on pouvoit l'être des éloges qu'on dérobe à autrui ; mais louer un homme de

* Dissertation sur la Musique moderne,

choses qui sont au-dessus de ses forces, c'est le faire songer à son insuffisance.

Je m'étois essayé, je l'avoue, dans le genre lyrique, par un Ouvrage loué des Amateurs, décrié des Artistes, & que la réunion de deux Arts difficiles a fait exclure par ceux-ci avec autant de chaleur, que si en effet il eût été excellent; je m'étois imaginé, en vrai Suisse, que, pour réussir, il ne falloit que bien faire; mais ayant vu par l'expérience d'autrui, que bien faire est le premier & le plus dangereux obstacle qu'on trouve à surmonter dans cette carrière; & ayant éprouvé moi-même qu'il y faut d'autres talens que je ne puis, ni ne veux avoir, je me suis hâté de rentrer dans l'obscurité qui convient également à mes talens & à mon caractère, & où vous devriez me laisser, pour l'honneur de votre Journal.

Je suis, &c.

A Paris, le 25 Juillet 1750.



L' A L L É E *

D E

S I I V X E.

QU'A m'égarer dans ces bocages
 Mon cœur goûte de voluptés !
 Que je me plais sous ces ombrages !
 Que j'aime ces flots argentés !
 Douce & charmante rêverie,
 Solitude aimable & chérie,
 Puissiez-vous toujours me charmer !
 De ma triste & lente carrière
 Rien n'adouciroit la misere,
 Si je cessois de vous aimer.
 Fuyez de cet heureux asyle,
 Fuyez de mon ame tranquile,
 Vains & tumultueux projets ;
 Vous pouvez promettre sans cesse

* C'est le nom d'une promenade solitaire où ces vers ont été composés.

Et le bonheur & la sagesse ,
 Mais vous ne les donnez jamais.
 Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre ,
 A moins que son cœur ne se livre
 Aux soins d'un douteux avenir ?
 Et si le temps coule si vite ,
 Au lieu de retarder sa fuite ,
 Faut-il encor la prévenir ?
 Oh ! qu'avec moins de prévoyance ,
 La vertu , la simple innocence ,
 Font des heureux à peu de frais !
 Si peu de bien suffit au Sage ,
 Qu'avec le plus léger partage ,
 Tous ses desirs sont satisfaits.
 Tant de soins , tant de prévoyance ,
 Sont moins des fruits de la prudence
 Que des fruits de l'ambition :
 L'homme , content du nécessaire ,
 Craint peu la fortune contraire ,
 Quand son cœur est sans passion.
 Passions , sources de délices ,
 Passions , sources de supplices ,
 Cruels tyrans , doux séducteurs ,

Sans vos fureurs impétueuses ;
Sans vos amorces dangereuses ,
La paix feroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable ,
Qui , dans son ame infatiable ,
Nourrit l'ardente soif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne ,
Chaque instant , il trouve la peine
Au fond même de son trésor.
Malheur à l'ame ambitieuse ,
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains !
Qu'à ses rivaux toujours en bute ,
L'abîme apprêté pour sa chute
Soit creusé de ses propres mains.
Malheur à tout homme farouche ,
A tout mortel que rien ne touche
Que sa propre félicité !
Qu'il éprouve dans sa misere ,
De la part de son propre frere ,
La même insensibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime

De ces affreuses passions ;
 Mais jamais, du Ciel condamnée,
 On ne vit une ame bien née
 Céder à leurs séductions.
 Il en est de plus dangereuses ,
 De qui les amorces flatteuses
 Déguisent bien mieux le poison ,
 Et qui toujours dans un cœur tendre
 Commencent à se faire entendre ,
 En faisant taire la raison ;
 Mais du moins leurs leçons charmantes
 N'imposent que d'aimables loix :
 La haine & ses fureurs sanglantes
 S'endorment à leur douce voix.
 Des sentimens si légitimes
 Seront-ils toujours combattus ?
 Nous les mettons au rang des crimes ,
 Ils devroient être des vertus.
 Pourquoi de ces penchans aimables
 Le Ciel nous fait-il un tourment ?
 Il en est tant de plus coupables ,
 Qu'il traite moins sévèrement !
 O discours trop remplis de charmes !

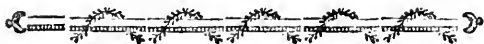
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;
J'y veux moraliser sans cesse ,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquile ,
Plus exempte de tendres soins ,
Plus libre en ce charmant asyle ,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomentier l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas temps encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon septieme lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse & son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste & sévère Sagesse
Fera bien-tôt fuir les Amours ,
Bien-tôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.

Alors , les ennuis de la vie
 Chassant l'aimable Volupté ,
 On verra la Philosophie
 Naître de la nécessité ;
 On me verra , par jalousie ,
 Prêcher mes caduques vertus ,
 Et souvent blâmer , par envie ,
 Les plaisirs que je n'aurai plus.
 Mais , malgré les glaces de l'âge ,
 Raison , malgré ton vain effort ,
 Le Sage a souvent fait naufrage ,
 Quand il croyoit toucher au port.

O sagesse ! aimable chimere !
 Douce illusion de nos cœurs !
 C'est sous ton divin caractère
 Que nous encenons nos erreurs.
 Chaque homme t'habille à sa mode ,
 Sous le masque le plus commode
 A leur propre félicité ;
 Ils déguisent tous leur foiblesse ,
 Et donnent le nom de sagesse
 Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel , chez la Jeunesse étourdie ,
Le Vice , instruit par la Folie ,
Et d'un faux titre revêtu ,
Sous le nom de Philosophie ,
Tend des piéges à la Vertu.
Tel , dans une route contraire ,
On voit le fanatique austere ,
En guerre avec tous ses desirs ,
Peignant Dieu toujours en colere ,
Et ne s'attachant , pour lui plaire ,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai Sage ,
Que différent en son langage ,
Et plus différent en ses mœurs ,
Ennemi des vils séducteurs ,
D'une sagesse plus aimable ,
D'une vertu plus sociable
Il joindroit le juste milieu
A cet hommage pur & tendre ,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs , aux bienfaits de Dieu !





IMITATION LIBRE

*D'une Chanson Italienne de
MÉTASTASE.*

GRACE à tant de tromperies,
 Grace à tès coquetteries,
 Nice, je respire enfin.
 Mon cœur, libre de sa chaîne,
 Ne déguise plus sa peine;
 Ce n'est plus un songe vain.

TOUTE ma flamme est éteinte :
 Sous une colere feinte
 L'amour ne se cache plus.
 Qu'on te nomme en ton absence,
 Qu'on t'adore en ma présence,
 Mes sens n'en sont point émus.

EN paix, sans toi, je sommeille ;
 Tu n'es plus, quand je m'éveille,
 Le premier de mes desirs.

Rien de ta part ne m'agite ;
Je t'aborde & je te quitte ,
Sans regrets & fans plaisirs.

LE souvenir de tes charmes ,
Le souvenir de mes larmes
Ne fait nul effet sur moi.
Juge enfin comme je t'aime :
Avec mon rival lui-même
Je pourrois parler de toi.

Sois fiere , fois inhumaine ,
Ta fierté n'est pas moins vaine
Que le feroit ta douceur.
Sans être ému , je t'écoute ;
Et tes yeux n'ont plus de route
Pour pénétrer dans mon cœur.

D'UN mépris , d'une careffe ,
Mes plaisirs ou ma tristesse
Ne reçoivent plus la loi.
Sans toi j'aime les bocages ;
L'horreur des antres sauvages
Peut me déplaire avec toi.

Tu me parois encor belle ;
 Mais , Nice , tu n'es plus celle
 Dont mes sens font enchantés.
 Je vois , devenu plus sage ,
 Des défauts sur ton visage ,
 Qui me sembloient des beautés.

LORSQUE je brisai ma chaîne ,
 Dieu , que j'éprouvai de peine !
 Hélas ! je crus en mourir.
 Mais quand on a du courage ,
 Pour se tirer d'esclavage
 Que ne peut-on point souffrir ?

AINSI , du piège perfide ,
 Un oiseau simple & timide
 Avec effort échappé ,
 Au prix des plumes qu'il laisse ,
 Prend des leçons de sagesse ,
 Pour n'être plus attrapé.

Tu crois que mon cœur t'adore ;
 Voyant que je parle encore
 Des soupirs que j'ai poussés ;

Mais tel au port, qu'il desire ;
Le nocher aime à redire
Les périls qu'il a passés.

LE guerrier couvert de gloire
Se plaît, après la victoire,
A raconter ses exploits ;
Et l'esclave, exempt de peine,
Montre avec plaisir la chaîne
Qu'il a traînée autrefois.

JE m'exprime sans contrainte ;
Je ne parle point par feinte,
Pour que tu m'ajoutes foi ;
Et, quoi que tu puisses dire,
Je ne daigne pas m'instruire
Comment tu parles de moi.

Tes appas, Beauté trop vaine,
Ne te rendront pas sans peine
Un aussi fidèle Amant.
Ma perte est moins dangereuse ;
Je çais qu'une autre trompeuse
Se trouve plus aisément.



GIUSEPPE FARSETTI ,
Patrizio Veneto , a Giò. Giacomo
 ROUSSEAU , *Cittadino*
Ginevrino.

S E R M O N E.

S'io non vedessi co' questi occhi, quale
 E quanta hà virtù feggio entro il tuo
 petto ,
 E come l'oro , e le lucenti gemme ,
 E gli agi , cui sì dietro il mondo corre ,
 Disprezzi , e sei Signor di te medesimo ;
 Io crederei che avesse il falso scritto
 Di Diogene faggio il secol prisco.
 O spirito degno ! Opra diversa è certo
 Empier le carte di severi detti
 Porgendo filosofici consigli ;
 Ed aver l'alma di giustizia piena
 E porre di ragione in uso il lume ,
 Questo a te serba il ciel. Già non parl'io

Per farti onor , chè il suon delle tue
lodi

Poco gradisci, e nulla il biasimo curi ;
Ma per far noto il ver la lingua snodo.
Siegui il tuo nobil corso , anima sciolta
D'ogni umano legame. Odo chi dice :
Folle alterigia è che rifiuta l'oro
Che ricca e larga man ti porge in dono.
Ma tu , ciò di che duopo alcun non hai
Rifuti solo , e duopo hai ben di poco ,
E lieto vivi , e temperato , e saggio ;
Come colui , che vedi , che la chioma
Colta e sparfa d'odor , gli eletti panni ,
E molte masse di fecondo argento ,
Raro l'uomo beato in terra fanno.
Ma la cieca età nostra è giunta a tale
Ch' ammira sol ciò che par bello agli
occhi ;

E l'opre generose , e i fatti egregi ,
E l'alma pura e di rimorsi scarca
Prima fonte e cagion d'ogni ben nostro ,
Contempla appena , o non conosce affa-
to.

L'UMANA razza, al mio parer, somi-
glia

Color che, come il Gelli un tempo hà
scritto,

Fur da Circe cangiati in crude fiere;
Che poi, tornar potendo alle lor forme
E riavere il lor conoscimento,
Meglio amar rimaner bestie nel fango.
Or dimmi quanti nel pantano immerfi
Di vizj obbrobriosi oggi riscontri,
Che a noverargli opra perduta fora!
Odio ed amor, che mai non differ vero,
Reggono il mondo; e maschera e bel-
letto

Copre e traveste le parole e i fatti.
Ov'è chi scrisse con sì puri inchiostri;
» La gola, il sonno, e l'oziose piume
» Hanno dal mondo ogni virtù sban-
» dita « ?

Risorga per veder se il suo concetto
In questa nostra etade al ver s'appone.
Quindi è che il senso depravato e guasto,
Che non può regger di virtute al lume,

Omaggio non le rende, e ogni via tenta
Onde vana e ridicola riesca.

DEH! Cittadino di città ben retta,
E compagno e frater d'ottime genti
Ch'amor del giusto hà ragunate insieme,
Del tuo fido operar pago e contento
Vivi; che la giustizia e la virtude,
Come di se principio e di se fine,
Vive di se contenta, e non cerca oltre.
Ma stolto! Il foglio di moral precetti
Spargo, ne ch'io ragiono a te m'avveg-
gio,
Da cui tanto s'apprende in un sol giotno
Quanto da più volumi in parecchi anni.



NOUVELLE ROMANCE.



N'EST-il, A - mour, dans



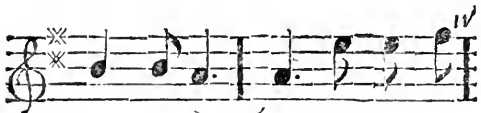
ton Em - pi - re Que des ri -



gueurs gueurs? S'il faut pré -



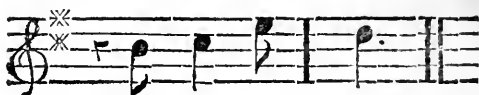
voir, quand on sou - pi - re, Tous



les mal - heurs, Tes biens ne



sont qu'un vain dé - li - re



Aux ten - dres cœurs.



J'aimois une jeune Bergere ,
 Belle à ravir.
 Cent rivaux , jaloux de lui plaire ,
 Vinrent s'offrir.
 Que d'efforts il me fallut faire ,
 Pour les bannir !



J'obtins enfin , par ma constance ,
 Un tendre aveu.
 Ce moment seul , (toujours j'y pense)
 Combla mon feu :
 Mais cette douce jouissance
 Dura bien peu.



Un mal affreux pour une belle ,
 Un jour la prend.
 Dieu ! m'écriai-je , sauvez celle
 Que j'aime tant :
 Qu'elle vive laide & fidelle ;
 Je suis content.



Le mal qui porte son ravage
 Jusques au bout ;
 Changea les traits de son visage ,
 Et non mon goût.
 Ah ! la beauté n'est qu'une image !
 Le cœur est tout.

Après tant de soins & de larmes ,
 J'étois en paix :
 Mais il falloit d'autres allarmes
 Sentir les traits.
 Cruel Amour , pour qui tes charmes
 Sont-ils donc faits ?

Après dix mois de mariage ,
 Instans trop courts ,
 Elle alloit me donner un gage
 De nos amours.
 La parque cruelle & sauvage ,
 Trancha ses jours.

Cette jeune & tendre Bergere ,
 Prête à mourir ,
 Me dit : ferme-moi la paupiere ,
 Prends ce soupir ;
 Garde , de ma flamme sincere ,
 Le souvenir.

Oui , chaque jour , Dieu que j'atteste !
 Je m'en souvien ;
 Le souvenir cher & funeste
 D'un doux lien ,
 Est le seul trésor qui me reste :
 C'est tout mon bien.

Vous que jamais l'Amour ne blesse
 D'un trait vainqueur ,
 Le calme & la paix sont sans cesse
 Dans votre cœur :
 Mais , hélas ! vivre sans tendresse ,
 Est-ce un bonheur ?



T A B L E

D E S A R T I C L E S

Contenus dans ce second Tome.

	Page
<i>P</i> R É F A C E .	3
<i>L'Amant de lui-même.</i>	49
<i>Le Devin du Village, Intermède.</i>	115
<i>Épître à M. Duclos, Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Française, & des Inscriptions & Belles-Lettres.</i>	117
<i>Avertissement.</i>	119
<i>Pigmalion, Scène Lyrique.</i>	195
<i>Lettre sur la Musique Française.</i>	212
<i>Avertissement.</i>	215
<i>Apologie de la Musique Française, contre le sentiment de M. Rousseau, par M. l'Abbé Laugier.</i>	305
<i>Avertissement.</i>	307
<i>Extrait d'une Lettre de M. Rousseau à M.... sur les Ouvrages de M. Rameau.</i>	369
<i>Fragment d'une Lettre de M. Rousseau, écrite de Montmorency, à un Ami, le 5 Avril 1759, au sujet de son entrée à l'Opéra, qu'il avoit eue pour son Devin du Village, qui lui fut ôtée à cause de sa Lettre sur la Musique, & qu'on voulut lui rendre quand il eut quitté Paris.</i>	377
<i>Lettre de M. Rousseau, écrite en 1750, à l'Auteur du Mercure.</i>	387
<i>L'allée de Silvie.</i>	390
<i>Imitation libre d'une Chançon Italienne de Metastase.</i>	397
<i>Giuseppe Farsetti, Patrizio Veneto, a Giò. Giacomo Rousseau, Cittadino Ginevrino. Sermon.</i>	401
<i>Nouvelle Romance.</i>	405

Fin de la Table.







